BIBLIOTECA NAZ.
147
A
45
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
147
A
45
NAPOLI

BENOIT XIV.

N'a un zèle, mûri par l'âge,
De son siècle, oracle, & modèle,
Il fut par son ascendant
Tempérer l'ardeur de son zèle,
Et l'éclat de sa dignité.

Tiré du Cabinet de M. Gualdi, Gentil-homme ord.re du Roi, et Consul Royal.
Gravé par B. Bradel, Citoyen de St Malo.

BIBLIOTECA NAPOLI

LA VIE
DU PAPE
BENOÎT XIV

PROSPER LAMBERTINI,

AVEC des Notes instructives, & son Portrait.

Homini bono in conspectu suo Deus dedit sapientiam, & scientiam, & lætitiam. *Eccl.* cap. 2.

BIBLIOTECA REALE NAPOLI

A PARIS,

RUE, ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AU TRÈS-HAUT,

TRÈS-ILLUSTRE,

TRÈS-EXCELLENT

SÉNAT DE BOLOGNE.

ILLUSTRISSIMES SÉNATEURS,

Je ne puis mieux rendre hommage à la mémoire de BENOIT XIV, votre Auguſte Compatriote, qu'en ayant l'honneur de vous dédier cet Ouvrage. L'Hiſtoire de ce grand Pape eſt en quelque ſorte la vôtre, ſi l'on conſidère qu'il eut

parmi vous ſes amis, ſes ayeux; qu'il y trouva les exemples de toutes les vertus; qu'il ne fut pas moins empreſſé à vous témoigner ſon affection, qu'à faire continuellement votre éloge.

Il aimoit trop ſa patrie, pour ne pas chérir des Sénateurs qui la décorent par leur nobleſſe, qui la ſervent par leurs lumières, qui la ſoutiennent par leur zèle.

En vous remettant l'Hiſtoire de ſa vie, comme aux fidèles témoins de ſes actions, comme aux alliés des Princes Lambertini ſes petits neveux, dont vous connoiſſez le mérite & les talens, je lui aſſure les ſuffrages de tout le monde, & je la conſacre à l'immortalité.

Je me féliciterai toute ma vie, d'avoir profité d'un long ſéjour à Bologne, pour y jouir de vos entretiens, pour y entendre le récit de vos vertus. C'eſt une époque auſſi chère à mon cœur, que le bonheur de pouvoir vous aſſurer publiquement du profond reſpect avec lequel je ſuis,

Illuſtriſſimes Sénateurs,

Votre très-humble &
très-obéiſſant Serviteur,
CARACCIOLI.

AVERTISSEMENT.

A la ſeule inſpection de cet Ouvrage, chacun dira que je ne pouvois mieux choiſir mon ſujet. Quel nom que celui de LAMBERTINI ! Quel tableau que le récit de ſes vertus !

Il vivoit encore, lorſqu'en reconnoiſſance de l'affection qu'il eut pour mon père, & des bontés dont il m'honora, je formai le deſſein d'ébaucher ſon Hiſtoire. Le Cardinal Corſini lui en fit part, & le Prélat Rota, Secrétaire de la Chiffrerie, m'écrivit à cette occaſion la lettre qui ſuit.

« *J'ai reçu, Monſieur, avec* » *le plus grand plaiſir votre der-* » *nière lettre, & je me réjouis* » *du meilleur de mon cœur, de* » *l'heureux ſuccès qu'a eu votre* » *voyage à Naples. J'attends votre* » *retour à Rome, où vous ſerez* » *convaincu que notre Saint Père* » *le Pape, auquel j'ai eu l'honneur* » *de préſenter votre lettre, a été* » *très-content de recevoir de vos* » *nouvelles. En attendant, Mon-* » *ſieur, je vous dirai de ſa part,* » *qu'il ſera bien aiſe de voir* » *l'Ouvrage dont vous lui parlez,* » *& qu'il le lira avec le méme* » *plaiſir, que les autres produc-* » *tions de votre eſprit. Soyez per-* » *ſuadé qu'il n'y a perſonne qui ait* » *pour vous, Monſieur, plus d'eſ-* » *time & plus d'attachement, &c.*

Cette Lettre inſérée dans l'Éloge hiſtorique de BENOIT XIV, qui parut en 1766, eſt datée de l'année 1755.

Sa Sainteté ne vit que les deux premiers cahiers, c'eſt-à-dire, juſqu'à ſon exaltation; & lorqu'en 1756, j'eus l'honneur de lui être préſenté pour la dix-ſeptième fois, Elle me dit: « *ſi* » *vous n'étiez pas Panégyriſte*, » *au lieu d'être Hiſtorien, je* » *vous remercierois du cadre que* » *le Cardinal Corſini m'a préſenté*, » *& dont je ſuis très-ſatisfait.* »

Ce fut un encouragement pour continuer, & dans la ſuite je priai M. le Cardinal des Lances, qui m'honoroit de ſa correſpondance, & qui vit à ſon Abbaye

de St. Benigne, près Turin, de me procurer les renſeignemens dont j'avois beſoin.

Il me fit la grace de me répondre ſur le champ, & dans ſa lettre, qui me fut adreſſée à Vienne en Autriche en 1758, & que j'ai ſous les yeux, il s'exprime en ces termes:

« *Il eſt digne de votre zèle & de* » *vos talens, de faire connoître au* » *Public le mérite de* BENOIT » *XIV, & je vous en félicite* » *bien ſincèrement. J'écrirai au* » *premier ordinaire à notre ami* » *commun Monſignor Bottari,* » *pour qu'il nous envoye au plutôt* » *des notices ſur la Vie du Pape* » *que vous voulez mettre au jour,* » *avec une idée de ſes Ouvrages.*

» *Je vous ſuis ſincérement obligé*
» *des ſentimens que vous conſervez*
» *pour moi, & je vous prie de*
» *me les continuer, en vous aſſu-*
» *rant que l'eſtime, ainſi que l'atta-*
» *chement que je vous ai voué,*
» *ſont réellement invariables. Je*
» *voudrois trouver les occaſions*
» *de vous le prouver, étant votre*
» *Serviteur de tout mon cœur,*
VICTOR AMEDÉE, *Cardinal*
des Lances.

Cette Lettre eut quelque-temps après ſon effet. Le Prélat Bottari me fit paſſer une partie des Anecdotes & des Reparties qui compoſent l'Hiſtoire de BENOIT XIV, & le reſte me fut fourni par le Comté Lagnaſco, Miniſtre de Saxe, par le Prélat Cerati,

par M. Bouget, que j'eus occaſion de voir pluſieurs fois, par le Père Richini, Dominicain, par Jean-François Zanotti, Secrétaire de l'Académie de Bologne.

Ajoutez mon ſéjour à Rome à deux repriſes différentes, pendant deux ans (ſous le Pontificat de Lambertini) quatre mois outre cela, que j'y paſſai peu de temps après ſa mort.

Voilà d'où j'ai tiré mes inſtructions, ſans compter un petit Abrégé de la Vie de BENOIT XIV, qui fut imprimé à Rome en 1759.

D'ailleurs, excepté quelques anecdotes ſecrètes, ſon Hiſtoire eſt tellement publique, qu'on la trouve

conſignée dans les faſtes du temps. Je me ſuis fait un devoir de les feuilleter ; & ſi je ne me ſuis pas toujours minutieuſement aſſervi à l'ordre chronologique, c'eſt que dans une hiſtoire qui n'eſt pas volumineuſe, il faut éviter la ſéchereſſe ; d'ailleurs cela deviendroit un Calendrier.

Le Cardinal Caraccioli, qui avoit vu les deux tiers de l'Ouvrage, m'écrivit à Paris en 1776 :
« *Je ſuis content de votre méthode,*
» *& je vous exhorte à faire in-*
» *ceſſamment paroître la Vie d'un*
» *ſi grand Pape. Je vous remercie*
» *d'avance pour moi-même & pour*
» *toute la famille, à qui vous*
» *donnerez un nouveau luſtre par*
» *ce nouvel écrit. J'aurois déſiré*

» *qu'il fût en Italien ; mais je le*
„ *ferai traduire par un homme*
„ *érudit, qui poſsède parfaitement*
» *les deux langues, & que je*
» *connus autrefois en Eſpagne.*
» *Vous ne devez pas douter d'un*
» *inſtant de l'attachement intime*
» *avec lequel je ſuis de toute mon*
» *ame, votre affectionné Serviteur,*
„ *Le Cardinal J.-*CONSTANCE
» CARACCIOLI. »

A Rome, le 6 Mai 1776.

L'uniformité qui conſtitue la vie des Papes, abrège leur hiſtoire. Ils n'ont ni ces intérêts, ni ces guerres, ni ces ruptures, ni ces alliances qui remuent le monde entier, & qui font intervenir les Souverains dans tous les grands événemens. S'ils ſe

trouvent engagés dans quelques affaires de politique, ce n'eſt que pour quelque cauſe légère, & par quelque circonſtance imprévue. Leur âge, leur poſition, leur dignité, tout les diſpenſe de ſe livrer aux agitations des Empires. Depuis les Jules II, les Leon X, les Sixte Quint, ils n'en furent que les ſimples ſpectateurs; & les foudres du Vatican, qui les rendoient redoutables, ne ſont plus, graces à leur modération ſi conforme à l'eſprit du ſiècle, que des armes comminatoires.

Ainſi la vie d'un Pape ne ſauroit être volumineuſe, & comme dit très-bien l'Auteur de l'Hiſtoire de Pierre le Grand, dans ſa Préface.

On a fait celle de ce Prince, la plus courte & la plus pleine qu'on a pu, & tandis que les Mémoires d'un Abbé retiré quelques années en Eſpagne, où il n'a preſque rien fait, contiennent huit Tomes : un ſeul a ſuffi pour la Vie d'Alexandre.

J'ajoute à cette citation, que les notes qui terminent l'Hiſtoire de Lambertini, pouvoient entrer dans le corps de l'Ouvrage; mais qu'on a préféré la préciſion à tout ce qui n'étoit qu'acceſſoire. Il y a des Hiſtoriens qui, voulant donner la Vie d'un Héros, préſentent celle de pluſieurs perſonnages, & ce ſont des digreſſions qui ne finiſſent pas. Un tableau n'eſt plus qu'un objet

confus ; ſi celui qui en fait le ſujet, ſe trouve offuſqué par un mêlange de couleurs & d'images.

Quelque préciſe que ſoit l'Hiſtoire de BENOIT XIV, on y trouvera des remarques qui font connoître l'eſprit du Gouvernement Eccléſiaſtique, qui donnent des renſeignemens ſur différens objets, qu'on eſt curieux d'obſerver, & qui ſervent de points de vue pour bien ſaiſir Rome dans ſes prérogatives & dans ſes uſages.

Le véritable Hiſtorien marche entre deux écueils ; il s'abſtient de compiler, il craint de differter ; & l'on peut dire que ce ſiècle nous a donné, dans ce

genre, les meilleurs modèles qu'on puiſſe ſuivre. C'étoit autrefois un labyrinthe à parcourir, qu'une hiſtoire à lire; c'eſt maintenant un jardin bien aligné.

Il y a chez les grands hommes des choſes qu'on croit minutieuſes, & qu'on doit cependant rapporter. La repréſentation n'eſt qu'un habit de cérémonie, dont il faut les dépouiller, pour connoître leur caractère, & pour apprécier leur eſprit. De-là vient qu'il n'exiſte pas un perſonnage célèbre, dont on ne puiſſe donner deux vies, ſur-tout ſi l'on conſulte les ſatyres & les éloges qu'on prodigue à tous ceux qui fixent les regards par leur place, ou par leurs talens. Tel qu'on en-

cenſe dans une ſociété, eſt décrié dans un autre; & il n'y a que les eſprits bornés qui n'apperçoivent pas la cauſe de cette différence.

Lambertini fut peut-être le ſeul qui éprouva moins ce contraſte. Ce n'eſt pas qu'il n'eût des ennemis, les hommes d'un mérite rare en auront toujours; mais il vit les quatre parties du monde rendre hommage à ſes vaſtes connoiſſances, ainſi qu'à ſa modération.

Il étoit bien juſte qu'on payât un pareil tribut à celui qui, ſans acception de perſonne, chérit tous les peuples divers, & ne fut pas moins l'ennemi du fanatiſme que de la ſuperſtition.

« On croiroit que les tempêtes » le reſpectent, diſoit le Cardinal » Spinelli ; que les diſputes de » l'Egliſe s'appaiſent quand il » veut, & cela par la raiſon qu'il » ne leur oppoſa jamais que » l'amour de la paix. » C'eſt ce caractère de douceur & de bonté, qui lui méritoit des éloges juſque dans Genève même, où ſon nom ne ſe prononça jamais qu'avec reſpect.

Les bons mots qui lui étoient familiers, venoient encore moins de ſa gaieté naturelle, que de ſon éducation. Il étoit né dans une ville, où le mêlange du patois & de l'italien permet des expreſſions qui doivent l'excuſer. D'ailleurs, quand on obſervera ſes

grandes qualités, & d'auſſi petits défauts, on conviendra, d'après les imperfections attachées à l'humanité, que BENOIT XIV fut un des hommes les plus privilégiés.

« Je ſuis, diſoit-il, le plus qu'il » m'eſt poſſible, eſclave de mon » devoir, mais pour me diſtraire » & pour me recréer, je prends » quelquefois des licences avec » mon eſprit ; c'eſt un vieux » compagnon qui ne m'a point » quitté, & dont j'uſe comme » je veux, en conſéquence de » notre ancienne union. »

Il m'a paru que je ne pourrois bien rendre Lambertini, qu'en rapportant ſes propres expreſſions;

c'eſt ce qu'on remarquera dans l'hiſtoire de ſa vie, où j'ai preſque toujours emprunté de lui-même tout ce que j'en ai dit. Il n'y a perſonne de ceux qui l'ont fréquenté, qui n'y reconnoiſſe ſon caractère original, & qui ne croie l'entendre parler.

Les grands hommes ne ſe reproduiſent point par les efforts de l'imagination ; il faut qu'ils ſoient préſens pour faire leur portrait, & j'avoue, malgré tout ce que j'ai recueilli de la vie de BENOIT XIV, que je ne l'aurois pas ſaiſi tel que je l'ai repréſenté, ſi je ne l'euſſe connu.

Les traits de ſon génie ont frappé mon ame, pendant que

j'écrivois ſon Hiſtoire, comme ceux d'un viſage affectent l'eſprit d'un peintre, lorſqu'il le crayonne. Je me ſuis garanti de l'enthouſiaſme que devoit naturellement exciter ſa mémoire, en penſant que pour être bien apprécié, il n'avoit beſoin que de la vérité.

Son Hiſtoire aura beau paroître un éloge, il n'en ſera pas moins certain que l'Hiſtorien n'eſt point un adulateur. BENOIT XIV a pour témoin de ſes vertus, le ſiècle même dans lequel nous vivons. Qu'on l'interroge, & je ne crains point un démenti.

Ce qu'on admirera, ſur-tout dans le cours de ſa vie, c'eſt de le voir toujours zélé & toujours

modéré ; toujours laborieux & toujours enjoué ; toujours Pontife & toujours aimable ; toujours populaire & toujours Souverain.

Placez ſon portrait dans le lieu même où vous éliſez les Papes, écrivoit en 1758 l'Impératrice Reine, au Cardinal Alexandre Albani, *& vous direz en le montrant au nouveau Pontife que vous aurez choiſi : Saint Père, voilà votre modèle.*

Je crois ne pouvoir mieux terminer cet Avertiſſement, qu'en copiant ce que dit l'aúteur de la Vie de Pierre le Czar. Voici comme il finit ſa Préface hiſtorique.

« Lorſqu'il ne s'agit que de ſtyle,

» que de critiques, que de petits
» intérêts d'auteur : il faut laiſſer
» aboyer les petits faiſeurs de bro-
» chures. On ſe rendroit preſque
» auſſi ridicule qu'eux, ſi l'on per-
» doit ſon temps à leur répondre,
» ou même à les lire. »

Comme il eſt impoſſible d'écrire la Vie d'un Pape, de manière à contenter les Ultramontains & les Français, les Italiens ne ſeront point étonnés ſi celle-ci porte l'empreinte du pays où elle paroît.

TABLEAU

TABLEAU
DE L'ITALIE,
SERVANT D'INTRODUCTION.

L'HISTOIRE des grands hommes étant celle de leur patrie, j'ai cru que l'Italie, dont on n'épuisera jamais les descriptions, méritoit, avant toutes choses, notre hommage & nos regards.

Ce magnifique pays, toujours nouveau, quelque peinture qu'on en fasse, se glorifie, sur le sol

le plus fertile, & ſous le ciel le plus pur, de tenir le premier rang dans l'univers.

Ayant à profuſion les fleurs les plus odoriférantes, les fruits les plus exquis, relevant l'éclat des ſciences & des arts par les plus ſuperbes monumens; c'eſt dans ſon ſein que la nature & le génie déployèrent principalement leurs tréſors.

Les premiers Romains ſortent du milieu des pâtres, & bientôt leur pouvoir enchaîne les nations. Toujours grands, toujours admirés, ils forment un empire dont les ruines mêmes conſervent encore de la majeſté. Leur génie s'allume comme les volcans qui les entourent, & l'amour de la gloire

qui les ſaiſit, en fait des poëtes, des politiques, des orateurs, des héros.

On les imite de toutes parts, en s'indignant de leur tyrannie; & lors même qu'ils ne ſont plus, on cherche ſur leurs traces les veſtiges de la véritable grandeur. Rome, qui tant de fois ſaccagée, ſembloit anéantie par la décadence des Romains, ſe relève avec éclat. On la voit recueillir elle-même ſes débris, comme il arrive après un incendie, & de ſes colonnes éparſes, de ſes temples abattus, en former une nouvelle ville qui devient le centre de la vraie religion. Le célèbre Rollin, qui chriſtianiſe l'hiſtoire profane par

les ſages réflexions dont il l'enrichit, nous dit que la Providence eut toujours ſur Rome de grands deſſeins. Il ſemble en effet qu'une main inviſible arrête les conquérans prêts à l'exterminer, & que l'Éternel dit aux hommes, ainſi qu'aux élémens : vous reſpecterez cette Capitale, comme la Reine des cités, comme un lieu que je me ſuis moi-même choiſi.

Il ne falloit pas moins qu'une auſſi puiſſante voix pour abattre la grandeur des Empereurs payens, & pour donner à l'Évangile plus de force que n'en avoient leurs armes & leurs loix.

Cette époque fut le prélude des révolutions qui changèrent la face de l'Italie. Les différentes

parties dont elle eſt compoſée, devinrent inſenſiblement des royaumes, des républiques, des principautés ; & ce partage l'affoiblit notablement.

Chaque Prince eut ſes vues, chaque gouvernement ſes intérêts, & il n'y eut plus cette harmonie qui lioit les Italiens d'une manière indiſſoluble.

Mais ſans remonter aux temps où les ſciences & les arts s'enſevelirent & reſſuscitèrent, où des jalouſies engendrèrent ſucceſſivement des factions, où des Antipapes luttèrent avec la plus grande fureur contre l'autorité des Pontifes légitimes, où des inquiſitions arrêtèrent les progrès de l'eſprit humain, bornons-nous à

voir l'Italie telle qu'elle eſt maintenant.

Sa perſpective, au milieu même de ſes débris, forme le ſpectacle le plus intéreſſant. Le moderne s'unit à l'antique pour nous en retracer la grandeur, & les Alpes, ces monts majeſtueux qui lui ſervent de boulevards, ſemblent annoncer ſa fierté.

Le Piémont, gouverné depuis long-temps par la Maiſon de Savoie, une des premieres de l'Europe, pour ſes alliances & pour ſon antiquité, fut d'abord compris dans la Gaule ſubalpine, enſuite dans la Lombardie. Il ne jouit point du titre de royaume, quoique ſon ſouverain ſoit Roi; mais il n'en eſt pas moins connu

par ſon étendue & par ſa fécondité.

On trouve dans ſon enceinte des villes, des châteaux, des points de vue qui préſentent le tableau d'une agréable diverſité. Les montagnes qui paroiſſent offuſquer le pays, ſemblent s'éloigner quand il eſt queſtion de laiſſer à la terre aſſez d'eſpace pour n'être pas gênée dans ſes productions : auſſi les cultivateurs ont-ils l'avantage de recueillir en abondance les choſes précieuſes à la vie. Rien ne ſe refuſe à leur travail ; & il faut avouer qu'ils méritent d'être payés de leurs ſueurs & de leur induſtrie. Les laboureurs n'y languiſſent pas comme dans d'autres contrées,

où le propriétaire enlève leur ſubſiſtance, & ne leur laiſſe, pour ainſi dire, que ce qu'ils peuvent glaner.

Turin, capitale du pays, & la réſidence du Souverain, s'unit au Pô qui l'arroſe, pour étaler avec plus d'agrémens ſes beautés. C'eſt une ville peut-être trop monotone à cauſe de la régularité de ſes places & de ſes bâtimens; mais on y voit tout ce que la largeur des rues, l'alignement des édifices, la propreté des maiſons, peut offrir de plus attrayant. Le palais du Monarque eſt noble & ſimple; & le jardin, comme tous ceux qui ont été tracés par le Nôtre, a l'apparence d'une vaſte étendue.

Les ſalles de ſpectacle, diſoit plaiſamment M. de Monteſquieu, *prouvent qu'on les a faites en Italie*, tant les décorations y ſont magnifiques & les proportions bien obſervées. Quant aux promenades, il ne faut pas s'attendre à voir les Thuilleries, mais c'eſt un rempart qui entoure la ville, & d'où l'on découvre une campagne auſſi riante que fertile. La Cour n'y connoît point le faſte, & ne s'y montre qu'avec dignité. Le peuple a droit de parler à ſon Roi, parce qu'il éprouve à toute heure qu'il eſt ſon père ; & les troupes qui montent actuellement à trente mille hommes, n'ont pas moins d'ardeur, malgré la tiédeur d'une

longue paix, que ſi elles étoient en pleine guerre.

On y cultive les ſciences avec ſuccès. L'Univerſité toujours fournie de bons profeſſeurs, donne à l'Egliſe comme à l'Etat des ſujets qui lui font honneur ; & ſi les Piémontois n'avoient pas un idiôme mêlé de françois & d'italien, ainſi qu'un trop grand amour pour le jeu, l'eſprit qui leur eſt naturel, les ſerviroit encore mieux.

Quant aux Génois, ils déploient autant qu'ils peuvent leur eſprit pour ſoutenir leur république avec un certain éclat. Ce pays, reſſerré par les montagnes, n'a que ſes côtes agréables ; & ſi l'on excepte Gênes,

à qui ſes palais de marbre ont mérité le nom de ſuperbe, ſes autres villes ne ſont que des bourgs renommés ; mais cette capitale, avantagée de fortes murailles, d'un bon rempart, d'un môle avancé dans la mer, renferme un nombre conſidérable d'habitans, & fait un commerce très-étendu.

Cette République s'eſt vue gouvernée de douze manières différentes. Sans doute pour être mieux, l'on faiſoit des eſſais. Les affaires y ſont adminiſtrées par une eſpèce d'ariſtocratie, dont le chef connu ſous le nom de Doge, n'eſt en place que deux ans. On lui dit au bout de ce terme : *Votre Sérénité a fini*

ſon règne ; elle peut s'en retourner chez elle. La baſe du gouvernement réſide dans quatre cents gentilshommes choiſis dans l'ancienne & moderne nobleſſe.

On leur reproche d'accabler d'impôts des payſans qui végètent dans des campagnes ſtériles, d'obliger les hôtelleries à vendre à l'étranger la mauvaiſe huile & le mauvais vin dont ils ne peuvent ſe défaire, de ne p[illegible] aſſez morigéner un peuple accuſé dès le temps de Virgile, d'aſtuce & de méchanceté : *aſſuetumque malo Ligurim.*

La Nobleſſe génoiſe n'eſt pas moins riche qu'ancienne : elle a produit des hommes de lettres & des militaires très-diſtingués.

On la trouve très-aimable, quand elle ne prend point ſon air ſolemnel.

Une inſcription qu'on liſoit autrefois ſur le palais Doria, marquoit le génie de la nation : *Par la grace de Dieu, tout eſt au maître du logis.*

On ſait que les François bombardèrent Gênes en 1684 ; que Louis le Grand les obligea de lui envoyer le Doge ; & que comme il ne ſort jamais, il dit que la choſe la plus curieuſe qu'il voyoit à Paris, c'étoit de s'y voir lui-même.

La Corſe plus célèbre par ſes révolutions que par ſes richeſſes, acquiert tous les jours, depuis qu'elle appartient à la France.

Elle étoit du temps de Louis XI, un repaire de pirates, au point qu'il la donnoit au diable, quand elle s'offrit à lui. L'on y découvre des payſages dignes de la touche des plus grands peintres.

Parme, redevable à la Maiſon Farnèſe de ſes embelliſſemens, comme elle l'eſt à la nature de ſon agréable ſituation, ſe montre avec tout l'avantage poſſible, au milieu des plus riches plaines. On y trouve les traces de l'élégance françoiſe, depuis que le ſceptre des Bourbons s'étend ſur cet heureux pays où la ſérénité des eſprits répond à celle du climat. Un théâtre immenſe qui contient quatorze mille perſonnes, où l'eau, quand

on veut, monte à la hauteur de ſix pieds, pour donner le ſpectacle de quelque combat naval, annonce combien les Italiens furent toujours magnifiques dans leurs plaiſirs & dans leurs fêtes.

Il faut joindre à ce tableau la ville de Plaiſance, qui fait partie du Duché de Parme, & qui, par ſes fontaines, ſes ſtatues, ſes palais, ſa riante poſition, répond parfaitement à ſon nom.

Elle fut autrefois colonie romaine, & le nombre de ſes habitans peut monter à trente mille. Quant à Colorno, c'eſt un lieu délicieux que le Souverain habite preſque toujours, & qui ſemble un pays en miniature, tant il offre de gentilleſſes à la vue.

L'Univerſité de Parme fondée par Rainuce Farnèſe, ne ſe reſſent que trop du voiſinage de celles de Bologne & de Padoue. Les univerſités, par leur grand nombre, ſe nuiſent en Italie réciproquement. Elles reſſemblent à ces fleuves dont on ralentit le cours en les diviſant par canaux. Si le Parmeſan étoit plus étendu, l'on s'appercevroit moins du contraſte qu'y forme l'aſſemblage des Italiens, des François, des Allemands, des Eſpagnols, qui ſont rarement d'accord.

On a toute les peines du monde à quitter le Milanez pour peu qu'on ait entrevu ſes riches campagnes, & qu'on ait joui de l'excellente ſociété qu'on trouve

à Milan. Cette ville impoſante par ſes temples, ſes édifices, ſon air d'opulence, ſe reſſent de la grandeur du Souverain. L'Archiduc Ferdinand qui la gouverne ſous la domination de l'Empereur, y repand la félicité.

Ce n'eſt point l'Italie, où l'on ne ſe raſſemble que pour prendre des rafraîchiſſemens, & pour converſer; les habitans s'y donnent réciproquement des repas, & vivent à la manière de Paris.

La Métropole nommée le Dôme, comme toutes les cathédrales du pays, n'eſt pas moins immenſe que magnifiquement ornée; & l'Hôpital, le Cimetière qui préſentent par-tout ailleurs un ſpectacle hideux, ſont de ſuperbes

monumens qu'on ne ſe laſſe point de voir ; de ſorte que, ſelon la remarque du Cardinal Serbelloni, *cela donneroit preſqu'envie d'être malade & de mourir.*

La Bibliothèque Ambroiſienne y tient un rang diſtingué, & quoique la Nobleſſe Milanoiſe incline moins pour les ſciences que pour les armes, elle s'inſtruit volontiers dans la partie des loix, ſurtout depuis qu'elle eſt en uſage de fréquenter l'Allemagne.

Les Iſles Borromées ſont telles qu'on nous peint, dans les romans ou dans les féeries, des lieux enchantés : on ne s'en arrache qu'en ſe conſolant d'en emporter le ſouvenir ; & dès qu'on les apperçoit, la nature & l'art

ſe confondent d'une manière raviſſante dans le même tableau.

Le Milanez produit d'excellens grains, & ſur-tout du riz : il tient au Tortonnois, petit pays dont le Roi de Sardaigne eſt en poſſeſſion, ce qui faiſoit dire à Victor Amédée : *que ſi jamais la Maiſon de Savoie venoit à s'emparer du territoire de Milan, elle ne le pourroit prendre que feuille à feuille, comme un artichaut.*

Mantoue, ville de la Lombardie, s'étend des deux côtés du Pô, ſe trouve ſituée au milieu du lac qui forme le fleuve du Mincio, & ſon éloge eſt complet, quand on dit qu'elle a produit Virgile: *Mantua me genuit.*

Plus on parcourt la Lombardie, plus on voit que les Lombards, autrefois ſi redoutables, ont prodigieuſement adouci leurs mœurs. La bonté des habitans répond à celle du ſol, le meilleur de toute l'Italie pour les légumes & pour les pâturages.

Crémone a des édifices capables d'intéreſſer un curieux. Elle eſt célèbre dans l'hiſtoire des guerres : elle ſubſiſtoit dès le temps d'Annibal. On cite ſa tour & ſon château fort.

Entre les rivières de Secchia & de Panaro s'élève Modène, cette ville qui s'annonce par des hauts clochers, & qui doit paſſer à la Maiſon d'Autriche-Lorraine quand celle d'Eſt s'éteindra. L'on

trouve dans ſon territoire Reggio, ville très-commerçante, ſurtout pendant la foire qui dure pluſieurs ſemaines. C'eſt un pays fertile, que les Ducs, comme de bons peres de famille, ménagèrent avec ſoin, & qu'ils enrichirent d'une bibliothèque fort eſtimée des ſavans.

Je dirois ici volontiers à mes lecteurs ce que diſoit un Anglois à ſes compagnons de voyage, lorſqu'il fut ſur le point d'arriver en Toſcane. Mes amis, s'écria-t-il, préparez vos yeux, vous allez voir des merveilles. Rien de plus charmant en effet que la ville de Florence. Arroſée par l'Arno, qui, ſous quatre magnifiques ponts, roule paiſiblement

ſes eaux ; elle eſt le tréſor de l'Italie par les choſes rares & précieuſes qu'elle contient. Sa galerie, la plus riche du monde en marbres, en porphyres, en idoles Egyptiennes, en camées, en vaſes Etruſques, en porcelaines, en pierreries ; où l'on voit deux cents portraits des plus grands peintres, faits de leurs propres mains, rend hommage à la mémoire des Médicis, ces Souverains qui, limités dans un petit pays, rompirent leurs digues & répandirent dans les plus vaſtes empires le goût des ſciences & des arts. Les chefs-d'œuvres vinrent ſe placer entre leurs mains, & ce fut le fruit des encouragemens qu'ils prodiguèrent aux artiſtes.

Florence a ſix milles de tour, & parmi cent ſoixante ſtatues, dix-ſept places, & pluſieurs palais qui la décorent, la Cathédrale, toute de marbre noir & blanc, depuis la baſe juſqu'au ſommet, s'éleve avec majeſté.

La Chapelle S. Laurent, ſépulture de la maiſon de Médicis, fatigue la vue par ſes beautés. Ses murs revêtus de jaſpe, ſes mauſolées, où la magnificence incruſta des bouquets de pierreries, promettoient un dôme qu'aucun peintre ne voulut achever, penſant avec raiſon que l'imagination des ſpectateurs iroit encore plus loin que le pinceau.

La Bibliothèque toute compoſée de manuſcrits, cauſe un nouvel

étonnement, & l'on ne peut s'en arracher, ſans convenir que de pareils monumens l'emportent ſur toutes les victoires.

Elle ne pouvoit être mieux placée que dans la Toſcane, qui malgré ſes révolutions & ſes changemens, fut toujours ſtable dans l'amour des lettres & des arts. L'Académie de la Cruſca peut paſſer pour une des premieres d'Italie, où l'on ne trouve preſque pas de ville qui n'ait une ſociété littéraire, quelque cabinet d'hiſtoire naturelle, quelque antiquaire renommé, quelque monument précieux. A peine le voyageur y paroît, que le peuple les indique. Florence offre aux yeux des étrangers le Tombeau

de

de Galilée, avec cette ingénieuſe épitaphe : *Terra girat, Galileus ſtat.*

Sienne, vraiement délicieuſe pour la douceur des mœurs, la pureté du langage, la ſuavité du climat, montre juſques ſur le pavé de l'Egliſe Métropolitaine, des marques frappantes de l'élégance & du goût des Italiens. On y voit la plus ſuperbe Moſaïque retracer les figures de l'Ancien Teſtament.

La tour de Piſe, dont la forme eſt cylindrique, & la hauteur de 188 pieds, penche de manière qu'on la croit toujours prête à tomber, & c'eſt l'ouvrage de l'artiſte; le jardin des plantes, les édifices, les quais, l'Univerſité célèbre par ſes écoles & par des

diſciples qui devinrent de grands Maîtres, ſont autant d'objets qui arrêtent le voyageur.

Pour Livourne, c'eſt un port de mer connu dans tous les pays, où les étrangers abondent, où l'opulence règne, où les Juifs font un grand commerce. C'eſt la ſource d'où les Médicis qui devinrent ſouverains en 1531, tirèrent leurs richeſſes; la Toſcane, toute fertile qu'elle eſt, n'eût jamais pu ſuffire au goût qu'ils avoient pour la magnificence.

La ſolitude de Valombreuſe, qu'on voit dans ce charmant pays, eſt un monaſtère dont la poſition, les alentours, n'offrent à l'œil contemplatif que des grottes, des eaux, des feuillages. Le ſoleil n'y

répand que quelques demi-lueurs à travers des arbres épais, comme s'il craignoit de diſtraire les Anachorettes par une trop vive lumière; & cette eſpèce de nuit continuelle, jointe au ſilence le plus profond, détache l'ame de la vie, & la place dans l'éternité.

Telle eſt la Toſcane, dont le Grand Duc actuellement régnant relève infiniment le prix par la manière dont il gouverne.

On s'arrête moins à Lucques pour y voir la ville que les remparts qui, plantés d'agréables peupliers, invitent à la promenade. Elle jouit des privilèges & du nom de République, au point d'avoir des Envoyés dans les

Cours étrangères. Un Gonfalonier que la nobleſſe élit tous les deux mois, y tient lieu de chef. Il a pour adjudans neuf des anciens qui prennent le nom de Séréniſſimes; mais ils ne peuvent rien décider ſans l'agrément du Conſeil compoſé de vingt-ſix. Lucques a produit des hommes célèbres, & ſes habitans ne ſont appellés les Gaſcons de l'Italie, que parce qu'ils ont l'eſprit vif & ſubtil.

Mais parlons d'une République qui mérite à plus d'un titre cette qualité, & qui, ſous le nom de Veniſe, eſt depuis long-temps célèbre chez toutes les nations. Son territoire eſt conſidérable, & ſon empire ſur la mer, que le

Doge épouſe chaque année, n'eſt point chimérique. Elle n'a point d'armée navale réglée pendant la paix ; mais elle peut armer vingt-cinq galères en peu de temps. Son arſenal ſurpaſſe ce qu'on peut dire. Quarante-quatre ſalles où deux mille ouvriers travaillent continuellement, ſe trouvent dans ſon enceinte.

Toute l'autorité du Sénat compoſé de cent vingt Sénateurs, réſide dans un certain nombre de familles écrites au livre d'or ; le Conſeil des dix élit trois Inquiſiteurs d'état, & ce triumvirat eſt ſi abſolu, qu'il pourroit ôter la vie au Doge même comme au moindre plébéïen.

Le Doge, chef du Sénat, eſt

électif, conſerve toute ſa vie ſa dignité : & Monarque dans les cérémonies publiques, à raiſon des honneurs qu'on lui rend, il devient hors de-là ſimple particulier, ne pouvant même pas avoir une lumière dans ſa loge au théatre, pour ne pas attirer l'attention.

Les Vénitiens, ſous peine de mort, ne fréquentent aucun Ambaſſadeur, & le ſcrupule ſur cet article eſt pouſſé ſi loin, qu'ils ſortent d'un café, ſi quelque Secrétaire, ou quelque laquais d'un Envoyé vient à paroître. L'eſpionnage n'a pour objet ni la religion, ni les mœurs, mais le gouvernement. Ne parlez point d'affaires d'état, & vous trouverez

Veniſe la ville du monde où l'on jouit le plus de la liberté. C'eſt l'antipode de Londres, où l'on croiroit ne pas exiſter, ſi l'on ne ſe déchaînoit journellement contre l'adminiſtration publique & contre les miniſtres.

Veniſe, phénomène par ſa poſition, comme étant placée dans le ſein des eaux qui ſe partagent en cent canaux divers, n'a point d'autres voitures que des gondoles. Les voyageurs ſont réellement tentés de croire, comme le dit le poëte *Sannazar*, que les Dieux l'ont bâtie, ſur-tout lorſqu'ils voient les magnifiques palais qui bordent le grand canal, & qui ſe retracent dans les eaux, *hanc poſuiſſe Deos.*

Elle date de l'année 421, & l'on a cru qu'une colonie de Vannes en Bretagne, qui ſe nomme en latin comme Veniſe, bâtit cette ſingulière cité, dont on ne peut ſe faire une juſte idée qu'en la voyant. Elle fut long-temps compoſée de ſoixante-douze îles qui reſtèrent l'eſpace de trois ſiècles ſéparées les unes des autres, & qui ſont aujourd'hui repréſentées par autant de Paroiſſes.

Ses habitans peuvent monter à deux cents mille, & le gouvernement qui ſait qu'un peuple qui s'amuſe, ne connoît ni les murmures ni les révoltes, le tient toujours en haleine par des divertiſſemens. Outre qu'il lui permet de ſe maſquer quatre mois de

l'année ; il fait ouvrir tous les jours ſept théatres. Chaque noble, pour peu qu'il ſoit riche, tient une loge à tous les ſpectacles, où l'on converſe, où l'on préſente les étrangers, où l'on peut être juſqu'au nombre de huit, & d'où l'on paſſe, à l'aide d'une gondole, dans quelque joli Caſino, pour y ſouper au ſon des inſtrumens.

La muſique eſt excellente à Veniſe, ſur-tout la vocale qu'on ſe fait un plaiſir d'aller entendre dans quelque Communauté de filles, connue ſous le nom de *Conſervatorio.*

Le peuple Vénitien, éloquent juſques dans ſes propos les plus communs, intéreſſe tous ceux qui l'écoutent. C'eſt d'ailleurs le meil-

leur peuple de l'Italie; fidèle, diſcret, jovial, plein de reſpect pour ſes maîtres.

Veniſe eſt majeſtueuſement belle dans ſes palais, dans ſes places, ſur-tout dans l'Egliſe patriarchale ornée de quatre chevaux de cuivre doré, qu'on voit au-deſſus de la principale porte, & qu'on a faits ſur le modèle de ceux qui ſervirent au triomphe de Néron, victorieux des Parthes. La tour de St. Marc, haute de trois cents ſeize pieds, dont le ſommet domine une place immenſe décorée de boutiques & d'arcades; deux colonnes apportées de Conſtantinople, s'élevant ſur la mer, dont l'une ſoutient une ſtatue de St. Théodore, & l'autre un lion;

les ſalles du Sénat tapiſſées des plus magnifiques tableaux ; le palais du Doge, d'une architecture recherchée ; le pont d'une ſeule arche, auſſi large qu'il eſt élevé, ſont des monumens que la plus belle deſcription ne ſauroit rendre.

L'autorité du Patriarche, pour le ſpirituel même, ne laiſſe pas que d'être limitée ; les Vénitiens ne veulent pas qu'il mette dans ſes mandemens : par la grace du Saint Siège, mais qu'il ſe contente d'écrire : Patriarche, par la miſéricorde divine, *miſeratione divinâ Venetiarum Patriarcha.* L'on paſſe de Veniſe à Padoue, ſur le Brinte, dont les rives ſont des enchantemens par les magnifiques maiſons

de campagne qu'elles offrent aux regards des voyageurs. Ils ſe plaignent de la barque qui les entraîne, & ils voudroient pouvoir retenir avec leurs yeux les ſtatues, les parterres, les nappes d'eau, les gazons, les boſquets qui, ſous mille formes différentes, ſe répètent pendant dix lieues.

Padoue, ſurnommée *la Docte*, à raiſon de ſa célèbre univerſité, d'où l'on a vu ſortir en foule des ſavans en tout genre, répond à l'éclat de ſa réputation, par ſes Ecoles toujours fréquentées. Il ſemble qu'elle inſpire l'amour de l'étude, & qu'il ſeroit honteux d'y demeurer, ſi l'on n'aimoit ni les ſciences ni les livres.

Vérone, Vicence préſentent

d'autres objets, des amphithéatres dont les ſeuls tableaux ſont l'ornement des cabinets & les délices des curieux.

Je laiſſe à regret Trevizo, dont les environs ſont richement embellis, pour paſſer à Breſcia qui doit une nouvelle exiſtence au Cardinal Quirini, par la magnifique bibliothèque dont il a ſu l'enrichir, & par la manière dont il a décoré la Cathédrale. On diroit, à voir ces deux édifices pompeuſement ornés de ſes libéralités, qu'ils portent ſon nom ſur leurs murs avec fierté.

Ferrare ſe préſente ici comme la première ville de l'Etat eccléſiaſtique, ſur les confins de l'Etat Vénitien. Elle n'a beſoin que d'ha-

bitans pour être remarquable, & c'eſt vraiement dommage que des rues immenſes, de grandes égliſes, de vaſtes palais, ne ſervent qu'à augmenter ſa ſolitude. On s'y loge magnifiquement au plus bas prix, & l'on tâche de ne ſe brouiller avec perſonne, pour ne pas reſter ſeul. Il n'y a que l'Archevêque & le Cardinal légat qui paroiſſent vivans, tant le reſte de la ville eſt morne & lugubre.

Bologne, comme la patrie de l'immortel *Lambertini*, mérite une double attention. Elle fut toujours ſi féconde en grands hommes, elle eſt ſi riche en ſuperbes peintures, qu'elle ſe montre ſous le plus bel aſpect.

Après avoir été ſoumiſe aux

Empereurs, elle devint République, & pendant trois années conſécutives, elle ſoutint avec quarante mille hommes une guerre contre les Vénitiens. Elle ſe ſoumit au Saint-Siège, aux conditions qu'elle auroit un Sénat compoſé de quarante nobles, ainſi qu'un Ambaſſadeur à Rome.

C'eſt dans cette Ville que l'Empereur Charles-quint fut couronné par le Pape Clément VII, que le Concile de Trente tint pluſieurs ſeſſions, qu'Auguſte, ſecond Roi de Pologne, abjura la religion proteſtante. Les Polonnois ne lui donnèrent la Couronne qu'après avoir eu l'aſſurance de ce fait, par le Cardinal Davia, pour lors Nonce à Vienne.

Les ſciences ſont tellement familières aux Bolonnois, que des femmes même, agrégées à l'univerſité, profeſſent publiquement la philoſophie, & que ſon Académie de l'Inſtitut, à laquelle toutes les ſociétés de l'Europe ſe font gloire d'être unies, fut toujours célèbre par ſes obſervations.

Le Cardinal légat s'occupe du civil, comme le Cardinal archevêque, du ſpirituel. Il a une garde, & ſon pouvoir s'étend ſur beaucoup d'objets. Ce ſeroit ici le lieu de parler des égliſes, des palais, de la ſalle de ſpectacles, de la tour pendante, de la fameuſe méridienne tirée dans l'égliſe de Saint Pétrone, par l'immortel

Caſſini, de la magnifique colonnade qui s'étend au-delà de Bologne, l'eſpace d'une lieue, & qui ſe termine par un monaſtère; mais on ne peut apprécier ces beautés qu'en les ſaiſiſſant d'un œil connoiſſeur.

La nobleſſe tient dans la ville un Caſino où l'on ſe raſſemble avant d'aller au ſpectacle, & c'eſt aſſez l'uſage en Italie. Les étrangers s'y font préſenter, & dans un clin d'œil ils connoiſſent la bonne ſociété.

Cela ne prend rien ſur les converſations particulières, où l'on dit des choſes, où l'on ne trouve que quelques tables de jeux, où l'on entend diſcourir, avec le plus vif intérêt, des

femmes remplies de graces & d'eſprit.

Depuis Bologne juſqu'à Rome on compte plus de cent lieues, & ce trajet ſemble ne durer qu'un moment, tant les villes ſont multipliées. Il y en a plus de vingt, & pas une ſeule qui n'ait une ſalle de ſpectacles, & qui ne puiſſe dire au voyageur, en lui montrant quelque monument précieux : *arrêtez & voyez.*

On diſtingue Rimini parmi ces différentes cités, comme ayant un pont fameux bâti du temps d'Auguſte ; Lorette, comme étant célèbre par un tréſor enrichi des dons les plus précieux ; Spolette, comme réuniſſant dans ſes environs des hermitages raviſſans, où

l'on vit ſans clôture, & ſans vœu; Sinigalia, comme le théâtre d'une foire qui dure un mois, avec la plus grande affluence; Narni, comme ayant une caſcade à ſa proximité, dont l'élévation, la chute & le fracas ne cauſent pas moins de plaiſir que de ſurpriſe. C'eſt le long de cette route, dont la mer baigne en partie les bords, que des Anglois, le crayon à la main, payèrent plus d'une fois les poſtillons pour aller lentement; & c'eſt ainſi qu'on voyage, quand on n'eſt ni preſſé, ni étourdi.

La République de Saint-Marin, que celle de Veniſe nomme volontiers ſa ſœur, doit, toute petite qu'elle eſt, trouver place dans ce tableau. C'eſt exactement

une République d'abeilles, dont l'ordre, l'induſtrie, la ſageſſe, le travail méritent les regards du philoſophe. On n'y déſire rien, on s'y contente de peu, l'on y jouit de ſoi.

Si, de ce point qui ſur la carte paroît un atôme, on paſſe à Naples, quel contraſte frappant! Une capitale qui s'élève en amphithéâtre, une mer qui ſemble ſa ſujette, un mont qui s'embrâſe & qui fume, une perſpective qui réunit les plus délicieuſes campagnes, une foule d'habitans qui ſe reproduit ſans ceſſe, & qui vit au ſein d'une abondance peu coûteuſe.

L'architecture n'y vaut pas celle de Rome, mais les décora-

tions y ſuppléent, en donnant aux égliſes comme aux palais le plus vif éclat. La rue de Tolède qui paroît s'alonger à meſure qu'on la parcourt, ſuffiroit ſeule pour former une ville ; & le quai qui s'étend le long de la mer, renchérit ſur toutes les promenades de l'univers.

On voit à l'air de la Cour, à celui des citoyens, qu'un Bourbon règne en ces lieux, & que ſon auguſte Epouſe eſt fille de l'immortelle Marie-Thérèſe.

Naples, magnifique dans ſes fêtes, annonce qu'elle a pour apanage la grandeur. L'eſprit s'y reſſent du voiſinage du Véſuve. On en voit l'empreinte dans les pièces de Théâtre, ſur-tout dans

les plaidoyers où les traits d'éloquence ſont des jets de feu.

L'éducation s'y perfectionne, (elle en avoit beſoin) & l'univerſité de Naples ſoutient ſa réputation. Parmi les premiers nobles il y a des Avocats, & chaque maiſon conſidérable a le ſien qu'elle paye à l'année comme ſon Médecin.

Il ſeroit fâcheux que le génie ſe concentrât en lui-même dans un pays où tout, juſqu'aux ruines, inſpire le goût de la belle éloquence, & de la ſublime Poéſie. Le tombeau de Virgile, l'antre de la Sybille de Cumes, l'achéron, les champs Eliſées, les débris d'Ercolano, les contours du Véſuve, les bords de la mer,

ſont autant d'objets ſur leſquels l'imagination travaille, & dont elle ſe fait un riche magaſin d'idées & de ſouvenirs.

Un étranger parlant de la ſuperbe Chartreuſe de Naples, que ſon élévation, ſes marbres, ſes points de vue rendent chère à tous les voyageurs, diſoit agréablement : *Ce lieu m'en a plus appris dans un jour, que toutes les deſcriptions des romans.*

Le théâtre de Naples n'eſt pas moins l'ouvrage de la magnificence que du goût, & l'on a ſoin, ſur-tout aux jours de gala, de ne pas le déparer par des pieces de peu de valeur. On y joue ſouvent des Opéra de Métaſtaſe,

dont chacun connoît le génie & la célébrité.

Ces raviſſans tableaux, ſont obſcurcis, j'en conviens, par une oiſiveté qui remplit le pays d'une multitude de mendians, & qui laiſſe en friche des terres d'un excellent rapport. Mais pourquoi le monde moral ſeroit-il plus privilégié que le monde phyſique, lui qui nous préſente des inſectes ſur les plus belles fleurs, des marais fangeux près des plus charmans ruiſſeaux? Il ne faut d'ailleurs tribuer qu'à la douceur du climat, la nonchalance des Napolitains, que Virgile, Horace, Ovide leur reprochoient de leur temps.

Fixons ici Caſerte, le Château du Roi de Naples, & l'ouvrage

vrage du Roi d'Eſpagne, qui en ordonna la ſuperbe exécution, lorſqu'il régnoit encore en Italie. Tout y peint l'élégance des François, tout y retrace la grandeur des Romains. On y a prodigué les marbres, les porphyres, les jets d'eau, mais avec une telle ſymétrie, qu'il n'y a ni vide ni ſuperflu.

Des aqueducs y tranſportent l'eau des ſources lointaines, & l'antiquité ne leur eût pas donné plus de hauteur, & plus de majeſté. Les délices de Capoue, ville ſituée dans le voiſinage, n'auroient pas énervé les troupes d'Annibal, ſi elles euſſent connu Caſerte.

Tarente s'offre dans la Calabre;

comme un lieu dont les environs ſuffiſent pour former des poëtes. L'ame s'y remplit des beautés qu'elle apperçoit dans la campagne, & ſe fait une volupté de les décrire. Quant à la Sicile, ſur-tout Palerme, c'eſt l'aſſemblage de ce que le ſol le plus fertile, & le ciel le plus pur peuvent produire d'agréable. Les parfums comme les zéphirs, les vins comme les fruits, en font un paradis terreſtre, où le peuple néanmoins peut ſe comparer au ſerpent qui déſola ce lieu délicieux.

On connoît le mont Ethna, dont les communications avec le mont Véſuve ont plus que de la vraiſemblance; & ces deux épouvantables foyers, que le

Dante nommoit *le ſoupirail de l'enfer*, font voir la nature en travail d'une manière ſurprenante.

Si l'on revient ſur ſes pas, l'on retrouve le territoire de Naples, où la plupart des bourgs & des cités auroient beſoin de réparations pour répondre à la beauté de la campagne. Je ne dis rien du mont *Caſſin* que tout ſavant révère comme le berceau d'un Ordre auſſi recommandable par les grands hommes qu'il a produits, que par ſon antiquité.

Mais voilà Rome.....! & toutes ces villes qu'on vient de parcourir, n'étoient, malgré leurs beautés, que ſes veſtibules & ſes portiques. Environnée de ſept fameuſes collines, témoins indeſ-

tructibles de ſa poſition, elle ſe proclame la Métropole de l'univers.

Dès ſon entrée, le ſpectacle impoſant d'une place, d'une pyramide, de trois ſuperbes rues qui ſuivent la direction de la ville, & qui ſe perdent dans les lointains, étendent l'ame en prolongeant la vue.

Si l'on avance, les chefs-d'œuvre s'entaſſent ; & dans un mêlange admirable de ce que firent les anciens Romains, de ce qu'ont tenté les modernes, la peinture reſpire, la ſculpture parle, l'architecture atteint les cieux. Ici d'immenſes bibliothèques, de ſuperbes palais ; là des égliſes majeſtueuſes, des arcs de

triomphes; par-tout des places, des fontaines, des obéliſques, des colonnes.

La pouſſière qu'on y foule ſous les pas, ſemble dire au voyageur: *Reſpectes-moi comme le reſte précieux d'une multitude de monumens & de héros.* Rien dans Rome qui ne retrace quelque grande époque; rien qui n'y faſſe tableau.

Le Vatican où, ſelon la Martinière, on trouve douze mille chambres, tant ſalles que cabinets, paroît plutôt une ville qu'un palais. Ses murs, que les plus rares peintures rendent, pour ainſi dire, éloquens, font revivre les Michel-Ange & les Raphaël d'une manière frappante. On trouve dans ſon enceinte tous les métiers. Les

Papes n'y demeurent plus, ſe défiant de l'air qui n'eſt point auſſi pur que celui de Montecavallo; ils y viennent ſeulement paſſer la Semaine Sainte.

La Cour romaine, dans les jours de pompe & de cérémonie, s'annonce avec la plus grande majeſté. Le Pape y paroît comme Monarque, & comme chef de l'Egliſe; & les Cardinaux, les Ambaſſadeurs, les Princes, les Prélats lui ſervent de cortège. Chaque Cardinal ne ſort qu'avec trois carroſſes, & ceux qui jouiſſent du titre de Prince ou de Miniſtre, en ont juſqu'à neuf.

Rome n'a de divertiſſemens publics qu'au temps du Carnaval. Ses théâtres, plus magnifiques les

uns que les autres, ne s'ouvrent qu'après les Rois, & ſe ferment à l'entrée du Carême, ſans jamais y manquer; mais des concerts, des feux d'artifice ſouvent répétés, lui tiennent lieu de ſpectacles.

L'égliſe de Saint Pierre, ce temple infiniment au-deſſus de Saint Paul de Londres, de Sainte Sophie de Conſtantinople, plus beau que celui de Salomon même, & que les anciens auroient nommé la huitième merveille du monde, abſorbe l'eſprit & multiplie les yeux, quand on veut embraſſer ſon étendue. Tout n'y paroît que d'une grandeur ordinaire, & tout eſt coloſſal.

Un immenſe vaiſſeau qui ſemble s'élargir à meſure qu'on le

parcourt, un baldaquin ſoutenu de quatre colonnes torſes formées de quatre cents cinquante milliers de bronze, un dôme céleſte pour ſon élévation & pour ſa magnificence, des marbres de tous les pays, dont l'enſemble produit la plus riche variété, des tableaux en moſaïque, exécutés ſur ceux des plus grands maîtres, des mauſolées auſſi lugubres que la mort même, tout cela terminé par les quatre Docteurs de l'Egliſe, peſant deux cents milliers de bronze, ſoutenant la chaire de Saint Pierre avec cet auguſte reſpect qu'impoſe la divine Majeſté.

Tel eſt le grand ſpectacle offert par la religion même aux yeux de toutes les nations, mais il faut y

joindre, pour le finir, cette vaſte place où le fameux obéliſque de Séſoſtris, d'une antiquité de quatre mille ans, du poids de neuf cents mille, de la hauteur de cent vingts pieds, d'une ſeule pièce de granit, s'élève fièrement au milieu des ſtatues, des colonnades, des eaux jailliſſantes, & dit à toutes les puiſſances ennemies du Chriſtianiſme, par cette pompeuſe inſcription gravée ſur ſon piédeſtal: *fugite partes adverſæ, vicit leo de tribu Juda, Chriſtus regnat, Chriſtus imperat.*

Si l'on quitte les édifices de Rome, pour paſſer dans ſes jardins, au milieu des perſpectives raviſſantes, des eaux, des urnes, des ſtatues, une verdure éternelle

enchaîne le printemps, & des allées de myrtes & d'orangers exhalent le plus ſuave parfum.

Freſcati n'offre pas moins d'agrémens, & Tivoli (*Tibur*), qu'Horace immortaliſa par ſa préſence, & par ſes poéſies, préſente aux voyageurs étonnés une caſcade qui ſe perd dans les nues, & qui, dans ſa ſuperbe chute, imitant le roulement du tonnerre, ſe couvre d'une écume plus blanche que la neige, & ſe partage en cent torrens divers.

Le peuple romain, gouverné par des loix trop douces, ſe reſſent de cette tiédeur. On ſe repoſe ſur la bonté du ſol, & dans les biens qu'on recueille, la ſeule nature en fait preſque tous les frais.

D'après cette eſquiſſe de l'Italie, l'on eſt forcé de convenir que les ſciences & les arts, n'y trouvant plus, comme autrefois, les maîtres du monde, dont la puiſſance & la ſplendeur excitoient de toutes parts l'émulation, ne doivent plus avoir la même activité.

Cependant la bonne phyſique a des amateurs qui la connoiſſent, & qui ſavent s'en ſervir avec ſuccès. On a vu depuis quelques années le meilleur commentaire ſur Newton, la meilleure explication des phénomènes de l'électricité ſortir de Rome & de Turin. Le plus excellent ouvrage de Juriſprudence ſur les peines & les délits, a pour auteur un Italien; & dans la partie politique comme

dans celle des mathématiques, on voit naître des productions marquées au coin du génie, témoins les œuvres de *Grandi*, le discours du Prince *de Gonzague* sur les découvertes de l'esprit humain, celui de l'abbé *Amaduzzi*, &c.

L'histoire, la médecine, l'anatomie ont aussi leurs héros. Il n'y a pas de meilleurs antiquaires que les Italiens, & la théologie, qu'on fait être à Rome dans son pays natal, s'y montre de la manière la plus saine & la plus sublime. On y trouve les plus savans Avocats.

Quant aux belles-lettres, les *Maffey*, les *Métastase*, les *Goldoni*, sans compter le jeune *Bertola*, l'émule de *Gesner*, l'immortelle *Coryilla*, si étonnante par son

talent d'improviſer en vers, n'ont rien à craindre des ravages du temps, & ferment la bouche aux détracteurs de l'Italie.

L'on y trouve, outre cela, d'excellens écrivains dans tous les genres poſſibles, & qui, ſans être jaloux les uns des autres, ne connoiſſent ni ces odieux libelles, ni ces feuilles ſatyriques où l'on déchire baſſement un ouvrage, en haine de l'auteur.

Si les artiſtes n'y ſont pas auſſi multipliés qu'autrefois, il n'en exiſte pas moins des chefs-d'œuvre que le ſiècle a vu naître, & qui ne dépareroient pas l'antiquité. L'on connoît le ſuperbe édifice de Caſerte au royaume de Naples, les belles ſtatues qui décorent la

chapelle du prince St. Severo, les excellens tableaux de *Battoni*, la délicieuſe muſique de *Piccini*, qui, ſans être auſſi bruyante que celle de *Gluck*, n'en a pas moins d'agrémens.

Mais il eſt un autre point de vue bien plus digne de nos regards; Rome conſidérée comme le centre de la vraie religion, Rome où plus de deux cents cinquante Pontifes, depuis le Prince des Apôtres juſqu'à Pie VI, n'ont ceſſé d'occuper le Saint-Siège, & d'exercer leur auguſte miniſtère.

Conſultés par toutes les égliſes, à raiſon de la primauté de rang & de Juriſdiction qu'ils ont de droit divin, ils ont toujours attiré les regards de l'univers. Leurs annales

nous préſentent des Saints, des Martyrs, des Docteurs, de ſorte qu'il faut être injuſte pour n'y voir que des Papes ineptes ou vicieux. Quelques ſcandales ne terniront jamais les vertus qui brillèrent ſur la Chaire de Saint Pierre, & l'on ne peut les regarder que comme des ombres qui relèvent la ſcience d'un *Leon X*, la ſévérité d'un *Sixte V*, la ſageſſe d'un *Benoit XIV*.

En liſant ſon hiſtoire, on connoîtra combien l'ame s'élève dans un pays où les beautés ſont en ſi grand nombre, & ſi prodigieuſement variées.

On aura, ſans doute, remarqué qu'en faiſant précéder cet Ouvrage par une légère peinture

de l'Italie, l'on n'a fait qu'imiter l'auteur de la vie de Charles XII & de Pierre le Grand : des Tableaux de la Suède & de la Ruſſie leur ſervent dl'ntroduction.

LA VIE

LA VIE
DU PAPE
BENOÎT XIV,
PROSPER LAMBERTINI.

LES grands Hommes ont tous ſur cette terre une double vie; celle qu'ils tiennent de la nature, celle qu'ils ſe donnent, celle qui les confond avec le vulgaire, & qui ne dure que quelques momens, celle qui les tire de la foule, & qui les rend immortels.

BENOIT XIV, Pontife cher aux proteſtans comme aux catholiques, au peuple comme aux Rois, en fut une preuve éclatante. Il naquit à Bologne, ville de l'Etat eccléſiaſtique, le 31 mars 1675, avec l'avantage d'un nom connu dès le douzième ſiècle.

Son père, Marcel Lambertini, Lucrèce Bulgarini ſa mère, lui firent le plus riche préſent, en lui donnant Paul Paſi pour précepteur. C'étoit un homme rare, qui tenoit aux mœurs antiques par ſes vertus, aux temps modernes, par ſa manière d'enſeigner.

La trop grande vivacité du jeune Lambertini, qui reçut au Baptême le nom de Proſper, ſe changea, par les ſoins d'un tel maître, en une ardeur incroyable pour l'étude. Les livres ſont ſes hochets, diſoit l'abbé Stancari, chargé de veiller ſur ſa conduite, & il n'y a point d'enfant qu'on puiſſe

lui comparer, s'il tient parole comme tout nous l'annonce.

Il n'avoit que treize ans lorſqu'on prit le parti de l'envoyer à Rome, au Collège Clémentin, dont les P.P. Somaſques ont la direction. Ces Clercs réguliers, qui n'exiſtent qu'en Italie, furent bientôt avertis par leur nouvel élève, combien il importoit de cultiver ſes talens. Il n'y eut point d'exercice où il ne ſe ſignalât d'une manière frappante.

Innocent XII (Pignatelli), après l'avoir entendu prononcer un diſcours latin de ſa compoſition, s'empreſſa de lui donner un Bénéfice dépendant de Bologne. » C'eſt un petit phénomène, » dit-il avec effuſion de cœur, & qui » deviendra, par la ſuite, un prodige, » pourvu qu'on ait ſoin d'allumer ſon » eſprit au flambeau de la religion. «

Je fais tous mes efforts pour acquérir des connoiſſances, répondit le

jeune Lambertini, ſachant qu'on doit ſe comporter en Romain, lorſqu'on vit à Rome.

Les Cardinaux le regardèrent comme une plante précoce qui fructifieroit un jour, pour l'honneur de l'Egliſe & des Lettres. Le mérite échappe rarement aux regards du Sacré Collège. Le Cardinal Davia, ſi renommé pour ſa ſcience & pour ſa vertu, ſe déclara ſon protecteur, à titre de parent & de compatriote.

Le temps des claſſes étant achevé, la Théologie fixa principalement ſon eſprit, & pour la puiſer dans ſa ſource, Saint Thomas devint ſon maître, les Dominicains ſes répétiteurs, & ce fut dans leur bibliothèque qu'il ſe nourrit aſſidument des meilleurs livres.

Il commença par être clerc du fameux Avocat Juſtiniani, & lorſqu'il eut profondément étudié le Droit canonique & civil, il exerça lui-même

l'emploi d'Avocat conſiſtorial. On le vit remplir, avec la plus grande diſtinction, cette place qu'occupe ordinairement un noble Bolonois. Habile à ſaiſir le vrai dans les queſtions litigieuſes, ne s'égarant jamais dans le labyrinthe de la chicane, rendant ſes conſeils auſſi ſûrs que la Loi, ſon travail fut auſſi prompt que le déſir des cliens.

Alors, Lambertini, plein d'amour pour les ſciences, & pour les Savans, forma des liaiſons avec tous ceux qui chériſſoient l'étude. Il n'y eut point de bibliothèque dont il ne fit l'analyſe, point de bons livres dont il ne prit la ſubſtance : on le voyoit chaque jour courir à la découverte de quelque médaille, ou de quelque manuſcrit, étudier la perfection des arts, chercher avec avidité, parmi tant d'étrangers dont Rome abonde, ceux qui pouvoient l'éclairer : peu m'importe,

disoit-il, qu'ils soient riches ou pauvres, nobles ou roturiers ; je sais que l'indigence est souvent compagne des talens, & qu'on est toujours assez grand lorsqu'on est Philosophe.

La haute estime dont il fut toujours pénétré pour la Congrégation de Saint Maur, qu'il nommoit un nid de Savans, vint de ses liaisons avec le Père Montfaucon, pour lors résident à Rome. Celui-ci disoit de Lambertini : Tout jeune qu'il est, il a deux ames ; l'une pour les sciences, l'autre pour la société.

Ils eurent un jour la plus vive contestation sur les droits des Papes, & Lambertini finit par dire en riant : » moins de libertés de l'Eglise Gallicane de votre part, moins de prétentions ultramontaines de la nôtre, » & nous mettrons les choses au niveau qu'elles doivent avoir.

La Cour de Rome jugea qu'elle ne

pouvoit mieux faire, que de nommer notre jeune Avocat, promoteur de la Foi, place d'autant plus importante, qu'on doit diſcuter les actions de ceux dont on propoſe la béatification, examiner la nature des témoignages, & le caractère des témoins, ſe défier des illuſions que l'eſprit trop crédule, ou trop ami du merveilleux, ne confond que trop ſouvent avec des inſpirations, plaider enfin contre les Saints même, pour mieux conſtater leur ſainteté.

Lambertini répandit un ſi beau jour ſur toutes ces productions, qu'il en fit par la ſuite, le ſujet d'un excellent Ouvrage, & qu'elles parurent des démonſtrations aux yeux même des proteſtans. Deux Anglois s'étant égayés ſur la manière dont Rome canoniſe les Saints, il leur porta toutes les pièces d'un procès relatif à cet objet. Ils trouvèrent, après un mûr examen,

les preuves ſi complettes, qu'ils ſe rendirent à l'évidence, & qu'ils furent les premiers à publier que les canoniſations étoient à l'abri de toute ſurpriſe. Mais ils ne purent revenir de leur étonnement, quand Lambertini les aſſura que la Congrégation rejettoit ce qui leur ſembloit ſi déciſif. Cette anecdote, ſouvent répétée dans Rome, la venge des outrages qu'on lui fait, en croyant qu'elle ne canoniſe que par intérêt & par prévention.

Après avoir paſſé quelques mois à Bologne, moins pour y voir ſa famille, que pour connoître les hommes qui illuſtroient alors ſon pays, il revint à Rome, & Clément XI (Albani) le nomma Chanoine de l'Egliſe de Saint Pierre, enſuite Prélat, dignité qui ne donne aucune Juriſdiction, & qu'on ne doit pas confondre avec celle d'Evêque, d'autant plus qu'on peut entrer

entrer en Prélature ſans être dans les Ordres ſacrés.

Rome jalouſe de faire valoir les talens, ne ceſſoit de lui donner des emplois. Il devint preſque en même-temps Conſulteur du Saint Office, Aſſocié à la Congrégation des Rites, à celle des Immunités Eccléſiaſtiques, Secrétaire de la Congrégation du Concile; & le Pape Innocent XIII (Conti), crut y devoir ajouter la place de Canoniſte de la Pénitencerie. Il en fut pourvu en 1722, comme un ſujet capable de tous les offices; chacun s'étonnoit de ſon amour pour le travail, & de ſa grande facilité. » On me ſup-
» poſe un homme à trois têtes, écri-
» voit-il à Dom Quirini, Religieux
» du Mont-Caſſin, à raiſon des char-
» ges dont on m'accable. Il me fau-
» droit une ame pour chaque place,
» & la mienne peut à peine me gou-
» verner. »

Tout autre que lui n'eût pu réſiſter

à tant de travaux ; & ce même Lambertini qui éclairciſſoit les matières les plus embrouillées, qui compiloit les auteurs les plus abſtraits, qui réduiſoit ſes remarques à des analyſes dont les juges formoient leurs déciſions, rempliſſoit Rome de ſes bons mots, donnoit à ſon imagination le plus brillant eſſor, paſſoit du ſujet le plus grave, au plus léger, sûr de plaire aux perſonnes enjouées, comme aux hommes ſérieux.

Innocent XIII étant mort de chagrin d'avoir nommé, dit-on, l'Abbé Dubois, Cardinal ; l'Archevêque de Benevent, de la grande maiſon des Urſins, & de l'Ordre des Frères Prêcheurs, lui ſuccéda ſous le nom de Benoît XIII ; la politique s'en applaudit beaucoup moins que la piété. C'étoit un ſaint Religieux accablé d'années, & qui, n'ayant que des connoiſſances Théologiques, ſe laiſſa facilement tromper. Il donna malheureuſement ſa

confiance au trop fameux Coſcia, qu'il décora de la pourpre romaine, & qu'il nomma ſon Miniſtre, après l'avoir ſouvent employé comme ſon domeſtique.

Toute la ville de Rome, excepté le Pape, entrevit le manège de cet homme artificieux, qui prenoit la dévotion comme un maſque pour vendre plus adroitement les emplois. La baſſeſſe de ſes ſentimens répondoit à celle de ſon extraction. Fils d'un Artiſan du Diocèſe de Benevent, au Royaume de Naples, il ne s'avança que par des ſoupleſſes, & par des ſubterfuges; quant au mérite de Lambertini, il n'eut pas beſoin d'aſtuce pour ſe faire connoître. Benoît XIII, qui l'eſtimoit ſingulièrement, ne conſulta que ſoi-même pour l'avancer; il lui donna l'Evêché d'Ancone, en 1727, mais il ne lui permit d'aller dans ſon Diocèſe, ſitué ſur la mer Adriatique, qu'après avoir fait uſage de ſes lumières dans le Concile ro-

main, dont la discipline ecclésiastique fut l'unique objet.

La résidence des Evêques étant religieusement observée dans l'Italie, comme de Droit Divin, il partit pour Ancone, & ce fut pour s'y livrer sans réserve à tous les travaux de l'Episcopat. Visites, Synodes, Prières, Instructions, tout fut employé à l'édification de son peuple, & de son Clergé. Regardant ses Curés comme ses coopérateurs, il eût cru manquer à l'Eglise, s'il ne les eût pas pris pour son conseil : on voyoit avec admiration l'Evêque ne point dominer sur les Pasteurs du second ordre, & les prêtres obéir encore plus par amour que par devoir. Les bons Vicaires étoient presque toujours sûrs de succéder aux Curés.

Il ne quittoit les ouvrages solides & lumineux qu'au moment de la récréation. Alors Virgile, Horace, Ciceron, Pline, Séneque se présentoient

comme d'anciens amis qu'on eſt charmé de revoir. » Ils me délaſſent de mes » fatigues, diſoit-il, & ils me rap- » pellent l'heureux temps où, n'ayant » que moi-même à diriger, j'exiſtois » ſans ſoucis & ſans embarras. »

Ainſi vivoit notre illuſtre Prélat, donnant à la prière comme à l'étude, tous les momens dont il pouvoit diſpoſer, lorſque le Pape le créa Cardinal du titre de Sainte-Croix de Jéruſalem. Il y avoit long-temps qu'il lui diſoit : nous vous avons dans notre cœur, *in petto*, quand Lambertini lui répondit par un mot qui n'a de ſel que dans la langue Italienne, & qui hâta ſa promotion. Benoît XIII, qui, tout pieux qu'il étoit, aimoit ſingulièrement les ſaillies, le déclara ſur le champ Cardinal ; ce fut le 30 Avril 1728.

Voilà comme il annonçoit lui-même cette nouvelle à un de ſes amis. » Il » faut croire bien fortement à l'infail- » libilité du Pape, pour ſe perſuader

» qu'il ne s'eſt pas trompé dans ma
» promotion ; l'on veut à toute force
» que je ſois une Eminence, moi qui
» ſuis le plus petit homme du monde
» à mes propres yeux ; ce qu'il y a de
» sûr, c'eſt que dans cette nouvelle
» métamorphoſe, je ne changerai que
» de couleur, & que je ſerai toujours
» Lambertini pour mon caractère,
» pour ma gaieté, & pour l'amitié
» que je vous ai vouée juſqu'au tom-
» beau. »

La mort de Benoît XIII ayant ouvert le Conclave en 1729, on crut que le Cardinal Davia ſeroit ſon ſucceſſeur ; mais par les menées du Cardinal de Biſſy, il lui manqua toujours une voix ; alors il donna généreuſement la ſienne au Cardinal Corſini ſon compétiteur, en lui diſant : vous avez ſigné un mémoire pour m'exclure de la Papauté, & voilà comme je me venge. *Ecco le mie vendette.*

Corſini prit le nom de Clément XII,

& l'on peut dire qu'il avoit d'excellentes qualités ; il ſe rendit ſur-tout recommandable par une droiture d'eſprit annexée à ſon illuſtre maiſon, & ſon règne ne fut languiſſant que lorſque ſa vue s'affoiblit : il prit les meſures les plus ſages pour donner un nouveau luſtre à la religion, faiſant revivre l'eſprit eccléſiaſtique, & nommant des Evêques dignes des premiers ſiècles. Il voulut, par cette raiſon, que le Cardinal Lambertini devînt Archevêque de Bologne, & qu'il acceptât cette place le 30 Avril 1731 ; ce fut une joie bien vive, mais bien légitime, quand la patrie de notre illuſtre Cardinal apprit cette heureuſe nouvelle ; il s'y rendit avec une modeſtie qui confond les Prélats faſtueux ; on le vit arriver ſans autre cortège que des vertus, le ſeul qui doit annoncer un Evêque. Bologne ſe ſouviendra long-temps de ſa manière de gouverner : la modération régla toujours ſon

zèle, & jamais la prévention n'offuſqua ſon épiſcopat. Voyant tout par lui-même, n'écoutant ni la flatterie, ni la délation, il n'ouvrit ſon cœur qu'à la vérité. » Je n'attends pas qu'elle vienne, » diſoit-il, je vas la chercher, d'autant » mieux qu'elle eſt d'un rang à ne » devoir jamais faire anti-chambre. »

Viſitant ſes Diocéſains, ſe communiquant aux ſimples comme aux perſonnes éclairées, accueillant les pauvres comme les riches, ſa préſence ne fut jamais infructueuſe ; il avoit l'art d'inſtruire en riant; & ſa converſation, qui ſembloit ſouvent n'avoir été qu'agréable, devenoit très-utile.

Jamais on n'acheta l'honneur de le voir par des ſoupleſſes, ou par des lenteurs ; il s'impatientoit quelques fois, mais revenant à lui-même, il ſe hâtoit de réparer cette faute par un excès de bonté : » c'eſt une taxe, diſoit-il, que je mets ſur l'humeur, » pour la forcer à devenir agréable. »

Simple dans ſes meubles, frugal dans ſes repas, il n'étoit Archevêque que pour aſſiſter les malheureux ; il alloit chaque ſemaine au tombeau de Saint Dominique, dont les cendres repoſent à Bologne, ranimer ſa piété, diſcourir enſuite avec les diſciples de ce célèbre Inſtituteur, ſur les queſtions les plus importantes de la Théologie.

Ses Synodes reſſembloient aux ſeſſions des Conciles, ſes converſations à des ſéances académiques. Entouré de ces hommes célèbres que Bologne poſſédoit alors dans ſon ſein, tels que les Manfredi, les Becari, les Galeazzi, les Zanotti, il traitoit les queſtions les plus intéreſſantes, & jamais la vérité n'échappoit à ſes recherches. On trouvoit juſque dans ſes ſaillies la plus ſaine raiſon, & ſon enjouement donnoit aux diſputes mêmes, un agrément dont elles ne ſont pas ſuſceptibles. Le Comte de Sales, père du Cardinal des Lances, l'homme le plus aimable

& le plus instruit, après avoir été le favori du roi de Sardaigne, Victor Amédée, prit son domicile à Bologne, & fit ses délices de fréquenter Lambertini. C'est dans cette ville que notre Archevêque retoucha presque tous ses ouvrages; on disoit qu'ils se ressentoient de la fertilité du terroir: la fécondité qu'on y trouve, y fait briller l'érudition, & la richesse des pensées donne de la substance aux expressions.

» Ma plume est ma meilleure amie, » disoit-il, & je ne redoute ni les » peines, ni les chagrins, quand je la » promène au milieu de mes idées; » tantôt elle fait éclore un parterre à » mes yeux, & tantôt elle produit » un monde intellectuel que j'aime à » contempler. »

La science ecclésiastique, quoique le principal objet de ses études, ne le rendit point indifférent aux connoissances physiques & politiques. Il honora la célèbre Académie de l'Institut,

dont il étoit membre, d'une attention ſcrupuleuſe à ſuivre ſes découvertes & ſa curioſité lui procuroit des lumières que ſon génie ſavoit étendre & multiplier. Ayant reçu des plaintes de Clément XII, ſur la conduite d'un Grand Vicaire dont il étoit extrêmement ſatisfait, il fit cette réponſe à Sa Sainteté : » Comme je ſuis beaucoup plus à portée que Vous, Très-» Saint Père, de ſavoir la manière dont » ſe comporte l'abbé M..., je m'en » tiendrai, s'il vous plaît, à la bonne » opinion que j'ai de ſa perſonne. Le » rang ſuprême que vous occupez, » vous expoſe à la prévention dont » je ne ſuis guère ſuſceptible, parce » que j'ai le temps d'approfondir. Je » vous ſacrifierois l'homme qu'on a » calomnié, s'il étoit coupable ; mais » je le connois, & je prie tous les » jours notre Divin Sauveur, pour » qu'il ſoit auſſi content de ſon » Vicaire, que je le ſuis du mien. »

Cette Lettre lui fit le plus grand honneur dans l'eſprit de Clément XII ; il n'y eut que les ames rampantes qui la trouvèrent trop forte. On ſait combien cette eſpèce eſt multipliée dans les Cours.

Un Curé de ſon Diocèſe s'étant rendu coupable d'une faute extrêmement grave, & craignant, au milieu de ſa honte & de ſa douleur, d'aborder ſon Archevêque ; Lambertini le prévint, & l'alla trouver. » Je dois à » Dieu ſeul, lui dit-il, la grace de » ne pas prévariquer, de ſorte que » je viens pleurer avec vous, & non » vous gronder. Le ſcandale que vous » avez cauſé, ne peut ſe réparer qu'en » quittant votre Paroiſſe de bon gré ; » le Bénéfice ſimple que je vous » offre, vaut au moins votre Cure, » car je ne veux pas vous moleſter. » Allez, ne péchez plus, embraſſez-» moi comme un père qui verſe des » larmes ſur un fils qui lui ſera tou-

» jours cher. Vous viendrez me voir » de temps en temps, afin qu'un mi- » niſtre des Autels ſoit toujours ho- » noré. »

Le Curé confus, refuſa le bénéfice, ſe retira dans un Monaſtère, & parla toute ſa vie de la charité d'un ſi digne Archevêque.

On ſait que la manière de prêcher en Italie, reſſemble aſſez généralement à celle qui régnoit en France il y a deux cens *ans*. Citations payennes, expreſſions ridicules, comparaiſons bizarres, penſées giganteſques, geſtes comiques, le tout lié de manière à parodier les myſtères & les dogmes; tels étoient à Bologne même la plupart des ſermons. Lambertini, de concert avec les Supérieurs de Communautés, voulut corriger cet abus; il recommanda qu'on ne mît plus les anciens ſermonaires entre les mains des jeunes Religieux, mais qu'on traduisît quelques fragmens des meilleurs Orateurs

françois, pour leur ſervir de modèles ; ſans néanmoins changer le genre d'éloquence propre au pays. Il faut à l'Italien des métaphores extraordinaires qui l'étonnent & qui le remuent.

Les ſuperſtitions étant un mal plus actif que par-tout ailleurs, dans les climats méridionaux, Lambertini s'appliqua fortement à les déraciner. Il ſupprima pluſieurs dévotions populaires, & quelques confrairies capables de nuire à l'eſſence de la vraie piété.

Un étranger ayant été arrêté pour avoir oſé tourner en ridicule certaines pratiques du pays, Lambertini dit au peuple ameuté, qu'il ſe chargeoit de le punir; il le fit ſortir ſecrètement dans la nuit, après l'avoir fortement réprimandé ſur ſon indiſcrétion ; & le lendemain il déclara » qu'on étoit aſſez » châtié quand on ſe voyoit forcé d'a- » bandonner une ville auſſi charmante » que Bologne. » Le public demeura

ſtupéfait, penſant avec raiſon, que l'Archevêque ne ſeroit jamais propre à faire un Inquiſiteur. Son indignation ne manquoit point d'éclater, quand il apprenoit l'étonnante nouvelle de quelqu'*Auto-daſé* : ils perdront la religion, diſoit-il, en croyant l'honorer. Auſſi travailla-t-il ſourdement, avec le feu Empereur, à modérer l'inquiſition qu'on exerçoit en Toſcane, &. dont il ne reſte plus que le ſouvenir.

On vint l'avertir qu'un malheureux Poëte avoit fait une ſatyre amère contre lui; il la prit, la lut, & lorſqu'il l'eut corrigée de ſa propre main, il l'envoya lui-même à l'auteur, lui marquant qu'elle s'en vendroit mieux.

Ses parens ſe plaignoient de ce qu'ils ne le voyoient point aſſez, & il ſe contentoit de leur répondre, que tout ſon Diocèſe étant devenu ſa famille, il ne ceſſoit de viſiter des frères & des enfans.

Jamais il ne connut la manière

d'éparpiller les aumônes, qui ne ſe répandent de la ſorte, que pour leur donner plus d'éclat ; & quoiqu'il dût de préférence des ſecours à ſes Diocéſains, cela ne l'empêcha point d'aſſiſter les étrangers qui ſouffroient.

Lorſqu'on lui parloit d'un homme diſtingué par ſa naiſſance ou par ſes talens, dont la ſituation exigeoit quelque ſecours, il avoit ſoin que le bienfait répondît à la qualité. » Vous venez » puiſer dans ma bourſe, dit-il un » jour à un noble Ferrarois dont il » connoiſſoit l'indigence, & c'eſt la » meilleure nouvelle que vous puiſſiez » m'apporter. »

Il s'éleva de ſon temps beaucoup de troubles dans une Communauté de filles, au ſujet d'une poſtulante qui demandoit l'habit. Les Religieuſes dont l'eſprit, naturellement inquiet & curieux, ne ſe dédomage que trop ſouvent du ſilence du cloître, par leur empreſſement à ſavoir tout ce qui ſe

paſſe au milieu du monde, apprirent des médiſances ou des calomnies ſur ſon compte, & l'accablèrent de reproches. L'Archevêque toujours en ſentinelle pour ſurveiller ſon Diocèſe, leur écrivit d'un ton magiſtral :

» Je ſuis indigné, leur dit-il, de » l'orgueil, & de la dureté qui règne » parmi vous. Que peut faire de mieux » le ſujet dont vous vous plaignez, » s'il a commis des fautes, que de ſe » réfugier dans un aſyle de pénitence ? » Votre préſomption eſt mille fois » plus condamnable aux yeux de » Dieu, que le péché dont vous l'ac- » cuſez. Je vous priverai toutes des » Sacremens, ſi la paix & la charité » ne renaiſſent pas dans votre maiſon, » & j'irai, moi-même en perſonne, » vous impoſer ſilence, ſi vous vous » aviſez encore de vexer celle que je » prends ſous ma protection ; je l'ai » interrogée pluſieurs fois, je connois » le fond de ſon ame, & je ſouhaite

» pour votre ſalut, que vous ayez ſa
» douceur & ſon humilité ; je l'ai
» chargée de prier Dieu pour moi,
» & je n'ai garde de vous donner
» cette commiſſion, juſqu'à ce que
» vous ayez repris des ſentimens de
» charité, ſans laquelle toutes les
» prières ne peuvent monter au Trône
» de l'Eternel. »

C'étoit parler en Apôtre, & ce fut le moyen de ramener la paix. On ſe tut, ou du moins ſi l'on murmura, la choſe reſta ſecrette.

Les Séminaires étant un objet important dont les bons Evêques ne ceſſèrent de s'occuper, celui de Bologne devint l'hoſpice de la ſcience & de la piété. L'on y mitigea la ſévérité par la douceur évangélique, mais on exigea la plus vive ardeur pour l'étude, la plus grande décence dans le maintien ; & les ſupérieurs furent chargés d'y tenir la main, ſans employer l'eſpionnage & la délation. L'on poſa pour baſe qu'on

liroit assidument l'Ecriture Sainte & les Pères, & qu'on en feroit des extraits. La Théologie dénuée de cette ressource n'est qu'un simulacre, disoit Lambertini, & ceux qui l'apprennent ne connoissent qu'une scholastique hérissée de distinctions, & ne savent que des mots.

Le Pontificat de Clément XII eut plus d'une fois besoin des lumières de notre illustre Cardinal. La haute réputation dont il jouissoit, comme le meilleur Canoniste de l'Italie, & conséquemment de l'Europe, l'exposoit à de fréquentes relations. Ses avis faisoient tellement autorité, qu'il n'y a point de tribunal dans Rome où l'on ne cite Lambertini.

Les vacances qu'il nommoit le temps de ses travaux, le plongeoient tellement dans l'étude, qu'il n'avoit pas un moment libre : c'est alors qu'il s'environnoit d'hommes éclairés, & qu'on le voyoit tirer de leur savoir, les ma-

tériaux dont il avoit beſoin pour porter ſes ouvrages à leur perfection. L'un lui rappeloit une date, l'autre lui faiſoit un extrait, & de ce travail cimenté par la concorde, & par l'amour du bien public, il réſultoit le plus grand avantage pour la religion, & pour la ſociété.

Il n'eſt point de pays, chez les Proteſtans même, où les productions de Lambertini n'aient pénétré. L'on y trouve une érudition immenſe, ſouvent mêlée de ce qu'il y a de plus piquant dans les Poëtes & dans les Orateurs. Ainſi Saint Jérôme compoſoit ſes écrits; » On me gronde par fois, diſoit notre » illuſtre Cardinal, de ce qu'au milieu » de mes travaux les plus ſérieux, il » m'arrive d'avoir, à la dérobée, quelque léger entretien avec le Taſſe, » le Dante, & l'Arioſte; mais j'ai ſouvent beſoin de me les rappeler pour » avoir l'expreſſion plus vive, & la » penſée plus énergique. »

Le séjour de la campagne le mettoit souvent à portée de faire des promenades philosophiques, comme il les appeloit lui-même. C'est alors qu'il donnoit l'essor à son ame, & qu'il n'y avoit rien dans la nature qu'il ne parcourût en idée, pour s'élever jusqu'à son auteur. Il l'appercevoit jusque dans la moindre fleur, & il disoit à ce sujet, » que nous avons fait un monde qui » n'est point celui de Dieu, par la » manière grossière dont nous envisa- » geons les objets. »

Ses correspondances embrassoient l'Europe, & ses connoissances lui méritèrent l'estime de tous les savans. L'antiquité lui révéla ses secrets, & sa mémoire toujours secondée de la plus brillante imagination, le rendoit présent à tous les lieux comme à tous les temps; il avoit l'art de diversifier son esprit d'une manière surprenante. » Je veux voir, lui disoit un jour la » Princesse Borgheſe, le Lambertini

» qui converſe avec tant d'agrémens,
» & non le Lambertini qui differte
» avec profondeur.

» C'eſt-à-dire, lui répondit-il en
» riant, que vous voulez que mon ame
» ſe tienne derrière mon fauteuil, &
» qu'il n'y ait que ma langue qui ba-
» bille. »

On reconnoît les Italiens à cette manière de s'exprimer. Ils font tableau toutes les fois qu'ils parlent, diſoit Monteſquieu, & leurs expreſſions ſemblent avoir de la couleur.

Au moment qu'il ſe plaignoit de ne plus entendre parler de Rome, il reçut une dépêche, qui lui apprenoit la mort de Clément XII; il partit pour le Conclave avec la plus grande ſimplicité. Ses gens annonçoient par leurs habits qu'ils ſervoient réellement un ſucceſſeur des Apôtres.

On ſait qu'un Conclave eſt l'aſſemblée de ce qu'il y a de plus grand dans l'Egliſe, que tous les Cardinaux ont

droit de s'y trouver, que ceux qui le compoſent ſont enfermés au milieu du Vatican, ne devant recevoir ni lettre, ni billet, & n'en pouvant ſortir qu'après l'élection du Pape, ſans raiſon d'infirmité.

Il y a, ſans doute, des factions & des intrigues; mais c'eſt une erreur de croire que les Cardinaux cabalent toutes les fois qu'ils ſe diviſent ſur l'élection d'un Pape. Outre que le mérite d'un ſeul homme ne ſe préſente pas à quarante ſous le même aſpect, l'on feroit ſouvent un pitoyable choix, ſi l'on n'agiſſoit de concert. Les uns ne ſont attention qu'à la piété, les autres penſent ſagement que cela ne ſuffit pas pour gouverner, & les Couronnes d'ailleurs influent ſur la nomination; de manière qu'il eſt impoſſible qu'il n'y ait partage dans les voix.

L'exaltation de Lambertini ne fut nullement concertée. Pendant le Conclave qui dura ſix mois, le Cardinal

de Tencin fit tous ſes efforts pour placer la tiare ſur la tête d'Aldovrandi, dont il connoiſſoit parfaitement la politique; & comme il crut avoir la ſeule voix qui lui manquoit, dans le ſuffrage du Cardinal Accoramboni, par le moyen de ſon ſecrétaire qu'on avoit gagné, l'on crut la choſe aſſurée.

Mais le pieux Accoramboni revenant à ſa conſcience, ne donna point la voix qu'il avoit promiſe pour le lendemain, & le Cardinal de Tencin, tout fin qu'il étoit, ſe vit forcé d'abandonner la partie.

Les chaleurs devenoient exceſſives, & la plupart des Cardinaux dépériſſoient ſous les toits brûlans du Vatican, lorſque Lambertini leur dit avec ſon enjouement ordinaire, ces paroles qu'il crut prononcer en l'air, & qui furent cauſe de ſon exaltation: » Vou» lez-vous faire un Saint, nommez » Golti; un politique, Aldovrandi; » un bon homme, prenez-moi. »

Les

Les Cardinaux l'enviſagent, ſe retirent, & d'après quelques réflexions ſur ſon érudition immenſe, ſur ſes rares qualités, ils croient devoir prendre au ſérieux la plaiſanterie du Cardinal Lambertini. C'étoit mettre la Tiare ſur la meilleure tête du ſacré Collège, & rapprocher de la cour de Rome ſes plus grands ennemis. Le reſpect avec lequel le Cardinal de Rohan l'aborda, lui fit dire: » Ah ! je ſuis perdu, » votre air compoſé m'annonce qu'on » veut me priver de ma liberté. » L'on s'aſſemble, on ſcrutine, & Lambertini élu Pape, à la ſatisfaction du monde entier, le 17 Août 1740, prouva que le Candidat porté par les cabales, n'eſt preſque jamais celui qui parvient à la Papauté.

Des ſpéculateurs prétendirent qu'on ſe ſeroit réuni pour le Cardinal Davia, s'il n'eût pas terminé ſa carrière au moment du Conclave; mais on prenoit un homme animé du même eſprit.

La première action du nouveau Pontife, fut un acte de bienfaisance & de magnanimité. Il rendit la liberté au Cardinal Coscia, détenu depuis douze années au Château Saint-Ange, pour n'avoir pas voulu restituer une somme considérable à laquelle la Chambre apostolique l'avoit condamné.

Le peuple justement indigné contre sa personne, s'attroupa, de sorte qu'il risquoit sa vie, s'il ne se fût promptement évadé. Bientôt il gagna le royaume de Naples, & dans ce lieu qui lui avoit donné le jour, il mourut en 1754, chargé de mépris & de richesses.

Les fêtes se succédèrent sans interruption, & Rome glorieuse d'avoir un Pontife digne d'être associé aux plus grands Papes, célébra ce triomphe par des acclamations & par des monumens.

Le Cardinal Valenti, de la ville de Mantoue, justifia le choix qu'on avoit fait du Saint Père, en devenant son

Miniſtre. C'étoit un homme plein de talens & d'énergie, dont l'eſprit ſaiſiſſoit ſur le champ les choſes les plus difficiles, & les rendoit avec préciſion. Il avoit appris dans la Nonciature, cette politique qui ſait tout, en paroiſſant tout ignorer. Son but étoit de ne rien négliger pour tirer l'Etat eccléſiaſtique de l'aſſoupiſſement auquel la vieilleſſe des Papes le réduit.

Il commença par tenir parole, & ce ne fut qu'à regret qu'il trouva des obſtacles dans les circonſtances, & dans les événemens. Les perſonnes intelligentes reconnurent au choix de Benoît XIV, qu'il ſavoit diſcerner les hommes, & qu'il vouloit donner au monde entier le ſpectacle d'un règne mémorable.

Les bienfaits dont il combla les Cardinaux Paſſionei, & Quirini, ne prouvèrent pas moins ſa ſagacité. Le premier n'avoit rien oublié de ce qu'il avoit lu, & dans un commerce qu'il

entretint juſqu'à ſa mort avec tous les livres, & tous les ſavans; il s'étoit fait une réputation que rien ne pouvoit offuſquer. Le ſecond, célèbre par ſes connoiſſances Théologiques, & Littéraires, excelloit dans l'art de la controverſe, & ſavoit orner ſes écrits de ce qu'un long ſéjour en France lui avoit appris, lorſqu'il n'étoit encore que Religieux du Mont-Caſſin. On ne pouvoit ſe défendre d'adopter leurs opinions, lorſqu'on les entendoit diſcourir, tant ils avoient une élocution ſéduiſante; il en étoit de même de Lambertini, de ſorte qu'ils eurent beſoin d'une grande modeſtie, s'ils ne ſe jalousèrent pas réciproquement.

Benoît XIV, d'intelligence avec le Cardinal Valenti, commença par fixer attentivement les Souverains qui régnoient alors, pour connoître leur caractère, & ſonder leur génie. » Les » avoir bien vu, diſoit-il, c'eſt avoir

» trouvé le moyen de conſerver leur » amitié. »

Son expérience lui perſuada que ſon autorité ne ſeroit jamais plus entière, & ſa dignité plus reſpectée, que lorſqu'il conſerveroit un juſte équilibre avec tous les Monarques.

Cela lui fut d'autant plus facile, qu'il ne confondit jamais les prétentions de la Cour de Rome avec les droits du Saint Siége ; & que lorſqu'il monta ſur le Trône Pontifical, les Princes Catholiques qui régnoient en Europe, avoient tout le reſpect poſſible pour l'Egliſe, & pour ſon Chef. En vain la nouvelle philoſophie auroit eſſayé de les en détacher ; les Rois n'embraſſeront jamais des ſyſtêmes qui, ſous prétexte de les affranchir du joug de la religion, les laiſſeroient à la merci des vices & de l'impiété. Ils ſavent qu'on ſappe les Trônes en renverſant les Autels, & que, pour honorer les Monarques comme il con-

vient, il faut adorer l'Être ſuprême dont ils ſont la vive image.

Si les Papes parurent s'arroger quelquefois le droit de diſpoſer des couronnes, c'eſt que les Rois eux-mêmes leur demandoient des inveſtitures, comme un moyen infaillible de ſubjuguer des peuples pour qui l'autorité Papale étoit alors du plus grand poids; ſans cela les ſouverains Pontifes ne ſe fuſſent jamais aviſés de diſputer aux Monarques, l'indépendance de leur Couronne qu'ils ne tiennent que de Dieu ſeul.

On ne tarda point à s'appercevoir que le règne de Benoît XIV répondroit aux déſirs du Public, qu'il ſeroit le règne de la douceur & de la paix. Il ſe fit une gloire d'aller au-devant des Princes qui avoient beſoin des faveurs du Saint Siége, ſoit pour obtenir des diſpenſes, ſoit pour conférer des Bénéfices. Lorſqu'il s'éleva par la ſuite des différens entre la Cour de

Rome & celle de Turin, un Nonce fut envoyé pour marque de réconciliation, & le Roi de Sardaigne impétra ce qu'il avoit désiré.

La France voyant impatiemment que des prêtres, nourris dans son sein, se trouvoient forcés d'aller à Rome, & de se soustraire à la vigilance de leurs pasteurs, pour obtenir les Cures qui vaquoient dans leur propre pays, Benoît remit aux Evêques de Bretagne le droit qu'il avoit de nommer pendant six mois. Sa maxime étoit de donner aux loix ecclésiastiques toute la vigueur, dans la crainte que la discipline, déjà trop énervée, ne pût reprendre son activité.

La lettre circulaire qu'il écrivit à tous les Evêques du monde entier, n'avoit pas d'autre objet. On y reconnoit son zèle & son érudition ; de manière que l'Angleterre elle-même en fit le plus grand éloge.

Le Cardinal Albéroni, cet homme

entreprenant, que la fortune tira de l'obſcurité pour lui faire jouer preſque le rôle de Souverain, cherchoit encore à nourrir ſon ambition. Non content d'avoir paſſé de la place de Curé de village, à celle de premier Miniſtre en Eſpagne, il déſiroit vivement, depuis ſa diſgrace, avoir une légation dans les états du Pape. » C'eſt un gour-
» mand, dit le Saint Père, qui a copieu-
» ſement dîné, & qui veut encore un
» morceau de pain bis pour toujours
» manger. Eh bien, nous le nomme-
» rons Légat de Bologne, aux riſques
» de lui cauſer une indigeſtion. » On ne doit plus s'étonner ſi ce Cardinal, ennemi du repos, prit plaiſir à brouiller la petite République de Saint-Marin. L'inaction eſt mortelle pour un ambitieux, & celui-là, dit l'Auteur des Mémoires de Brandebourg, eût voulu deux mondes pour avoir le funeſte plaiſir de les bouleverſer.

Le Pape continuellement interrompu

par les affaires qui ſe ſuccédoient ſans interruption, ne ceſſoit de regretter ſa tranquillité. » Je ne me reconnois » plus, écrivoit-il à l'Evêque de Spo- » lette, tant je ſuis accablé d'occupa- » tions & d'étiquettes; on m'enchaîne » en me viſitant; on me ſuffoque en me » louant, & je dois ſans ceſſe ramer » contre les menſonges qu'on veut me » perſuader, contre l'orgueil dont on » veut m'enivrer, contre les importu- » nités de toute eſpèce, qui ſont les » acceſſoires de la Papauté.

» Priez Dieu pour que le Ciel me » tienne compte de la violence que » je ſouffre. Il m'arrive ſouvent de re- » prendre une lettre juſqu'à trois fois, » & voilà ce que le monde appelle » des honneurs, & qu'il croit la ſu- » prême félicité: pour moi j'atteſterai, » quand on voudra, que mon rang » tout ſublime qu'il eſt, n'a rien que » de redoutable pour ce monde & » pour l'autre..... »

Il parut alors un décret du Saint Père, qui avoit pour objet le culte divin; par cette ordonnance, il eſt enjoint aux miniſtres des Autels, de faire l'office avec toute la décence poſſible, de bannir la muſique des priſes d'habit & des profeſſions, d'empêcher les femmes immodeſtement vêtues de ſe préſenter aux égliſes.

On ne tardera sûrement point à renouveler ce dernier article, pour peu qu'on ait à cœur les intérêts de la religion.

Le Saint Père défendit par la ſuite la muſique inſtrumentale, qui cauſoit dans les temples les mêmes irrévérences dont Paris fut témoin, quand des Organiſtes trop célèbres déployoient leurs talens.

On vit paroître une autre loi, qui recommandoit à tout ſupérieur de Communautés de recevoir avec une tendre cordialité les Religieux Apoſtats; & qui permettoit, pour raiſon de ma-

ladie, de paſſer dans des Ordres mitigés.

Plus d'une fois il menaça des Gardiens & des Prieurs d'une prochaine dépoſition, s'ils n'avoient pour leurs confrères la douceur qu'exige la charité. L'on connoît la lettre qu'il fit écrire au Prieur d'un Monaſtère, qu'une domination deſpotique rendoit odieux. Comme elle ſe trouve toute entière dans ſon éloge hiſtorique, il ſuffit d'en extraire une partie :

» Apprenez, lui dit-il, que l'Evan-
» gile eſt votre première règle, & que
» c'eſt-là qu'on doit puiſer la charité
» chrétienne, qui rend notre divine
» religion ſi belle & ſi touchante ;
» apprenez qu'un Supérieur n'eſt qu'un
» tyran, lorſqu'il ne ſe diſtingue que
» par la ſévérité ; apprenez que des
» hommes qui n'ont pour perſpective
» que des murs, ont moins beſoin
» d'un maître que d'un père, & que
» s'il y en a de mécontens, c'eſt preſque

» toujours parce que les Prieurs » affectent l'auſtérité dans leurs ac- » tions, comme dans leur maintien, » quoiqu'ils ſachent prendre plus que » perſonne des adouciſſemens. »

L'on défendit à tout prêtre d'exercer dans les Tribunaux ſacrés, la profeſſion d'Avocat, à tout Religieux de ſortir ſans l'agrément de ſon Supérieur. On fit déſarmer une galère pour éviter la dépenſe, & l'on en donna trois à la religion de Malthe, aux conditions qu'elles ſeroient toujours équipées pour veiller ſur les côtes de l'Etat eccléſiaſtique à la ſûreté de la navigation. L'on nomma le ſieur Nicolini, Commiſſaire Apoſtolique, pour approviſionner les villes, & pour ramener l'abondance. On plaça dans une des Salles du Capitole, la ſtatue de Clément XII, que le peuple Romain avoit ordonné d'ériger ſur les deſſins d'un fameux Sculpteur.

Le Cardinal de Tencin, chargé des

affaires de France, trop fin pour avoir la confiance de Lambertini, mais assez instruit pour pouvoir l'intéresser, lui faisoit des visites assidues. Les Italiens le redoutoient comme un homme qui les embarrassoit par sa familiarité, & qui cherchoit toujours à les deviner.

Dès le moment qu'il fut Archevêque de Lyon, il entretint une correspondance régulière avec le Saint Père, & l'on ne peut attribuer qu'à cette liaison, la paix qui régna toujours dans son Diocèse. Les sentimens sont partagés sur le caractère & sur l'esprit de ce Cardinal : les uns l'ont regardé comme un génie, les autres comme un personnage adroit, qui savoit profiter des circonstances. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après avoir eu bien des ennemis, il eut l'habileté de gagner le cœur de ses Diocésains, & de s'en faire regretter.

François de Lorraine, Grand Duc de Toscane, voulant rétablir l'Ordre

de Chevalerie, connu ſous le nom de Saint Etienne, demanda le bref relatif à cet objet, qui lui fut accordé ſur le champ; & lorſque la Reine de Hongrie fit prier le Saint Père de laiſſer un libre paſſage à pluſieurs Régimens qui ſe rendirent en Toſcane pour y renforcer les garniſons, cela ne ſouffrit aucune difficulté.

La taxe qu'on mit ſur le papier timbré, pour ſuppléer à certaines impoſitions établies ſur le blé, rendit le peuple très-content. Le Pape eſt dans ſes états un Monarque abſolu, qui peut lever des impôts à ſa volonté, & qui, même dans les affaires eccléſiaſtiques, ne prend pas toujours conſeil des Cardinaux, comme on le voit dans les brefs les plus importans; mais il n'y a pas de Souverains plus diſcrets que les Papes ſur l'article des contributions. Le peuple Romain ne languit dans l'indigence, que parce qu'il ne paie aucun ſubſide; l'oiſiveté étouffe l'induſtrie.

Le Comte Daun, Auditeur de Rote pour l'Allemagne, ayant fait part à Sa Sainteté, que l'Empereur Charles VI avoit terminé ſa carrière, le Pape ordonna des obſèques, auxquelles ſelon l'uſage, tout le ſacré Collége aſſiſta. Ce prince, fils de l'Empereur Léopold, avoit épouſé Chriſtine de Brunſwick de Wolfembutel, & de ce mariage il eut deux Archiducheſſes, Marie-Thérèſe, & Marie-Eléonore, mariées l'une & l'autre aux Princes François, & Charles de Lorraine.

Charles VI, eſclave des coutumes Eſpagnoles, & ſérieux juſque dans ſon rire, avoit ſagement gouverné ſes états; mais ce qu'on admire davantage fut le riche préſent qu'il fit au monde, dans la perſonne de ſa fille aînée; cette grande Impératrice, dont le règne toujours bienfaiſant ſervira d'exemple à tous les bons Rois.

Ses diſpoſitions en faveur de Marie-Thérèſe qu'il appeloit au Trône,

n'arrêtèrent point les différentes Puiſſances.

On fit alors des inſtances auprès du Pape, pour que le Cardinal Infant poſſédât tout-à-la-fois les Evêchés de Tolède & de Séville : la Congrégation des Rites, s'appuyant, non ſur les Canons, mais ſur des exemples, autoriſa cette union ; & Rome mit pour clauſe, que la collation de ces deux immenſes Bénéfices, ſeroit réſervée à la Daterie.

Les Religieux tenant en Italie un rang diſtingué, comme dans leur lieu natal, & comme dans un pays où l'on en fait volontiers des Evêques, des Cardinaux, des Papes même, Benoît ne put ſe refuſer au déſir qu'eurent les Mineurs conventuels, dits Cordeliers, de le voir préſider à leur Chapitre général. Le P. Jean-Baptiſte Minucci fut élu Maître de tout l'Ordre, & le P. Laurent Ganganelli, devenu par la ſuite Souverain Pontife, ſous le nom

de Clément XIV, prononça l'éloquent diſcours qui ſe trouve dans ſes œuvres, diſcours néanmoins auſſi faſtidieux pour l'Orateur, que pour Lambertini, par la raiſon que c'eſt un éloge.

Le Pape ſe fit alors un plaiſir de répondre à l'empreſſement de la Reine de Hongrie, en devenant le parrain de ſon fils aîné, maintenant Empereur ſous le nom de Joſeph II; anecdote que Pie VI rapporte dans la lettre qu'il écrit à ce Monarque, touchant les droits du Saint Siège.

Cette Auguſte Souveraine voulant par la ſuite lever le dixième ſur les biens eccléſiaſtiques de ſes Etats, ſe fit autoriſer par le Saint Père. Il venoit d'accorder au Roi de Portugal la permiſſion d'appliquer le tiers du revenu des Bénéfices de ſon Royaume, à l'entretien des égliſes & des pauvres.

» Quand les Bénéficiers, diſoit Be-
» noît XIV, ne font pas un ſaint uſage
» de leurs revenus, les Papes doivent

» concourir avec les Princes, pour » qu'on en diſpoſe en faveur des indigens. » Il applaudit beaucoup au projet du Cardinal Quirini, qui vouloit qu'on aſſignât des penſions ſur les biens de l'égliſe, aux auteurs même laïcs dont les ouvrages avoient la religion ou la ſaine morale pour objet. Si l'on eût ſuivi ce plan, la certitude d'une récompenſe honnête, nous auroit procuré de bons livres, & l'on n'eût pas mis au jour des ſyſtêmes impies, dans l'eſpérance de faire reſſource, & de s'aſſurer des protecteurs.

C'étoit auſſi l'avis du Cardinal de Polignac, que Benoît XIV nommoit ſon oracle, & qu'il chériſſoit comme un ami ſublime (ſelon ſon expreſſion); » je ne me conſole, dit-il, en apprenant » ſa mort, qu'en retrouvant ſon ame & » ſon génie, dans le magnifique poëme » de l'Anti-Lucrèce, qui ſeroit encore » plus eſtimé, s'il n'étoit pas l'apologie » du carthéſianiſme. » On ſe ſouvient

encore à Rome, que l'auteur rappelant dans un discours le fameux tremblement arrivé le 2 Février, sous le règne de Clément XI il en parla si vivement, que les auditeurs saisis d'effroi, crurent que la ville écrouloit.

Le Cardinal Passionei fut alors nommé Bibliothécaire du Vatican, place qui, dans le centre de la religion, & des sciences, est une espèce de souveraineté; celui qui la possède entre en relation avec tous les savans, & il n'y a point de voyageur instruit, ou distingué, qui ne s'empresse de le connoître.

Le feu de la guerre s'allumant dans toute l'Allemagne avec la plus vive ardeur, enflamma tellement le Duc de Bavière, qu'il conçut le dessein de se faire déclarer Empereur; il agit comme ceux qui vont piller aux incendies, selon la réflexion de Benoît XIV; & cependant cela n'empêcha pas le Saint Père d'envoyer à Francfort le Nonce Doria, & l'abbé Aimaldi. Ce fut, à la

vérité, comme il s'en expliqua lui-même, en ſe contentant de former des vœux pour que la Couronne Impériale ſe fixât ſur la tête du Prince le plus zélé pour la vraie religion. La Reine de Hongrie ſe plaignit de la ſatisfaction apparente avec laquelle le Pape avoit annoncé l'élévation du Duc de Bavière; mais Benoît penſa qu'il étoit de ſa ſageſſe de ne pas ſe brouiller avec la Maiſon de Bourbon.

Un Pape prudent pèſe les intérêts des Couronnes; calcule en ſilence ce que Rome peut craindre de leur part, ou ce qu'elle en doit eſpérer; & ſans jamais compromettre l'honneur de la religion, qui doit être le premier mobile de toutes ſes opérations, il ſe détermine ſelon les circonſtances.

C'eſt par cette raiſon que Benoît crut devoir accorder à la Reine de Hongrie la permiſſion de tolérer le culte des Proteſtans, en la priant, à la la vérité, de prendre garde que la reli-

gion catholique n'en ſouffrît quelque altération : il eſt des maux qu'il faut ſavoir diſſimuler.

Comme il étoit impoſſible que l'Europe entière ne ſe reſſentît de l'ardeur avec laquelle on diſputoit à Marie-Thérèſe ſon propre patrimoine, la commotion devint preſque générale, & l'Etat eccléſiaſtique ſe vit rempli de troupes étrangères. Ce fut une occaſion pour Benoît XIV, de ſignaler ſa prudence & ſa fermeté : ſecondé du Cardinal Valenti, dont l'œil pénétrant ſaiſiſſoit l'avenir, il ſut ménager les puiſſances de manière à ſe faire un mérite de ce qu'il ne pouvoit refuſer ; il offrit de lui-même un libre paſſage aux Eſpagnols, ainſi qu'aux Allemands pour lors aux priſes touchant le Parmeſan que Dom Philippe, Infant d'Eſpagne, vouloit avoir. Il fut ſtipulé qu'on paieroit exactement les vivres dont on auroit beſoin, & que les troupes obſerveroient la plus ſévère diſcipline.

La haute réputation de Benoît XIV, lui mérita de la part des Généraux, tous les ménagemens qu'il pouvoit attendre, & ce fut moins au Pape qu'à Lambertini, qu'ils rendirent les hommages les plus éclatans. Il ne vit d'Officiers pénétrer juſqu'à Rome, que pour ſe procurer le bonheur de le connoître. On mettoit au nombre des victoires, l'avantage de l'avoir vu. Sa prévoyance ſut écarter de ſes Etats la famine dont ils étoient menacés; circonſtance d'autant plus heureuſe, que le peuple Romain, n'éprouvant plus les malheurs de la guerre, n'auroit écouté que la fureur.

Ce fut alors que le Saint Pere eut la conſolation de voir le Roi de Naples, aujourd'hui Roi d'Eſpagne, venir lui rendre les hommages qu'on doit au Vicaire de Jeſus-Chriſt; & qu'au lieu de tirer vanité de cet honneur, il n'enviſagea que le triomphe de l'Egliſe. Comme Chef de la religion, lui dit-il,

» je vous vois à mes pieds ; comme » particulier, je ſuis aux vôtres. » Rome ſe ſeroit épargné bien des reproches, ſi ſes Pontifes euſſent toujours tenu le même langage. Le Pape, conſultant tout à la fois ſa prudence & ſa piété, fit faire une proceſſion générale à laquelle aſſiſta le ſacré Collège. Elle avoit la paix de l'Europe pour objet ; & l'on doit convenir que ces démarches, lorſqu'elles ſe font à propos, concilient le cœur des Souverains.

On vit alors le Cardinal Giudice, Miniſtre de la Reine de Hongrie, ôter de ſon palais les armes de l'Empereur, pour y placer celles du grand Duc de Toſcane, ſelon l'ordre qu'il en reçut de la Cour de Vienne. Le prince Chigi fit tout le contraire, & Benoît en habile politique parut l'ignorer. Il y eut ſucceſſivement les troupes Eſpagnoles commandées par le Duc de Mortemar, qui ſe répandirent dans la Romagne, celles du Roi de Sardaigne

qui s'y trouvoit à leur tête ; & ce fut dans Bologne, Immola, Forli, qu'elles prirent leurs quartiers.

Le Pape saisit cette rencontre pour publier un Edit qui défendoit, sous les peines les plus rigoureuses, de faire sortir de l'Etat Ecclésiastique des bestiaux & des grains. On envoya des commissaires dans la marche d'Ancone, où cette défense étoit mal observée, & Lambertini montra par des actes de vigueur, qu'il savoit être sévère. Il fit son possible pour diminuer les calamités, tantôt envoyant des secours à ses sujets, tantôt donnant des ordres fulminans pour empêcher les monopoles & les abus.

Le pays souffroit, & jamais on n'avoit vu l'argent y circuler avec tant d'abondance. » Nous n'avions que » quelques médailles, disoit le Saint » Père, & les Royaumes étrangers » nous envoient des pièces d'or qui nous

» nous appauvriſſent, en paroiſſant » nous enrichir. »

L'Egliſe perdit alors le Cardinal Cibo, qui, quoique rejeton de la maiſon ſouveraine de Maſſa Carrara, donna pendant ſa vie les plus grands exemples d'humilité, mangeant avec ſes gens dans un réfectoire commun, & préférant une vile ſépulture au milieu d'eux, à celle de ſes ancêtres. » S'il ſuffit de ne pas vivre comme » le monde pour aller au Ciel, dit le » Saint Père, en apprenant ſa mort, » il y a long-temps que notre bon » Cardinal y eſt arrivé. » Rome trouva toujours dans le ſacré Collège, des hommes remplis de ſcience & de piété: c'eſt un corps auſſi reſpectable par ſes vertus que par ſon rang.

Les années minoient depuis long-temps le Cardinal de Fleury, & quoiqu'il n'eût plus la force d'exiſter, il ne perdit jamais le courage d'être Miniſtre. Louis XV, dont il avoit

avoit été le précepteur, crut lui devoir des larmes, & le pleura. S'il ne fit pas toujours le bien, il eut le désir de bien faire. Trop timide pour être grand politique, il n'employa souvent que de petits moyens : trop ami des belles-lettres pour être fier & dur, il fut charmant dans le commerce de la vie. Lambertini ne dit à son sujet que ces deux mots ; » pour sa for- » tune il naquit à propos ; pour sa » gloire il meurt à contre-temps. » Il est vrai qu'il laissa les affaires dans un triste état, & qu'il ne fit qu'attiser les disputes de l'Eglise, en mettant trop d'ardeur à vouloir les éteindre.

Les troupes du Roi de Sardaigne, du Roi d'Espagne, & de la Reine de Hongrie, se harcelèrent au-delà du Panaro, & les Espagnols, comme les Autrichiens, se donnèrent pour vainqueurs, & firent chanter le *Te Deum* avec le plus grand éclat. Cela rappelle l'oraison du célèbre P. la Sente sur

la difficulté de ſavoir préciſément, au moment d'un combat, le parti qui gagne, ou celui qui perd.

Le Pape fit alors expédier pluſieurs Brefs, ſur-tout celui qui confirme les Capucins dans la poſſeſſion de nommer parmi leurs Religieux, le Prédicateur ordinaire du Palais Apoſtolique; impoſante fonction qui donne le droit d'apoſtropher le Pape, & de lui repréſenter ſes devoirs avec toute la liberté qu'exige le miniſtère évangélique, ce qu'un ſimple Evêque ne permettroit pas: tant il eſt vrai que la diverſité des climats produit ſouvent la différence des mœurs.

Le Saint Père eut la ſatisfaction d'apprendre que l'Archevêque Grec ſchiſmatique de Céſarée, Légat du Patriarche d'Armenie à Jéruſalem, s'étoit rendu Catholique, qu'il avoit fait ſa profeſſion de foi dans la Chapelle du Conſul de France, en préſence du Père Jerôme Lenza, Vicaire Apoſtolique,

du Père Michel de Paris, Supérieur des Miſſionnaires Capucins, & du Père Etienne de Conſtantinople, Religieux du même Ordre. Comme on s'occupoit de cette heureuſe nouvelle, on en reçût une bien déſaſtreuſe. La ville de Narni, diſtante de Rome de vingt lieues, fut preſqu'entiérement détruite par l'éruption des volcans. C'eſt la triſte deſtinée de l'Italie : il ſemble que la nature lui fait payer l'intérêt d'avoir le plus beau ciel, en l'ébranlant juſque dans ſes fondemens. Auſſi les anciens Romains s'écrioient-ils : » heureux les Gaulois qui n'ont » point de tremblement de terre ! »

Il y eut une promotion de vingt-ſix Cardinaux, parmi leſquels on diſtingua Tamburini, Religieux Bénédictin, auſſi pieux que bon Théologien, l'Eminentiſſime Porto-Carrero, qui après avoir été grand Amiral d'Eſpagne, Vice-Roi, Chanoine de St. Pierre, Patriarche, Cardinal, Miniſtre de ſa

Couronne, ſe vit preſqu'au moment d'être Pape au Conclave où Clément XIII fut élu. Conſtamment eſclave de ſes devoirs, il avoit la converſation intéreſſante, l'eſprit fin, & la plus grande ſimplicité. Sa vieilleſſe ne l'empêchoit point d'étudier les cauſes litigieuſes, tant ſur la Théologie que ſur le Droit Canonique, pour ne pas ſe méprendre lorſqu'il falloit opiner. Il n'y a point de Cardinal à Rome qui ne ſoit de quelques Tribunaux. On les appelle Congrégations : elles s'aſſemblent pluſieurs fois la ſemaine à deſſein de juger les procès qu'on y rapporte. Les Cardinaux, par ce moyen, ſont continuellement occupés, & tout leur délaſſement conſiſte dans la converſation du ſoir, où l'on s'entretient gravement ſur divers ſujets, & où, ſelon l'uſage d'Eſpagne & d'Italie, l'on ne ſoupe qu'avec une taſſe de chocolat.

Le Pape prit le plus grand intérêt

à l'entrepriſe du Prétendant, comme étant fils d'un Roi qui réſidoit à Rome, & frère d'un Cardinal recommandable par ſes vertus. Mais il dit, en apprenant ſon embarquement : » Je ne ſuis » point en peine de ſa valeur, & » j'entrevois néanmoins qu'il fera » comme le flux & reflux, qui revient » ſur lui-même après s'être avancé. »

La guerre étoit cauſe qu'on s'occupoit moins de Benoît XIV, que ſi l'on eût été dans un temps de paix. Les ſciences languiſſent, lorſqu'il y a de plus grands intérêts à traiter. Cependant le Saint Père, au milieu des armées qui campoient dans ſes états, au ſein des affaires inſéparables de la Papauté, ne laiſſoit repoſer ni ſa plume, ni ceux qui participoient à ſon travail. Il ſe fit gloire d'emprunter les lumières de l'immortel Ganganelli, Franciſcain ; du ſavant Richini, Dominicain ; du célèbre Gerdil, Religieux Barnabite, & maintenant Cardi-

nal, dont l'Europe connoît l'érudition & la modeſtie. Il étoit impoſſible de trouver une vie plus pleine que celle du Saint Père. A la prière, à l'étude, aux audiences, aux affaires, il ne prenoit d'autre délaſſement depuis cinq heures du matin juſqu'à neuf du ſoir, que le moment de la converſation, où le cardinal Majordome, (Colonna) & le Prélat Bouget venoient l'entretenir des nouvelles du jour, & l'écouter. Alors il donnoit eſſor à ſon eſprit, diſant les choſes les plus ingénieuſes & les plus pittoreſques.

Il ſortoit régulièrement à vingt-deux heures, ſelon la manière de compter en Italie, c'eſt-à-dire, deux heures avant la nuit, & il ſe rendoit à l'Egliſe, où le Saint-Sacrement étoit expoſé; il y faiſoit une courte priere, mais dans un tel recueillement, qu'on le croyoit immobile.

Les Papes, avant lui, ne ſe mon-

troient que cinq ou ſix fois l'année. Benoît penſa ſagement qu'un Souverain qui ſe communique, eſt toujours cher à ſes ſujets, & toujours moins trompé. Les Romains le virent ſouvent au milieu d'eux marchant à pied ; mais comme il exiſte dans toutes les Cours des hommes intéreſſés à mettre une barrière entre les peuples & les Monarques, un Prélat lui repréſenta que c'étoit compromettre ſa dignité. » Soyons » donc Grands, dit-il, en lui fermant la » porte, & ne voyons plus perſonne. » Mais on eut beau faire ; ſon cœur le rappela ſans ceſſe vers ſes ſujets, & l'on ne vit jamais un Souverain plus affable, & plus charmant dans le propos.

Il donnoit, ſelon l'uſage des Papes, audience au ſexe dans une chapelle de quelque Egliſe; (les femmes n'entrant jamais dans le Palais Pontifical, que lorſque le Saint Père eſt abſent) & toutes celles qui eurent le bonheur de lui parler, diſoient qu'il avoit un langage céleſte.

Il affecta d'ignorer certaines tentatives qu'on eſſaya contre ſon autorité, dans la crainte de rendre la choſe publique, & que cela ne ſervît d'exemple. Ainſi quand, par la ſuite, le Comte Bielinski, Grand Maréchal de Pologne, voulut porter quelqu'atteinte à la Nonciature, il écrivit au Nonce de n'irriter perſonne, & de diſſimuler. La Cour de Rome ſe comporte, plus que tout autre, avec diſcrétion; & pourquoi ne pas croire, diſoit-il, que c'eſt moins parce qu'elle eſt foible, que parce qu'elle doit donner l'exemple du déſintéreſſement & de l'humilité?

La mort de Philippe V, Roi d'Eſpagne, fut annoncée par le Pape lui-même, dans un diſcours latin digne de l'Orateur & du Monarque. Lambertini nourri des ouvrages de Ciceron, connoiſſoit parfaitement la bonne latinité. Auſſi dit-il au Prélat Bouget, (l'un de ſes Camériers ſecrets) après avoir lu quelques lignes d'une lettre latine

écrite de France en remercîment de ſes ouvrages. » Expliquez-moi donc votre » latin françois; car je n'y comprends » rien. »

Le Saint Père prit plaiſir à combler de biens la Maiſon Colonna. L'attachement qu'il eut toujours pour elle, apprend à tous les Papes combien ils doivent la conſidérer. Il la gratifia de pluſieurs priviléges, par reconnoiſſance de ce qu'elle a fait tant de fois pour ſoutenir les droits du Saint Siège.

L'adminiſtration de la juſtice ne pouvoit échapper à ſon œil pénétrant. Il diſoit que les hommes les plus injuſtes n'étoient que trop ſouvent chargés de juger les autres, comme les plus libertins avoient inſpection ſur les mœurs publiques; que ces malheureux exemples détruiſoient dans les Villes tout le bien qu'on vouloit opérer, & qu'il falloit toute la vigilance & toute la fermeté d'un Souverain pour réprimer ces abus

Il y eut pour le Tribunal de la Rote, un Edit tendant à réformer certains uſages. On ſait que cette Juriſdiction eccléſiaſtique tient dans Rome un rang diſtingué, & que les Princes Catholiques y ont des Auditeurs qu'on nomme Prélats. L'Abbé de *** l'étoit alors pour la France, & s'il s'y fût pris plus adroitement, il ſeroit devenu Cardinal. On vit alors paroître un Edit qui défendoit, ſous peine de mort, d'enrôler des ſoldats pour les Puiſſances étrangères, dans tout l'Etat eccléſiaſtique. Il n'y ſeroit reſté que des Prêtres & des Moines, pour peu qu'on eût permis les enrôlemens. Le même Décret défendoit à tout déſerteur, aux riſques d'aller aux galères pour cinq ans, de reſter plus de trois jours dans Rome, & plus de huit ſur les terres de la domination du Pape. Il fallut fixer le prix des grains, de ſorte que la guerre cauſoit à la Cour Romaine de continuels embarras.

Celle de Gènes vint augmenter les malheurs. Tout le monde y prit les armes, juſqu'aux Religieux mêmes, pour repouſſer les Allemands; le Duc de Richelieu s'y ſignala de manière à mériter une ſtatue qu'on voit au milieu du Sénat.

Il ſe tint une congrégation chez le Cardinal Valenti, pour aviſer aux moyens de faire circuler l'argent, ſans qu'il y eût des monnoies altérées. On promit des récompenſes à ceux qui dénonceroient les coupables. Preſque tous les Etats ſont expoſés à cet inconvénient, & ſur-tout l'Etat eccléſiaſtique, où l'on menace toujours, & où l'on ne punit preſque jamais. C'eſt un phénomène de voir dans Rome une exécution, & lorſqu'on en parloit au Pape, il répondoit: » ſi les ſupplices » corrigeoient les hommes, il y a long- » temps que certains Royaumes n'au- » roient plus de fripons. » Il ordonna néanmoins que les Egliſes ne ſerviroient

plus d'aſyle, & que juſque dans le Sanctuaire même on arrêteroit un malfaicteur, excepté quelques cas mentionnés dans l'Edit.

On a toujours obſervé que les nouvelles pénétroient dans Rome plus vîte que par-tout ailleurs, ſuite néceſſaire de ſes fréquentes relations avec les Religieux répandus de toutes parts. Il fut notoire, avant que le courier dépêché par le Nonce de Cologne arrivât, qu'enfin les articles de la paix avoient été ſignés à Aix-la-Chapelle entre la France, l'Autriche & la Grande-Bretagne. Le Cardinal Porto-Carrero ne tarda point à recevoir la même nouvelle par un autre courier, qu'il expédia ſur le champ vers le Roi des deux Siciles.

La Cour de Rome ne pouvoit être indifférente ſur cet événement, qui la mettoit dans le cas de ne point ſe compromettre avec les Couronnes & de ſuivre les mouvemens de ſon zèle

pour la Maiſon d'Autriche. D'ailleurs cela purgeoit ſes Etats d'une multitude de ſoldats qui, quoique bien diſciplinés, ſont toujours un fléau pour les bonnes mœurs.

La Chambre Apoſtolique, en conſéquence des ordres qu'elle reçut de Sa Sainteté, ne tarda point à lui remettre un mémoire des dépenſes que le ſéjour des troupes étrangères, dans l'Etat eccléſiaſtique, avoit occaſionnées : l'on prétendoit que le total montoit à plus d'un million d'écus romains, & l'on ne pouvoit ſe diſpenſer d'en demander le rembourſement aux Cours de Naples, de Vienne & de Madrid.

Les Commerçans poſtuloient depuis long-temps une exemption de tout impôt, pour ceux qui établiroient des manufactures de draps & d'étoffes de ſoie, tant à Rome que dans les provinces de la domination Papale : cet Edit fut enfin expédié ; & l'on y lut, avec la plus grande ſatisfaction, que

toutes les Marchandiſes ne paieroient aucun droit de ſortie, quand on les tranſporteroit dans le pays étranger.

Le Saint Père fit partir un Ingénieur françois, pour examiner le port d'Arzo, le cours des rivières de Teverone & de Fiumicino; pour trouver enfin des moyens propres à les rendre navigables.

Les Papes, quoiqu'âgés, s'occupent, autant qu'ils peuvent, du ſoin d'améliorer leurs Etats, faiſant ſuppléer le zèle à la vigueur qui leur manque, pour ſoulager leurs ſujets. Le Saint Père obtint du Roi de Naples la permiſſion de tirer des blés de la Sicile, l'Etat eccléſiaſtique, n'ayant pas aſſez de grains pour ſubſiſter juſqu'à la récolte, & il emprunta cent mille écus romains, à trois pour cent d'intérêt, qu'on diſtribua dans différens villages, ce qui devint une ſource de vie.

Malgré tant de Sénateurs qu'on voyoit dans l'ancienne Rome, il n'en

reſte plus que le titre, & encore celui qui le porte doit-il être étranger. Le Comte de Bielk, Suédois, qui jouiſſoit de cette dignité, remit au Saint Père pluſieurs manuſcrits grecs, avec des mémoires de l'Académie de Péterſbourg : on ne pouvoit mieux faire ſa cour à Benoît XIV, que de lui préſenter des ouvrages ſcientifiques.

La fin de la guerre lui facilitant les moyens de s'occuper des beſoins de l'Egliſe, il délibéra ſur la béatification du Cardinal Ximenès, ce Miniſtre, dont M. Fléchier nous a donné l'hiſtoire, & qui ne ſe rendit pas moins recommandable par ſa piété que par ſa politique. On ſtatua qu'on prendroit encore de nouvelles informations; & cette cauſe, qui fut propoſée par l'Eſpagne dès 1680, peut encore durer des ſiècles avant d'arriver à ſa maturité.

Les accuſations intentées contre l'Evêque de Volterra, Diocèſe ſitué

dans la Toſcane, parurent de nature à mériter l'examen d'une Congrégation particulière. La Cour de Rome procède toujours lentement, & il faut avouer que la temporiſation lui épargna ſouvent de fauſſes démarches : le Prélat accuſé finit par être transféré des priſons de Florence dans celle du Château Saint Ange, où le chagrin égara ſon eſprit.

La Congrégation de la Propagande, uniquement occupée des Miſſions dans les pays infidèles, fit les réglemens les plus ſages, par ordre du Saint Père, afin que l'Evangile fût annoncé ſans trouble, ſans jalouſie, ſans altération. S'il exiſtoit quelque Miſſionnaire qui s'occupât moins de la Religion que de ſes propres intérêts, ou qui, pour flatter les paſſions, apportât des adouciſſemens à la ſévérité de la morale chrétienne, alors il tonnoit avec une véhémence qu'il étoit difficile d'appaiſer : on connoît ſa Bulle contre les cérémonies chinoiſes.

Le Cardinal de la Rochefoucauld, protecteur des Egliſes de France en Cour de Rome, avoit de fréquens entretiens avec le Saint Père; & ce Pontife le regretta vivement, lorſqu'il fallut s'en ſéparer: il trouvoit dans cette Eminence une noble franchiſe, & des vertus loyales, comme il le diſoit lui-même, qui ſont aujourd'hui très-rares.

Le fanatiſme, ce monſtre né de l'ignorance & de l'orgueil oſa ſouffler ſa rage contre une inſtruction paſtorale du Prince Trautſon, Archevêque de Vienne en Autriche, ſous les yeux même de l'Impératrice Reine, malgré ſon zèle éclairé, Benoît ſe hâta de venir au ſecours de ce digne paſteur: il déclara que l'ouvrage, en établiſſant la néceſſité de la méditation de Jeſus-Chriſt, & en limitant le culte des Saints, ne contenoit rien que de conforme à la doctrine de l'Egliſe, & qu'il étoit à ſouhaiter que tous les Evêques inſtruiſiſſent de même.

Il ne fut pas moins ardent à venger la doctrine du célèbre Cardinal Noris qu'on vouloit rendre ſuſpecte, à protéger les P. P. Berti & Bellelli contre les attaques de quelques Ecrivains téméraires qui les inculpoient de Janſéniſme, à faire l'apologie de la *Vraie Dévotion*, par Muratori. Ses déciſions ſur le dogme & ſur la morale demeuroient ſans replique. On redoutoit l'énergie de ſa plume, & l'on connoiſſoit ſa vaſte érudition.

Ses ſollicitudes s'étendirent ſur les Collèges de Rome, où des encouragemens & des récompenſes ranimèrent les études, & réveillèrent les eſprits. On enſeigna la meilleure philoſophie, & l'on vit Ariſtote diſparoître pour faire place à Newton. Les bons livres anglois & françois furent traduits. Sans cela les Romains, toujours fiers de leur extraction, & toujours fâchés de ce que ce n'eſt pas leur langue qui domine, ne les auroient jamais lus.

Malgré la modération qui régla toujours ſes démarches, le Saint Père crut devoir donner une Bulle contre les Francs-maçons, (à l'exemple de Clément XII ſon prédéceſſeur) non qu'il les ſoupçonnât dangereux dans un Etat; mais parce qu'ils prennent le Nom de Dieu en vain, lorſqu'ils font leur ſerment, & que d'ailleurs ils abuſent des paroles de la Bible, au moment de leurs réceptions; la ſeule cérémonie qui leur tient lieu de myſtère.

Ainſi la conſtitution de Benoît XIV ne porta point ſur des choſes vagues, comme il en fut accuſé par les beaux eſprits. Il étoit d'ailleurs trop éclairé pour ſe perſuader qu'un ſecret livré à une multitude de perſonnes de tout âge & de tout état, pouvoit être religieuſement obſervé.

Le Roi de Pruſſe, trop juſte appréciateur du mérite, pour ne pas eſtimer Lambertini, ſe vit dans l'heureuſe néceſſité, comme il le dit lui-même,

d'avoir des relations avec cet illuſtre Pontiſe. Il fut fâché de ce qu'il lui refuſoit M. Schaffcoh pour Evêque de Breslau ; mais le Pape étoit d'autant mieux fondé, que le Candidat n'avoit pas aſſez d'expérience pour gouverner un vaſte Diocèſe, & pour remplacer un Prélat de la trempe du Cardinal Sinzindorff. Cependant il finit par déférer aux volontés du Monarque, qui reconnut dans la ſuite que le Pape n'avoit pas tort. Le Roi tenoit un Agent à Rome pour les affaires des Catholiques, & le Pape le nommoit.

Il fut queſtion de bâtir une Egliſe à Berlin, dont les Dominicains ſont deſſervans. Frédéric s'y prêta de la manière la plus généreuſe, & le Saint Père l'en remercia dans les termes les plus affectueux.

Je compare, diſoit-il un jour au Cardinal Quirini, ce Monarque célèbre à l'Empereur Julien ; les rapports en ſont frappans. Même ardeur pour les

ſciences, même amour pour les Savans, même paſſion pour la gloire, même valeur dans les combats, même ſuccès à la guerre.

Comme il eſt impoſſible d'écrire la vie d'un Pape ſans parler du Népotiſme qui fut ſi ſouvent préjudiciable aux Romains, je dirai que Benoît XIV l'eut en horreur. Quoique ſes parens fuſſent médiocrement partagés des biens de la fortune, il ne leur donna ni dignités ni richeſſes ; il ne leur permit même pas de le venir voir, de ſorte que ſes petits-neveux ne ſe ſeroient point reſſentis de ſon Pontificat, ſi le Roi de Sardaigne, qui fut toujours ſon ami, n'eût eu ſoin d'y pourvoir. Rigueur ſans doute exceſſive, mais qui apprend à tous les Papes que le Vicaire de Jeſus-Chriſt doit ne tenir qu'à l'Egliſe, & ne reconnoître pour frères que ceux qui pratiquent la loi de Dieu. Benoît XIV répétoit ſouvent que Rome n'étoit obligée par aucun

» contrat d'enrichir ſa famille, qui ne » ſeroit vraiment reſpectable, qu'au- » tant qu'elle conſerveroit ſa ſimpli- » cité. »

Il n'eut pas moins d'averſion pour le faſte. Toujours il parut étranger à la gloire qui l'environnoit; & ſon ame, comme il l'avouoit lui-même, ne lui ſembloit libre, que lorſqu'il ſe trouvoit ſans ſpectateurs & ſans éclat. Auſſi ne craignoit-il point de ſe compromettre en répondant à tous ceux dont il reçut des lettres. Il étoit trop grand pour s'aſſujettir à toutes les étiquettes de la grandeur; trop ami des Littérateurs & des Savans, ponr leur refuſer des marques d'eſtime & de confiance.

Mais afin de ne pas trouver de diſparates dans ſa conduite, il faut enviſager deux perſonnes dans Lambertini, l'homme de lettres & le ſouverain Pontife; alors on n'eſt plus ſurpris de le voir écrire à Voltaire ſur ſa Tragédie de Mahomet, de lui entendre faire

l'éloge de la Poéſie, de lire ſa diſſertation ſur les ſpectacles dans une lettre au célèbre Scipion Maffei, de le ſavoir en commerce avec des Ruſſes, des Anglois, des Perſonnages en un mot de toutes les Communions. Ce n'eſt plus Benoît XIV qui parle, mais c'eſt un poëte, un hiſtorien. Quand il remercie Racine de ſes deux poëmes ſur la Grace & ſur la Religion, alors il répond en Pontife, parce que le ſujet l'exige.

La Congrégation de l'Index méritoit ſon attention, comme ayant beſoin d'une réforme. Benoît ne voulut plus qu'elle flétrît d'excellens ouvrages ſur le ſeul titre d'un livre, ou ſur le ſeul nom d'un auteur; & pour la rendre plus circonſpecte, il lui preſcrivit les règles les plus ſages & les plus néceſſaires. Pluſieurs écrits trop légérement condamnés, furent réhabilités par ſon ordre, & l'on permit les bonnes traductions de la Sainte Ecriture en langue vulgaire

vulgaire. Il étoit ſans doute ſingulier que des enfans ne puſſent lire le teſtament de leur père.

On vit paroître à la ſuite de cet heureux changement, un bref qui proſcrivoit la bibliothèque Janſénienne, comme un ouvrage où, ſous prétexte d'héréſie, l'on note des livres très-orthodoxes, l'on fournit des armes aux ignorans, pour arracher ſans diſcernement des mains des fidelles, des productions qui ne renferment rien que d'exact ſur le dogme & ſur la morale.

Le Saint Père, toujours jaloux de ſe conſerver l'amitié des Souverains, & de les attacher au Saint Siège par de nouveaux titres, crut devoir donner à l'Impératrice Reine celui d'Apoſtolique, dont les Rois de Hongrie jouiſſoient autrefois, & celui de très-Fidelle, à Sa Majeſté Portugaiſe. Il accorda pluſieurs parcelles de la vraie Croix, à différens Princes qui, depuis

pluſieurs années, ſollicitoient cette faveur ; & ce fut à ce ſujet, qu'apprenant, au moment d'une proceſſion, une bévue du Cardinal Vicaire, homme très-pieux, mais très-ſimple, il s'écria devant le maître-autel : » Mon » Dieu ! vous êtes bien mal en Vi» caire, dans ma chétive perſonne, » mais j'y ſuis encore plus mal que » vous. ».

Sa vivacité ne lui permettoit pas de retenir une ſaillie. Il en étoit de même du Cardinal le Camus, qui, malgré ſa grande piété, ne put jamais étouffer un bon mot. Auſſi diſoit-il » que la grace réforme les cœurs, mais » qu'elle ne change point les têtes. »

Il n'y eut point d'étranger dans Rome, du temps de Benoît XIV, qui n'entendît parler chaque jour de ſes heureuſes reparties. Elles ſont devenues trop célèbres, pour qu'on en puiſſe douter, & ce ne ſeroit pas donner ſon hiſtoire, que de n'en pas faire

mention ; mais elles tiennent trop ſouvent de la liberté que permet la langue italienne, pour être rendues en françois. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'il termina plus d'une fois des affaires importantes par un bon mot. La dignité paroiſſoit en ſouffrir, mais la politique y trouvoit ſon compte.

Ayant appris par un exprès dépêché de Civita Vecchia, que quatre corſaires de Barbarie ſe rendoient extrêmement redoutables en pourſuivant les barques marchandes juſque ſous le canon de la citadelle, il ordonna qu'on fît ſortir trois galères du port pour chaſſer les pirates, & les forcer de quitter les côtes de l'Etat Eccléſiaſtique. Il fit dreſſer un plan pour convenir des limites de l'Etat Vénitien & du Ferrarois.

Le Gouvernement de Benevent, ville du Pape, aux confins du Royaume de Naples, différa de remettre au Roi des deux Siciles, des déſerteurs qu'il

avoit droit de réclamer, & l'affaire devenant ſérieuſe, le Saint Père ſe hâta de députer le Cardinal Landi pour demander grace. L'inflexibilité de certains Papes cauſa leur malheur; la modération de Lambertini fit le bien de Rome, & le bonheur de ſa vie. C'eſt ſouvent vaincre, que de ſavoir céder. » J'aime mieux, diſoit-il en riant, la » bonhommie de Benoît XIII, qui fit re» culer ſon carroſſe dans Rome même, » pour ne pas avoir d'affaire avec un » Gentilhomme Romain, que ſou» tenir un procès. » C'eſt ce caractère de bonté qui le rendit ſi cher aux proteſtans mêmes. Les Anglois, les Suédois, les Ruſſes, les Hollandois, tous s'empreſsèrent d'aller lui rendre hommage, comme au Pontife dont la douceur eût été capable de retenir leurs pères dans la communion du ſaint Siège. Il les accueilloit avec une affabilité qui leur faiſoit regretter de ne pouvoir le reconnoître pour chef, &

il n'y en eut pas un seul qui, après l'avoir vu, ne devînt son admirateur & son panégyriste.

Elisabeth, Impératrice de Russie, l'appelloit l'homme sage, » & souvent, » disoit-elle, je l'aurois pris pour ar- » bitre sur plusieurs affaires épineuses, » si j'en avois reçu la permission de » nos préjugés. » Les Ambassadeurs, que les Cours tenoient auprès du Saint Siège, étoient autant d'échos qui renvoyoient au loin son éloge, & l'Europe prenoit plaisir à les écouter.

Il falloit l'approcher lorsqu'il alloit passer les mois de Mai & d'Octobre à Castelgandolfe. Il tiroit alors son ame de la presse, selon sa manière de s'exprimer, &, dans le calme d'un esprit tranquille, il s'humanisoit avec les bonnes gens, & leur donnoit des marques de bienfaisance, & même de considération. Il vouloit qu'on respectât l'homme le plus pauvre, comme tenant à Dieu, à la nature, à tous les individus.

Etant un jour descendu chez les Capucins d'Albano, pour se promener dans leur jardin, qu'un magnifique lac, une superbe vue, de charmantes allées rendent infiniment agréable, il entendit deux abbés qui parloient du Pape avec beaucoup de chaleur. Il les voyoit à travers des feuillages sans être apperçu, & comme il disoient que le Saint Père avoit réellement beaucoup d'excellentes qualités, mais qu'il étoit trop timide, & que jamais il n'auroit le courage de faire tout ce qu'on devoit attendre de ses lumières; il parut & repliqua: » Le voilà votre Père & votre Maître » que vous jugez; mais comme vous » avez dit en partie la vérité, vous » en serez récompensés. » Il leur demanda leurs noms, qu'ils ne donnèrent qu'en tremblant, & quelque temps après ils furent pourvus, l'un d'un canonicat de Sainte-Marie au-delà du Tibre, l'autre d'une place à l'Hôpital du Saint-Esprit, le plus riche

& le plus magnifique qui ſoit en Europe.

On fit, par ſes ordres, une ſuperbe collection des vaſes & des ſtatues qu'on trouva de ſon temps dans les entrailles de la terre, & on les dépoſa dans le Capitole même, comme un ſouvenir de ſon ancien luſtre, & pour mettre les amateurs à portée de contempler d'un coup d'œil les reſtes de la Grandeur Romaine. » Ici » les ruines ſont des richeſſes, diſoit » Lambertini, & l'on ne peut les remuer » ſans trouver des tréſors. » Ce travail continué par Clement XIV & par Pie VI, donne la plus haute idée des arts & de leur bon goût.

Ses entrepriſes ne ſe bornèrent point à cet objet; il fit bâtir une Egliſe, ſous l'invocation de Saint Marcellin, dont il traça lui-même le plan : on la voit ſur le chemin de Saint-Jean-de-Latran ; mais ce qui doit exciter l'admiration, ce ſont les ſuperbes

ouvrages en moſaïque qui remplacent les tableaux de l'Egliſe de Saint Pierre, & qu'on a ſi bien exécutés, qu'ils ſemblent peints ſur la toile, & qu'ils dureront des ſiècles. Son portrait, travaillé dans le même goût, ſe voit à l'Inſtitut de Bologne, & il en fait le plus bel ornement.

On ſait que Rome l'emporte ſur toutes les villes du monde dans la profuſion des eaux qui l'embelliſſent, & que Chriſtine, Reine de Suède, ne pouvoit revenir de ſon étonnement, quand elle apprit que les ſuperbes jets d'eau qui s'élèvent en pyramides devant l'Egliſe de Saint Pierre, alloient nuit & jour ſans interruption. Benoît voulant ajouter à ces chefs-d'œuvres, fit magnifiquement réparer la fontaine de Treve, dont l'eau s'échappe en écumant à travers des rochers, & ſe précipite dans un magnifique baſſin avec l'impétuoſité d'un torrent.

La protection que Benoît accordoit aux ſciences comme aux arts, le déſir qu'il avoit que Rome conſervât toujours une partie de ſon ancienne ſplendeur, furent cauſe que l'Académie d'Architecture tint ſes aſſemblées dans le Capitole. Il voulut même que les Elèves y fuſſent ſcrupuleuſement examinés, tant ſur leurs ouvrages que ſur leurs talens. On régla la diſtribution de pluſieurs prix conſidérables pour ceux qui montreroient le plus d'émulation, & qui réuſſiroient le mieux.

La Toſcane ſe plaignant depuis longtemps de pluſieurs fêtes ſurnuméraires qui l'empêchoient de vaquer aux travaux manuels, elle en fit demander au Pape la ſuppreſſion par le grand Duc, & Lambertini ſeconda ſes déſirs. » La ſuperſtition, dit-il, en mur» murera, & je m'en applaudis. »

Les approches de l'Année Sainte exigeant de grands préparatifs, tant pour

diſpoſer les fidelles à la grace du Jubilé, que pour approviſionner l'Etat Eccléſiaſtique des choſes néceſſaires à la vie, de manière que l'affluence des étrangers n'amenât ni la diſette ni la contagion, le Pape s'occupa ſérieuſement de ce double objet.

Perſonne n'ignore que Boniface VIII, voulant ranimer la foi qui s'affoibliſſoit de plus en plus, établit l'an 1300, ce que nous nommons le Jubilé, & qu'il voulut que cette ſolemnité, qui tend à faire rentrer le pécheur en grace avec Dieu, ſe célébrât de ſiècle en ſiècle, avec le plus grand éclat. Clement VI ordonna par la ſuite que le renouvellement de cette pieuſe inſtitution auroit lieu tous les cinquante ans, & comme pluſieurs perſonnes mouroient avant ce terme, Sixte V le réduiſit à vingt-cinq.

Benoît XIV écrivit en conſéquence dès le neuf Mai 1749, une lettre circulaire à tous les Evêques de l'Etat

Eccléſiaſtique, ſur les cérémonies qu'on devoit obſerver à l'Année ſainte. Elle eſt pleine d'une érudition & d'une piété qui caractériſent tous les ouvrages de Lambertini, comme il paroît dans ſes Statuts ſynodaux, où, Juriſconſulte, Hiſtorien, Canoniſte, Théologien, il déploie ce que la ſcience & la religion ont de plus ſublime & de plus intéreſſant.

Le Cardinal Valenti, dont le génie travailloit toujours avec ſuccès, engagea le Saint Père à créer deux nouvelles chaires à la Sapienee, l'une de phyſique expérimentale, l'autre de chimie; à ranimer les Agriculteurs, en leur fourniſſant les moyens de reprendre leur ancienne vigueur. On choiſit le Père Boſcowitz, dont les talens ſont univerſellement connus, pour parcourir l'Etat Eccléſiaſtique, & pour en lever un plan exact. Une magnifique carte annonça l'heureux ſuccès de cette pénible commiſſion.

La célèbre Laurea Baſſi qui profeſſoit publiquement la phyſique à Bologne, diſoit que Lambertini & ſon Miniſtre étoient les deux pôles du monde intellectuel, & qu'il falloit s'orienter ſur leur génie, pour marcher d'un pas sûr dans la carrière des ſciences & des arts.

Ils étoient l'un & l'autre intimément convaincus que les Royaumes ſont des corps ſans ame & ſans vie, ſi cette philoſophie naturelle, qui donne le reſſort à la félicité pubique, en éclairant les eſprits, ne venoit répandre ſa lumière. Ils ſavoient que les préjugés de la ſuperſtition furent les plus grands ennemis du bien des Etats, mais qu'en diſſipant leurs ténèbres, il falloit ſe garantir des écueils de l'incrédulité.

Mais comme l'écrivoit Benoît XIV lui-même au Cardinal de Tencin : » L'homme marche entre deux aby-» mes, & rien de plus ordinaire que de » le voir croyant tout, ou ne croyant

» rien. Je gémis, disoit-il, dans la
» même lettre, de ce que la France
» se remplit de beaux esprits qui affec-
» tent l'incrédulité, tandis que ses plus
» grands génies furent autrefois les plus
» soumis à la religion; je gémis de ce
» qu'on prend la honte même pour
» la gloire, des railleries pour des ar-
» gumens, de ce qu'on regarde enfin
» le siècle comme plus éclairé, parce
» qu'il est plus audacieux. En donnant
» à la terre ce qu'on ôte au Ciel,
» à la nature ce qu'on soustrait à Dieu,
» l'on forme un cahos qu'il est im-
» possible de débrouiller. L'homme
» n'est plus lui-même, si l'on l'isole
» d'un Créateur, & le terme de son
» existence doit faire le supplice de
» sa vie. »

» Vos auteurs ont vu qu'ils ne
» pouvoient prétendre à des réputa-
» tions aussi brillantes que les an-
» ciens, & ils ont dit dans leurs
» cœurs, ouvrons-nous un chemin à

» travers les paradoxes, & nous
» étonnerons par la ſingularité. La na-
» tion aimable, mais légère, les a
» cru ſur parole, d'autant mieux qu'on
» ſe plaît à ne plus rien approfondir,
» & l'on a crié de toutes parts : voilà
» nos oracles & nos Dieux. Ils per-
» mettent tout, excepté l'aſſaſſinat &
» le vol, rien de plus commode, il faut
» les écouter. Quand les paſſions
» portent la bannière, on eſt sûr de
» voir une nombreuſe proceſſion. »

Il y avoit des perſonnes chargées de lui rendre un compte fidèle des livres nouveaux, & de lui en faire une juſte analyſe ; & lorſqu'il avoit le loiſir, il voyoit par lui-même ſi les rapports étoient exacts, & ſi quelque partialité n'en étoit pas le principe. Cette méthode lui deſſilla plus d'une fois les yeux ſur des préjugés même relatifs à l'éducation qu'il avoit reçue, comme à la place qu'il occupoit.

On commença de ſon temps par dire librement au milieu de Rome qu'une ſuperſtition ridicule avoit condamné Galilée ; que la vraie religion doit être compagne de la ſaine philoſophie pour ne pas adopter des chimères & des viſions ; que les Monarques tiennent leur couronne de Dieu ſeul ; que le Chriſtianiſme n'a rien de commun avec l'eſprit de perſécution.

Ainſi les entraves qu'on donnoit à l'eſprit humain, ſe briſoient inſenſiblement, & Benoît XIV, en dépouillant ſon pays des préjugés, doit être conſidéré comme ayant amené la ſuppreſſion de la Bulle *in Cœna Domini* que Clément XIV eut le courage de retirer, au moment qu'on alloit la publier ; comme ayant diſpoſé d'avance le triomphe de l'immortelle Corylla, que Pie VI fit couronner au Capitole avec le plus grand éclat ; comme ayant enfin préparé de loin le voyage du Pape chez l'Empereur, en rendant les Sou-

verains Pontifes plus acceſſibles & plus communicatifs.

Tout Souverain d'une ame ferme & d'un vaſte génie, devient preſque toujours la bouſſole de ceux qui doivent lui ſuccéder. Sa poſtérité le croit toujours vivant, & c'eſt lui qu'on cite de préférence toutes les fois que quelque trait magnanime vient à réveiller les eſprits.

Les bibliothèques multipliées dans Rome d'une manière auſſi pompeuſe qu'utile, déſignent la grandeur des Souverains Pontifes : outre celle du Vatican, que ſes peintures, ſes médailles, ſes manuſcrits précieux ont rendu célèbre dans l'univers, il y en a qui ſont d'un choix exquis. Le Saint Père les viſitoit quelquefois, ſur-tout celle du Cardinal Corſini. » Je m'ac-» cuſe, dit-il un jour en la parcou-» rant, qu'un pauvre Abbé m'ayant » demandé, lorſque j'étois jeune, s'il » avoit fait un grand mal de prendre

» des livres doubles chez des riches
» qui ne liſoient jamais, je n'eus pas
» le courage de décider la choſe en
» bon caſuiſte, tant j'avois alors pour
» les livres une paſſion incroyable. »

Il n'y a perſonne qui ne connoiſſe, par ſoi-même ou par l'hiſtoire, ce fameux Colyſée, le plus ſuperbe monument des Romains, où les gladiateurs ſe donnoient en ſpectacle par leur adreſſe & par leur courage. On ſait que ce pompeux édifice, dont l'enceinte étonne ainſi que la hauteur, & qui coûta un fleuve d'or, ſelon l'expreſſion des anciens, & qu'il fut toujours reſpecté juſqu'au temps où les Princes de la Maiſon Barberin osèrent détruire une partie de ſes murs, pour s'en bâtir un palais; ce qui fit dire ingénieuſement, *quod non fecerunt Barbari, fecerunt Barbarini* : les Barbarin ont fait ce que les Barbares n'ont pas oſé faire.

Benoît XIV crut devoir ſanctifier ce lieu profane, en faiſant ériger des

Chapelles dans ſon vaſte contour, où l'on a retracé les Myſtères de la Paſſion. L'architecture en eſt noble & ſimple, comme tout ce que ſont les Romains, & les murs ſont ornés de peintures des meilleurs maîtres. Pluſieurs Cardinaux contribuèrent généreuſement à cette dépenſe, & lorſque l'ouvrage fut achevé, le Saint Père en fit la conſécration de la manière la plus ſolemnelle.

Les Papes, auſſi ſimples dans la vie privée, que magnifiques dans les cérémonies, réuniſſent ce que le Trône & la Tiare ont de plus éclatant, quand il eſt queſtion de ſe manifeſter.

Le Cardinal Valenti, qui, par la ſuite devint Camerlingue, c'eſt-à-dire, la première Perſonne de Rome quand le Siège eſt vacant, fit publier un Edit par ordre exprès de Sa Sainteté, pour que les monnoies d'or qui circuloient

dans l'Etat Eccléſiaſtique, n'y fuſſent plus reçues qu'après les avoir peſées. Les zequins, quoique monnoie papale, ſubirent la même loi. L'on uſe de cette précaution en Allemagne ainſi qu'en Pologne, ce qui gêne extrêmement les voyageurs; mais c'eſt pour ſe garantir des Monopoleurs qui rognent les eſpèces, ou qui les altèrent avec de l'eau forte.

L'hôpital deſtiné pour les jeunes filles du nombre des enfans-trouvés, avoit beſoin d'être plus étendu, lorſque le Pape en augmenta les bâtimens, & le fit orner. Il pouſſa l'attention juſqu'à faire éloigner un cimetière dont la proximité pouvoit être funeſte.

Il voulut que les Conſervateurs de Rome, Magiſtrats qui, ſous l'inſpection du Gouverneur, veillent à la tranquillité publique, ne ſe montraſſent au peuple qu'avec diſtinction; &, pour cet effet, il leur fit préſent de cinq

magnifiques carroſſes, bienfait qui, ſelon l'uſage du pays, fût conſacré par des inſcriptions. Un Pape ne feroit pas placer une pierre, qu'elle ne fût chargée de ſes armoiries. Il faut croire que c'eſt pour exciter à la bienfaiſance.

Il y eut dans Rome une cérémonie qui combla de joie le Saint Père. Pluſieurs Juifs de race ſacerdotale, nés au Ghetto, quartier de Rome où ils ont leur domicile & leur Synagogue, demandèrent le baptême après qu'on les eut inſtruit. Le Pape le leur conféra lui-même, en leur donnant de ſuite la Confirmation & la Communion. Il bénit après cette célèbre fonction, pluſieurs Pallium, que Rome a coutume d'envoyer à tous les Archevêques, & dont elle gratifie quelquefois des Evêques qui ſe diſtinguent par d'éclatantes vertus, témoin M. de Belzunce, Evêque de Marſeille, qui reçut cette marque d'honneur en ré-

compenſe du zèle apoſtolique qu'il fit éclater pendant la peſte.

On dépoſe les Pallium dans le tombeau des Saints Apôtres, lorſque le Pape les a béni, juſqu'au moment requis pour les envoyer ; pratique d'autant plus reſpectable, qu'on la trouve établie dès les temps les plus reculés, & que les Archevêques la regardèrent toujours comme une marque de communion avec l'Egliſe de Rome.

Malgré le reſpect qu'on doit avoir pour les indulgences, dont le Fils de Dieu lui-même eſt le premier Auteur, Benoît crut en devoir ſupprimer pluſieurs qui devenoient abuſives. Il penſoit que rien ne porte plus préjudice à la piété, que les abus de la dévotion, & qu'il y a des excès dans ce genre (quoique ce ne ſoit pas la maladie du ſiècle), qu'un zèle éclairé ne peut ni ne doit tolérer.

On projettoit depuis long-temps la réparation de Sainte Marie Majeure,

la ſeconde Baſilique de Rome, & l'on employa nombre d'Ouvriers pour lui donner un nouvel éclat; mais à peine le travail fut-il achevé, que le Pape dit à l'Architecte : » ne nous vantons pas » d'avoir fait cet ouvrage, on nous » prendroit pour des Entrepreneurs » d'opéra : elle a réellement l'air d'une » ſalle de bal. »

Il ſortit de l'imprimerie du Vatican différens Edits qui condamnèrent de mauvais ouvrages, & ſur-tout les jeux. L'oiſiveté, qu'on ne peut attribuer qu'à la tiédeur du Gouvernement, ainſi qu'à la multiplicité des aumônes, produit ſans ceſſe des rixes & des rencontres funeſtes; choſe d'autant plus déplorable, que le peuple romain n'ayant point encore perdu l'idée de ſon ancienne origine, conſerve un germe de grandeur : la raiſon y paroît plus avancée que par-tout ailleurs, & ne demande que du travail. L'état Clérical & Religieux offre des reſ-

ſources, il eſt vrai; mais ſi les Eccléſiaſtiques & les Moines ſont trop multipliés, ces reſſources mêmes dépeuplent les villes, & laiſſent les campagnes ſans Cultivateurs.

Benoît XIV s'entretint ſouvent de ces malheurs avec ſon Secrétaire d'Etat, mais en convenant qu'un Cardinal qui parvient au Trône Pontifical, ſans avoir l'idée du Gouvernement, & dans un âge très-avancé, n'a ni le loiſir ni le talent de faire des améliorations.

Il avouoit que pour empêcher la multitude des mendians dont l'Etat Eccléſiaſtique eſt infeſté, l'on devoit réformer les fondations, ſur-tout les diſtributions manuelles; mais il n'oſa l'entreprendre, » dans la crainte, » diſoit-il, d'être regardé par le peu» ple comme l'ennemi de la religion » & de l'humanité. »

Quand les pauvres reçoivent des ſecours trop fréquens, ils abandonnent

toute eſpèce de travail, & ils deviennent preſque toujours arrogans. Un Cardinal, étonné de voir un malheureux qui venoit de ſe proſterner à ſes pieds pour lui demander l'aumône, & qui ne fléchiſſoit qu'un genou lorſque le Saint-Sacrement vint à paſſer, lui reprocha vivement une pareille irrévérence, & le pauvre oſa lui répondre avec fierté, » c'eſt qu'on ne ſe moque » point de celui-là. »

L'Univerſité de Bologne ayant diſpoſé d'une Chaire de mathématiques en faveur de la Dame Gaetano Agneſi de Milan, elle crut devoir écrire elle-au Saint Père pour avoir ſon approbation.

» De tout mon cœur, lui répondit-» il de ſa propre main, content de voir » qu'on met le ſexe à portée de faire » briller la ſcience & les talens. Je vous » exhorte à former des compagnes qui » vous reſſemblent, afin qu'il ſoit conſ-» taté que vous valez pour le moins autant

autant que nous, quand vous voulez étudier. »

» L'ame devient frivole, quand elle » s'occupe de pompons, mais elle eſt » ſublime, lorſqu'elle ſait méditer. Je » vous avoue qu'en feuilletant les bi- » bliothèques, je ſerois fort aiſe d'y » trouver à côté de nos docteurs, » des femmes eſtimables qui auroient » enchâſſé leur ſavoir dans la mo- » deſtie. Ce ſeroit le moyen que les » femmes habitaſſent le Palais du Pape, » & l'occaſion de vous rappeler ſou- » vent à mon ſouvenir. »

Il avoit conçu le deſſein de faire réparer la route de Rome à Naples, où, malgré les myrtes & les orangers qui la parfument, on ne trouvoit que les débris de la voie Appienne, & des hôtelleries effrayantes par leur mal-propreté; mais le défaut d'eſpèces fit évanouir ce projet. Il ne fut pas moins zélé pour deſſécher les Marais Pontins; & c'eſt Pie VI, dont le Pontificat

doit faire époque dans les faſtes de la
finit bienfaiſance & de l'humanité, qui
ce grand ouvrage.

On amortit pluſieurs dettes de la Chambre Apoſtolique, obérée depuis long-temps par les grands emprunts qu'on fit autrefois. Ses charges ſont immenſes : la conſtruction des édifices, leur réparation, l'entretien des troupes, les penſions, les arrérages, les dépenſes extraordinaires, les Nonciatures, les Miſſions, les fêtes publiques, tout ſe tire de ce tréſor, & l'on peut ajouter, ſelon l'obſervation de Benoît XIV, que, quoiqu'il ſoit moins pillé que celui des Monarques, il l'eſt encore aſſez pour en diminuer la maſſe.

Tant qu'on n'examine point les dépenſes & les fortunes de ceux qui manient les deniers publics, il eſt rare qu'ils ne s'enrichiſſent pas.

Il s'élevoit quelquefois dans l'ame du Saint Père des déſirs de donner la paix à l'Egliſe, par un corps de doc-

trine qui, ſans parler des Bulles & des Brefs qui avoient précédé, fût une expoſition de la Foi pure & ſimple. On auroit déclaré que la Grace eſt toute-puiſſante, mais que l'homme a toujours le pouvoir d'y réſiſter; que la crainte de Dieu eſt bonne & utile, mais qu'elle ne ſuffit pas pour juſtifier; que Jeſus-Chriſt eſt mort pour tous les hommes, mais que ſon Sang ne leur ſera pas à tous appliqué; que les Commandemens de Dieu ſont toujours poſſibles, mais qu'on a beſoin de ſon ſecours pour les pratiquer.

Il parla ſouvent de ce projet au Prélat Bottari, dont il connoiſſoit la droiture & l'érudition. Leurs entretiens ne rouloient que ſur la Théologie, & lorſqu'un ſoir ils diſcouroient avec quelques Docteurs, l'on mit ſur le tapis les lettres de Saint Auguſtin à Saint Paulin, & au Prêtre Deo-gratias, touchant l'état des bienheureux.

» On y lit que dans le Ciel il n'y

» aura point de corruption, que nos
» corps, après être reſſuſcités, n'au-
» ront pas beſoin des alimens qui leur
» ſont maintenant néceſſaires, mais
» qu'ils en pourront prendre ; par la
» raiſon qu'il manqueſoit quelque
» choſe à leur félicité, s'ils n'avoient
» pas la vertu de conſommer une nour-
» riture dont ils ſont ſuſceptibles. C'eſt
» le cas de Jeſus-Chriſt reſſuſcité,
» qui, quoiqu'ayant un corps glorieux,
» mangea réellement en préſence de
» ſes Apôtres.

On voulut, d'après cette lecture, infirmer le ſentiment de Saint Auguſtin ſur cet article, & Benoît XIV dit :
» ce Père de l'Egliſe, ayant beaucoup
» plus de rapports que nous avec les
» les écrivains qui furent inſpirés, nous
» aurions mauvaiſe grace de nous
» élever contre ſes idées. Elles ne ſont
» d'ailleurs ni contraires à la foi, ni
» à la raiſon ; mais il ſuffit que l'homme
» n'ait rien entendu dire d'une opinion,

» pour qu'il la rejette ſans vouloir
» examiner. Il eſt néanmoins indu-
» bitable que nos corps, par des ſen-
» ſations éminentes, participeront aux
» mérites de l'ame, comme à ſes dé-
» mérites. »

« On ſe tut, dit M. Cerati, témoin,
» de cette converſation, & l'on fit
» bien, ajoute-t-il, parce qu'il n'y
» avoit rien à repliquer. »

Dans toutes les queſtions, Lambertini ne s'écartoit jamais du but, & pour que les connoiſſances qu'il avoit acquiſes, ne puſſent nuire à celles qu'il vouloit acquérir, il étudioit une matière qui lui ſembloit neuve, comme s'il n'avoit rien appris. Sans cela l'on tient à des préjugés, & l'on ne fait point uſage de ce doute méthodique, ſi juſtement recommandé dans les écoles, pour examiner & pour juger ſainement.

Les Evêques venoient ſucceſſivement conſulter le Saint Père, & lorſ-

qu'il les avoit satisfait sur leurs demandes & sur leurs perplexités, il se déridoit avec eux, leur racontant quelques anecdotes récréatives. Ils s'en retournoient enchantés d'avoir vu l'homme le plus aimable & le Pontife plus savant. » On s'étonne, disoit-il, de » ce qu'il m'échappe par fois des ex- » pressions Bolonoises ; mais si on les » trouve trop vulgaires, comme Pape, » je les ennoblirai. »

Quand on vint l'informer que le Père Zampi, Religieux Carme, qu'on pouvoit comparer au petit Père André, faisoit foule par ses facéties, & qu'il étoit à propos qu'on le citât devant Sa Sainteté; » qu'il se donne bien de garde » de paroître, repliqua-t-il ; il ne me » trouveroit point assez grave pour le » gronder. »

Des débordemens du Tibre étant survenus plus d'une fois sous son Pontificat, les charités coulèrent en abondance. On ne fut pas moins attentif à soulager

les habitans de la campagne, lorſqu'une maladie épidémique leur enleva leurs beſtiaux. Le Cardinal Valenti ſe donna tous les mouvemens poſſibles pour diſſiper ce fléau ; & ſecondé d'habiles médecins, il y réuſſit.

Les chemins publics avoient beſoin de réparations, les poſtes de réforme, lorſqu'on en vit l'heureuſe exécution ; des projets d'impôts paſſèrent ſous les yeux du Saint Père, & quoiqu'il connût la néceſſité de mettre quelques taxes pour exciter l'induſtrie & l'amour du travail, il n'eut que le courage de le déſirer.

Ses études, il faut l'avouer, dont il ne ſe relâcha jamais, ne prirent que trop ſouvent ſur l'attention qu'un Souverain doit au gouvernement. Quand un écrivain eſt dans la chaleur de la compoſition, les affaires les plus importantes lui deviennent faſtidieuſes. Ceux qui ſaiſirent le Saint Père dans ce moment, le jugèrent moins fait

pour régner que pour écrire. Paſquin en dit quelque choſe; mais comme les bons mots de Lambertini valoient mieux que toutes les Paſquinades, cela tomboit dans l'oubli.

Un fanatique ayant oſé jetter une pierre dans le carroſſe du Souverain Pontife, on l'arrêta ſur le champ, & comme on ſe diſpoſoit à lui faire ſubir la peine due à ſon attentat, Benoît, toujours rempli de piété, dit avec la plus grande douceur : » s'il eſt in-» ſenſé, il faut le plaindre; s'il ne l'eſt » pas, je lui remets ſon crime. il feroit » beau voir, ajouta-t-il, le Vicaire du » Chriſt ne pas pardonner, pendant » que le Seigneur lui-même pria pour » ſes bourreaux. » D'après cette ſen-tence, il eut ſa liberté.

Le Pape, ſelon ſon rang & ſa poſi-tion, devant ſouvent avoir des interêts à diſcuter avec les Couronnes, Benoît, quoiqu'ami de la paix, ſe vit en butte à la Maiſon d'Autriche ainſi qu'à

la République de Veniſe, dont l'une demandoit la ſuppreſſion du Patriarche d'Aquilée, & l'autre la conſervation. Les Prélats qui jouirent de ce titre, dit le Continuateur des annales d'Italie, furent une ſource de ſchiſmes & de guerres les temps paſſés. On les vit, ſous le ſeul prétexte de ſoutenir leur Juriſdiction, ſe révolter contre les Puiſſances & contre les Papes mêmes. Le Saint Père prit occaſion des mécontentemens de l'Impératrice Reine touchant ce Patriarchat, pour le ſupprimer. Veniſe employa les ſeules armes dont elle pouvoit uſer; elle jetta les hauts cris. Ce fut une guerre de plume & de mots. L'on écrivit de part & d'autre avec la plus grande chaleur. Le Cardinal Quirini, comme Vénitien, crut devoir porter au Pape les plaintes les plus amères.

Lambertini ne fit que rire de la ſainte colère du Cardinal; mais il ſe fâcha réellement, quand cette Eminence oſa

lui remettre une épître véhémente de la part des Vénitiens. Alors on l'entendit crier au milieu de ſon palais, comme ſi l'on n'eût pas craint d'attenter à ſon autorité. » Ils ſauront, » diſoit-il, ces eſprits révoltés, & » le Cardinal lui-même, qu'elle eſt la » puiſſance du Souverain Pontife, & » que Lambertini ſait être Pape, lorſ- » qu'il faut ſe montrer.

On vit, ſur ces entrefaites, l'Ambaſſadeur de Veniſe obtenir de Sa Sainteté une audience extraordinaire. Le Saint Père voulut qu'il commençât par expoſer toutes ſes raiſons en faveur de ſa République, aux conditions qu'il ne l'interromproit pas lorſqu'il viendroit à parler. Il obéit; mais ayant oſé proférer quelques mots quand le Pape commencoit à répondre, il lui dit avec véhémence: » ſachez, M. l'Ambaſſa- » deur, que Pantalon ſe taît lorſque » le Docteur parle: » ſaillie qui valoit d'autant mieux, que dans les Comédies

Italiennes, le Docteur eſt toujours Bolonois & le Pantalon toujours Vénitien.

D'après cette conférence, l'Ambaſſadeur quitta Rome, & le Prélat Innigo Caraccioli, pour lors Nonce à Veniſe, prit ſon domicile à Ferrare. Les Vénitiens diſoient à ce ſujet, qu'ils regrettoient autant leur Nonce que le Patriarchat d'Aquilée, & il faut convenir que ſes mœurs eccléſiaſtiques, ainſi que ſa candeur, lui concilioient tous les eſprits. Il fut nommé par la ſuite Nonce en Eſpagne, où il mourut en arrivant, pleuré de tous ceux qui eurent le bonheur de le connoître. » Il étoit plus élevé que tous les rangs, » dit le Pape, en apprenant cette nou- » velle ; & par ſon mérite il nous » eût rendu des ſervices eſſentiels. »

Les Vénitiens ſe calmèrent d'autant plus, que la Cour de Vienne voulut qu'on obéît.

L'on dreſſa la Bulle pour l'érection de nouveaux Evêchés qu'on établit

à la place du Patriarchat d'Aquilée, ſelon le traité paſſé entre l'Impératrice Reine, & la République de Veniſe : le premier à Goritz, ſur le territoire de Sa Majeſté, le ſecond à Udine, dans le pays qui dépend des Vénitiens. Cet accord, ſans la Maiſon d'Autriche auroit toujours été fruſtrée du droit de nommer au Patriarchat, attendu que ceux qui le poſſédoient, avoient ſoin de ſe choiſir des Coadjuteurs, & que depuis un temps immémorial c'étoit toujours toléré.

Le Cardinal Quirini, dont le zèle impétueux avoit tant éclaté dans cette affaire, s'appuyoit de l'exemple de Saint Bernard, qui écrivit les lettres les plus fortes au Pape Eugène : » mais » nous vivons dans le dix-huitième » ſiècle, diſoit Lambertini, & je ne » connois point un ſecond Saint Ber- » nard. »

Les audiences du Saint Père ſe terminoient preſque toujours par quelque

choſe d'agreable, & ſi, par haſard, il ſe mettoit en colère, c'étoit le moment d'obtenir ce qu'on demandoit. Le caſino qu'il fit conſtruire dans les jardins de Monte Cavallo, non pour être un boudoir, comme il le diſoit lui-même, mais comme un belvéder capable d'égayer un peu la Papauté, devint un muſée, à raiſon des ſavans qu'il y raſſembloit. Il les mettoit parfaitement à leur aiſe, & l'on y traitoit les matières les plus intéreſſantes. La converſation tombant un jour ſur les Turcs; ſon Maître de Chambre, le Prélat Malvezzi, lui dit, ſi le Grand Seigneur ſe préſentoit ici maintenant: » eh bien! repliqua le Pape, il verroit » que je ſuis un bon homme, qui le » recevrois de mon mieux, & ſure- » ment il m'aimeroit. »

Les Anglois venoient en foule à Rome, & ne pouvoient le quitter. Il a toutes les qualités, diſoient-ils, même celle de Pape, pour ſe faire

aimer des proteſtans. Il les entretenoit de leur gouvernement, de leur Grands Hommes, des époques de leur hiſtoire, & il les amenoit inſenſiblement au point de leur faire avouer que leurs pères avoient eu tort de ſe ſéparer ; mais ſans affectation, & ſans leur diſſimuler que s'il eût occupé la place de Clément VII, ce ſchiſme ne ſeroit pas arrivé.

L'ouverture de la Porte ſainte ſe fit la veille de Noël avec la plus grande ſolemnité. Cette cérémonie figurative, dont l'origine remonte à pluſieurs ſiècles, annonce que le Souverain Pontife a le pouvoir d'ouvrir les Cieux. Il eſt étonnant combien la réputation de Benoît attira de Pélérins ; peut-être autant que la dévotion. Ils arrivoient de toutes parts, & leur nombre monta, dans le cours de l'Année ſainte, à plus de quatre-vingt-dix mille. L'hôpital de la Trinité, chargé, par ſa fondation, de recevoir les pauvres

étrangers pendant trois jours conſécutifs, donna, dans le courant du mois d'Avril ſeulement, comme le rapporta la Gazette de France, quarante-trois mille repas.

C'eſt alors qu'on voit Rome, dans tout ſon luſtre, déployer ſa grandeur & ſes vertus. Les charités les plus abondantes ne ceſſent de ſe réproduire, &, tandis que le Saint Père accueille les étrangers avec la plus grande cordialité, le Sacré Collège ſe répand dans les hôpitaux, pour y ſervir les pauvres de ſes propres mains; & les Dames Romaines exercent le même miniſtère, avec autant de magnificence que d'humilité.

Comme il n'y avoit point de voyageur qui ne ſe détournât volontiers pour voir Lambertini, le Chevalier de Mirabeau, Capitaine de vaiſſeau, vint tout exprès de Civita Vecchia, dans le deſſein de faire ſa Cour au Saint Père. Quelques Gardes de la

marine qui l'accompagnoient, ayant éclaté de rire au moment du baiſement des pieds, il cherchoit dans ſon embarras à faire des excuſes, lorſque Sa Sainteté le raſſura : » Penſez-vous, » lui dit-elle, que j'empêcherai des » François de rire ? Tout Pape que je » ſuis, je n'en ai ni le pouvoir ni la » volonté. »

Rome aime trop la repréſentation pour ſupprimer les entrées des Ambaſſadeurs. Celle de M. le Duc de Nivernois ſe fit avec pompe. Il dit au Saint Père, avec cette éloquence que tout le monde lui connoît : « l'étroite » union qui règne entre le Saint Siège, » & la France, forme le prix flatteur du » miniſtère dont je ſuis honoré ; & » quand le Roi mon maître envoie un » Ambaſſadeur à Rome, c'eſt moins un » emploi qu'il confie, qu'une faveur » qu'il accorde à l'un de ſes ſujets. Cette » vérité conſtatée depuis long-temps, » n'a jamais été reconnue avec plus

» d'éclat, que ſous le Pontificat de » votre Sainteté, dont toute la France, » à l'exemple du Roi, chérit, reſpecte » & admire les vertus, la ſageſſe & » les lumières ſupérieures. »

» Tels ſont les ſentimens que j'ai » ordre de vous communiquer, Très- » Saint Père, & je n'ai d'autres Inſtruc- » tions que d'être auprès de vous l'or- » gane de l'attachement filial dont le » Roi mon maître a donné tant de » preuves au Saint Siège, ce qu'il » profeſſe particulièrement pour la » Perſonne ſacrée de votre Sainteté. »

Le Pape répondit dans les termes les plus affectueux pour Sa Majeſté, les plus flatteurs pour ſon Miniſtre.

La Cour de Rome connoît trop bien ſes intérêts, pour ne pas recevoir avec la plus grande joie, les démonſtrations de la France à ſon égard. Elle ne jouit de ſes plus belles prérogatives, que parce que les Monarques François la comblèrent de richeſſes & d'honneurs;

mais en faiſant toujours valoir leurs droits contre toutes les prétentions ultramontaines. Ils ſe proſternent aux pieds du Vicaire de Jeſus-Chriſt, lorſqu'il s'agit de l'honorer, dit un Auteur Allemand; & ils ſe tiennent debout quand il eſt queſtion de lier ſa puiſſance temporelle.

C'eſt la doctrine expoſée dans les ouvrages de M. Boſſuet, ouvrages qui le privèrent de la Pourpre Romaine, & qui, ſous le Pontificat de Lambertini, n'y euſſent mis aucun obſtacle. Il ſavoit que les libertés de l'Egliſe Gallicane, aux yeux même des Romains, ne nuiſant point à l'orthodoxie des François, ne devoient pas faire ſuſpecter la foi d'un Ecrivain qui les défend.

On vit ſous ſon règne des coups d'éclat qui empêchèrent le fanatiſme de faire des progrès. Ce fut de ſon temps qu'il ſortit un Décret contre une fille âgée de vingt-ſept ans, détenue

dans les prisons du Saint Office, pour avoir échauffé la tête du peuple par de prétendues révélations. On la condamna publiquement à quitter l'habit de dévote, & l'on défendit au public de la regarder comme Sainte.

Il y eut un exemple encore plus sévère, & qui prouve que Rome n'est pas dupe des faux miracles, comme l'incrédulité se plaît à le débiter. Une femme s'annonçoit comme faisant des prodiges, & sous prétexte d'honorer la Vierge, elle trompoit les ames simples par le plus grand extérieur de piété. Cela suffit à Benoît XIV pour la faire châtier d'une manière capable d'imprimer la terreur. Elle fut traînée par les rues de Rome comme criminelle; obligée de faire amende honorable, comme ayant compromis l'honneur de religion, & forcée de quitter le pays pour n'y jamais reparoître. C'est ainsi qu'on doit venger le Christianisme, qui n'a pas besoin de prestiges pour

ſe ſoutenir. Certaines légendes fourmilleroient moins de menſonges, ſi les Souverains Pontifes euſſent toujours eu la même vigueur.

Un Religieux s'étant préſenté chez le Pape, & l'ayant ſupplié d'appliquer une Indulgence ſur l'image d'un Saint, afin qu'elle eût la vertu de communiquer la même grace à toutes celles qu'on lui feroit toucher, le Pape entra dans une juſte colère. » Voilà, dit-» il, comme on déshonore la religion » par des abus intolérables, & comme » on oſe trafiquer les choſes ſaintes. »

Il ne fut pas moins ſévère à l'égard d'un Ordre qui voulut ſe former de ſon temps, & dont les Religieux devoient marcher nus pieds, ſans porter aucune eſpèce de chauſſure, & n'avoir d'autre réſidence que les maiſons où l'on voudroit les recevoir; il leur ordonna de diſparoître, & lorſqu'ils furent aſſez hardis pour lui répondre qu'il ne ſeroit pas immortel; » je

» préſume trop bien de mes ſucceſſeurs, » leur dit-il, pour les croire capables » d'approuver un Ordre extravagant, » & ſi je voulois punir votre audace, » vous perdriez pour jamais votre » liberté. »

Frappés comme d'un coup de foudre, ils s'anéantirent avec leurs ridicules projets; on ne les vit plus reparoître.

» La plaiſante choſe, répéta plu- » ſieurs fois le Pape à ce ſujet, que » la ſoumiſſion qu'ils auroient pour » mon ſucceſſeur, tandis qu'ils me » manquent de reſpect, comme ſi le » dégré de vénération qu'on doit aux » Souverains Pontifes, devoit ſe me- » ſurer ſur des intérêts perſonnels, » & comme s'ils n'étoient pas tous » révêtus du même caractère, & » du même pouvoir. »

La Sorbonne de Rome, nommée *Sapience*, ſe vit enrichie par les ſoins du Saint Père, de deux excellens Pro- feſſeurs qui ſe chargèrent d'enſeigner

la phyſique expérimentale & les mathématiques ; le Père le Seur, mort depuis quelques années, & le Père Jacquier, encore vivant, dont le ſavoir n'honore pas moins la France, que l'Ordre des Minimes. Leur commentaire ſur Newton les placent entre les Mercenne, les Maignan, les Feuillette, les Niceron, ces hommes célèbres dont le même Ordre ſe glorifie.

» Vous les voyez ſouvent, diſoit » le Pape à M. Bouget, & vous ne » pouvez mieux faire. Nous autres » Italiens, nous devons leur ſavoir » gré de ce qu'ils ſont venus nous » enrichir. Les François, ajouta-t-il, » qui mûriſſent en Italie, ſont les plus » excellens fruits que je connoiſſe ; » ils ne ſe dépouillent point de leur » imagination ; ils l'embelliſſent ; ils » ne perdent point leur gaieté, mais » ils la rendent inſtructive par mille » anecdotes dont ils meublent leur » mémoire ; & l'érudition dont ils

» n'aiment pas communément à ſe » charger, leur devient agréable. » Il fit ſon poſſible pour retenir à Rome le Père Touron, célèbre Dominicain; mais il ne put vaincre le déſir qu'il avoit de retourner en France.

Quoique la ville de Rome ne ſoit pas auſſi déréglée qu'on ſe plaît à le publier, elle reſſemble à toutes les capitales dont on n'arrête la licence, qu'en veillant avec attention. Benoît fit paroître un Edit contre le luxe, d'après les remontrances des Conſervateurs & du Gouverneur. Il n'y a point aſſez d'opulence & de commerce dans les Etats du Pape, pour que le faſte n'y ſoit pas ruineux. On y eſt magnifique en peinture, & très-pauvre en réalité.

L'Italie eſt ſans doute extrêmement fertile, mais elle a trop de villes, trop de Souverains, trop peu d'habitans pour avoir des reſſources & de l'énergie. Les hommes ont beſoin de perſpectives capables d'exciter leur

émulation. L'ame ſe trouve reſſerrée dans de petits états ; & le gouvernement n'ayant pas le moyen de donner de grandes récompenſes, on va chercher fortune ailleurs, ou l'on tombe dans le découragement. Le célèbre Metaſtaſe n'eût jamais quitté Rome, ſi on lui eût offert d'autres prix que des lauriers.

Benoît XIV ne montra jamais d'attachement pour les biens temporels. Il ne pouvoit comprendre qu'une ame immortelle ſe collât ſur quelques pièces d'or, c'étoit ſon expreſſion, pendant qu'elle a toute l'immenſité de Dieu à parcourir. S'il conſerva l'Archevêché de Bologne pendant pluſieurs années de ſon Pontificat, ce ne fut que pour en employer les revenus à la réparation du Séminaire, ainſi qu'à l'embelliſſement de la Cathédrale : il s'en demit cependant en faveur du Prélat Malvezzi, ſon Maître de chambre, mort depuis quelque temps Cardinal.

Je

» Je n'ai jamais pu le fâcher, disoit » le Saint Père, tant il est doux & » patient. »

Il n'en est pas du Pape comme de plusieurs Souverains, qu'on ne peut approcher. En qualité de Père commun des fidelles, il a des jours d'audience pour les étrangers, & les plus pauvres lui sont présentés, lorsqu'il sort de son palais. Benoît ne se contentoit pas de donner la bénédiction, il écoutoit le cri du malheureux, signalant sa bienfaisance, & laissant échapper quelques paroles gracieuses qui déceloient son caractère & sa gaieté. Voyant un étranger qui ne fléchissoit pas le genou, selon l'usage de Rome, il dit : » Je pense que c'est » unFrançais, & je l'excuse, ajouta-t-il » en riant, en vertu des libertés de » l'Eglise Gallicane. »

Il lui est arrivé plus d'une fois de s'entretenir avec des pélerins, qui l'intéressoient par leur franchise &

par leur esprit, ne se souvenant alors ni de l'étiquette ni de la dignité. Vouloit-on lui représenter que sa place exigeoit de la circonspection : » c'est » bon pour le Pape, répondoit-il ; » mais cela ne vaut rien pour Lam- » bertini. »

Il s'étoit trop occupé de la canonisation des Saints, pour ne pas béatifier Jeanne de Chantal, dont toute l'Eglise connoissoit les hautes vertus. Après avoir réfuté différentes objections qui tendoient à lui faire refuser un culte public, il lui déféra les honneurs que la Religion rend aux serviteurs de Dieu. » Vous autres » Français, dit-il au Prélat Bouget, » vous n'avez pas beaucoup de Saints ; » mais il faut avouer qu'ils sont d'un » genre éminent. »

Les assemblées connues dans Rome, sous le nom de Consistoires, où le Pape a coutume d'apprendre au Sacré

Collège les grands événemens qui intétéreſſent le Saint Siège, ainſi que toutes les nominations aux premières places de l'Egliſe, eurent, ſous Benoît XIV, la même dignité que les Conciles. Il n'y prononça point de diſcours qui ne méritât d'être imprimé, ſur-tout lorſque les matières fourniſſoient à l'éloquence. La richeſſe de ſes penſées répondoit à ſes expreſſions; choſe d'autant plus remarquable, que les Italiens, ſe confiant trop à la beauté de leur langue, ne s'attachent ſouvent dans leurs ouvrages, qu'à les remplir de diminutifs agréables & de ſuperlatifs pompeux.

L'Aumonier ſecret du Saint Père, lui diſoit un jour que ſa bourſe ſe vuidoit toujours, parce qu'il ordonnoit de toujours donner, & qu'il ne pouvoit y ſuffire. » Chut, répondit » le Pape; ſi les pauvres vous en» tendent, ils nous demanderont nos » équipages, nos meubles, nos palais,

» comme un bien qui leur appartient ;
» eh ! que répondrons-nous ?

Le Duc de Modene obtint un Indult, pour impoſer une taxe ſur le Clergé de ſes Etats. L'avis du Pape étoit d'accorder gracieuſement aux Souverains ce qu'ils pourroient prendre, à moins que cela ne nuisît à l'eſſence même de la Religion. Il ſavoit que Rome, depuis long-temps, ne devoit plus penſer qu'à ſoutenir ſes véritables droits, & qu'il lui falloit un eſprit de conciliation & de douceur, pour ne pas perdre une partie de ſes poſſeſſions.

On s'occupa des réparations & des embelliſſemens de Notre-Dame de Lorette, le plus fameux pélerinage, & le plus riche tréſor qu'il y ait en Europe. On y fit des arcades pour ſervir d'avenue à cet auguſte Sanctuaire, & de retraite aux voyageurs. Le port d'Ancone fut avantagé de franchiſes & d'accroiſſemens, & l'on vit un navire du ſieur Triomphi courir les mers

du Nord, & devenir l'occaſion d'un trafic conſidérable avec l'Angleterre, la Norvège & la Moſcovie.

Rome ne tarda point à s'appercevoir du bien qu'opéroit un pareil commerce, & la Lombardie même en recueillit des fruits.

Pour répondre au zèle des Peintres, qui ne manquoient pas de mettre ſous les yeux du Saint Père le réſultat de leurs travaux, il fit ouvrir l'Académie de deſſin, connue ſous le nom de St. Luc, & fermée depuis longtemps. François Zanotti, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Bologne, prononça ſur cet événement le plus élégant diſcours. Il ne manqua pas de faire l'éloge du Cardinal Valenti, Secrétaire d'Etat, comme d'un excellent connoiſſeur, à qui les talens devoient infiniment.

L'art de la peinture, dont l'aſſoupiſſement ne peut être que momentané dans une Ville telle que Rome,

s'y réveille de temps en temps avec éclat. Un Pape eſt, en quelque, ſorte forcé de faire revivre, autant qu'il eſt poſſible, la ſcience des Michel-Ange & des Raphaël. Les plus grands modèles placés ſous ſes yeux; le concours des étrangers, qui ne ceſſent de venir les admirer, ne lui permettent pas d'oublier les Artiſtes, & de négliger les arts.

Lambertini, pendant le temps de ſon règne, eut l'avantage de voir briller des peintres célèbres, les Mintz, les Battoni. Charmé de l'Académie de peinture qu'ont les François à Rome, il diſoit affectueuſement : » remercions-» les du fond du cœur, de ce qu'ils » viennent nous exciter à former de » grands hommes. »

Il penſa que les manuſcrits méritoient encore plus ſon attention que les tableaux, & il chargea le Prélat Aſſemani, l'homme le plus verſé dans la connoiſſance des langues orientales, de chercher, en ce genre, tout ce qu'on

pourroit découvrir de plus précieux. Les ſciences doivent entrer dans l'adminiſtration d'un Souverain, s'il veut régner avec grandeur.

Quoique les hôpitaux, dans preſque toute l'Italie, reſſemblent à des palais, & qu'il y règne la plus grande propreté, l'on y donna une nouvelle attention, non pour y ſéparer les malades, car ils couchent toujours ſeuls, mais pour veiller à leur nourriture, ainſi qu'à leur entretien. Benoît XIV étoit trop éclairé pour adopter les nouveaux ſyſtêmes, qui prétendent qu'un pays, ſagement adminiſtré, ne doit point avoir d'hôpitaux. C'eſt ſans doute un raffinement du ſiècle, de vouloir perſuader que des malheureux ſans parens, ſans amis, ſans aſyles, ſans médecins, tels qu'il y en a dans les campagnes, pourroient recevoir tous les ſecours dont ils ont beſoin. Il faut à l'humanité ſouffrante un ſoulagement prompt & toujours préſent.

Le bon ordre veut ſeulement qu'on proportionne le nombrè des hôpitaux à celui des citoyens, pour ne les pas ttop multiplier ; autrement ils favoriſeroient la pareſſe, & deviendroient des maiſons d'oiſiveté.

La conſiſtance des Ordres religieux, dépendant beaucoup de leurs lumières & de leurs vertus, le Saint Père nomma des Commiſſaires pour aller en Allemagne, & juſqu'en Pologne, prendre connoiſſance des études monaſtiques. Cette démarche de la part du Chef de l'Egliſe, eut le ſuccès qu'il en attendoit. Les Religieux, frappés de ce que le Pape lui-même veilloit ſur leurs travaux d'une manière particulière, ranimèrent leur zèle. Il y eut des cours de philoſophie qu'on rétablit avec ſoin, des thèſes qu'on ſoutint avec diſtinction ; & d'après le plan des Députés, on réforma la vieille routine des écoles, ſur-tout celle de Schot, pour lui ſubſtituer quelque choſe de

plus intelligible & de plus raiſonnable. Les progreſſions de l'eſprit humain, bien différentes de la lumière phyſique qui parcourt un eſpace immenſe dans quelques ſecondes, ſont extrêmement lentes dans leur marche. Combien de ſiècles n'a-t-il pas fallu franchir depuis Ariſtote juſqu'à Deſcartes, le reſtaurateur de la philoſophie, malgré l'abſurdité de ſes ſyſtêmes?

S'il eſt permis de parler ici de poéſie, je dirai que Lambertini fut en ce genre un parfait connoiſſeur. Rien de plus exact, de plus ſain que ſon jugement ſur les Poëtes anciens & modernes. Les hommes, aſſez ſimples pour ſe perſuader qu'un Pape ne peut ni ne doit écrire comme un particulier, s'étonneront toujours de voir Benoît XIV differter ſur des pièces dramatiques; mais Lambertini montant, ſur le chaire de Saint Pierre, ne ſe dépouilla ni de ſes connoiſſances littéraires, ni de ſon goût.

Ceux d'entre les Souverains Pontifes

qui cultivèrent les lettres avant leur élévation, continuèrent d'en faire leur délaſſement; & il n'y a que des eſprits foibles qui puiſſent s'en offenſer. Saint Augſtin compoſa un traité ſur la muſique, & cita ſouvent les poëtes qu'il avoit lu.

C'étoit un plaiſir de voir le Saint Père faire aſſaut de littérature & de mémoire avec le Prélat Bouget. Ils s'eſcrimoient comme émules, ſans qu'il fût queſtion d'autre prééminence que celle du ſavoir. Ils parloient des auteurs claſſiques qu'ils n'avoient pas lus depuis cinquante ans, comme s'ils les euſſent vus la veille. Quelquefois le Pape s'amuſoit à parcourir des ſonnets qu'on fait à Rome à tout propos : » ce qui lui faiſoit dire que, » ſi les François ſont timides dans ce » genre de poéſie, les Italiens ſont » trop téméraires. »

On doit penſer d'après cela, combien il en coûtoit au Saint Père,

quand il falloit l'arracher à l'étude dont il faiſoit ſes délices. Cependant il ne s'abſtint jamais de viſiter, dans les occaſions qui ſembloient l'exiger, les Généraux d'Ordres, les Cardinaux; & lorſque les Religieux célébroient la fête de leur Inſtituteur, ils étoient aſſurés de le voir venir dans leur Egliſe faire ſa prière, & leur parler enſuite avec affection.

Il y eut quelques bruits de converſion dans l'île de Gilolo, qui lui firent le plus grand plaiſir. On vint lui dire que le Souverain lui-même avoit fait jeter dans la mer toutes les idoles que ſes ſujets adoroient; qu'il avoit ordonné de conſacrer pluſieurs Temples au vrai Dieu, & qu'il demandoit au Pape, des Eccléſiaſtiques capables d'inſtruire & d'édifier; mais ces ſortes de converſions, après avoir répandu quelques lueurs, ſe ſoutiennent rarement. Le changement de Souverains, la fréquence des revo-

lutions, la barbarie des lieux, ſont autant d'obſtacles qu'il eſt impoſſible de vaincre, à moins d'un coup du Ciel. Auſſi l'Hiſtorien Fleury dit-il ſagement, qu'on feroit beaucoup mieux d'entreprendre la converſion des Turcs que celles des Idolâtres. Les uns admettent un Dieu pur Eſprit, croyent une révélation ; les autres confondent le Créateur avec ſes ouvrages.

Le Pape s'efforça, par tous les moyens poſſibles, d'établir la paix entre les Miſſionnaires. Il exhorta, il menaça, il fulmina, de ſorte que, s'il y eut des diſſenſions pendant ſon Pontificat, on ne peut en accuſer le Pontife, ſans manquer à l'équité. La diſtance des lieux, l'infidélité des rapports, la néceſſité de ménager des Princes auſſi ſoupçonneux que cruels, forcèrent ſouvent Rome à diſſimuler.

Les prétentions ultramontaines étant encore un obſtacle chez nombre d'Italiens, à la lecture de l'Hiſtoire

eccléſiaſtique de l'Abbé Fleury, le Pape fut charmé d'apprendre que le Père Orſi, Dominicain, entreprenoit dans la langue du pays un pareil ouvrage; mais il le trouva ſouvent trop diffus, & trop flatteur pour les Papes; ce qui lui fit dire : » il veut être Cardinal, car » enfin, ici comme ailleurs, on paye les » compliments. » Il le devint en effet.

Perſonne n'eut plus de ſagacité que Lambertini, pour deviner les hommes. Il les jugeoit à l'inſpection de leur phyſionomie, ſans jamais s'y méprendre. Preſque tous ceux qui compoſent ſa cour, eurent une épithète de ſa façon, qui les caractériſoit parfaitement. Il ne lui falloit qu'une ſaillie pour achever un portrait.

Quel homme, diſoit un Milord enthouſiaſmé de ſa perſonne! » C'eſt un » Pape qui nous rendroit tous papiſtes, » s'il venoit à Londres; » mais autant fut-il prompt à parler, autant agit-il avec réflexion. C'eſt le ſyſtême des Italiens

Il prit tout le temps néceſſaire pour examiner à fond l'hiſtoire du peuple de Dieu; & quand il eut vu que l'ouvrage étoit auſſi repréhenſible que bien écrit, il le condamna, comme avoit fait M. de Beaumont, Archevêque de Paris. Il donna des Brefs contre les écrits ténébreux de l'incrédulité. Il la regardoit comme le fléau de ſon Pontificat, & comme une plaie qu'il ſeroit difficile de guérir, parce que, diſoit-il, on apprend maintenant à blaſphémer, comme à lire. » Avec un » ſtyle ſéduiſant, ajoutoit-il, on fera » recevoir aux Français tout ce qu'on » voudra; car c'eſt beaucoup moins » l'impiété conſignée dans les livres » à la mode, qui les tranſporte, que » le brillant coloris ſous lequel on a » l'adreſſe de la préſenter. »

Le Pape ayant dit, dans un conſiſtoire : quoique l'expérience nous ait appris que le malheur de ſe tromper eſt inſéparable de notre miniſtère, un

Cardinal lui en demanda le lendemain l'explication, & le Saint Père répondit : » quand on me dit que je ſuis » infaillible, je prends la choſe pour » un compliment ou pour une vérité ; » mais c'eſt mon ſecret, & vous n'en » ſaurez rien.

La petite vérole s'étant répandue dans la Métropole du monde de la manière la plus alarmante, l'on donna les ordres les plus précis, pour que les pauvres, atteints de cette funeſte maladie, ne manquaſſent d'aucun ſecours. C'eſt la ſeule contagion qu'on éprouve à Rome, quoiqu'on ſe plaiſe à débiter qu'il y règne un mauvais air dans certains temps de l'année. Les fièvres y ſont communes ainſi que dans tous les pays chauds, & il y a des moyens de s'en garantir.

Le Saint Père fut agréablement ſurpris, quand il vit arriver dans ſes états, la Margrave de Bareith, ſœur du Roi de Pruſſe, Princeſſe univerſelle-

ment eſtimée pour ſes connoiſſances & pour ſon génie. Son ſéjour à Rome fit époque, par la manière dont elle examina les antiquités. » Je quitte, » dit-elle en partant, la Reine des » cités, avec le plus grand regret, non » de ne plus voir ſes monumens, mais » de n'avoir pu jouir, à mon aiſe, de » la converſation de Benoît XIV. Mon » frère, ajouta-t-elle, le remerciera » de toutes les politeſſes dont il m'a » comblée, & il l'aimera autant qu'il » l'eſtime. »

» Voilà donc, écrivit-il à ce ſujet » au Cardinal de Tencin, les pro- » teſtans du plus haut parage qui » viennent nous viſiter. Ce Pape, que » leur Patriarche Luther regardoit » autrefois comme la bête à dix cornes, » ce Pape ne leur paroît plus ſi re- » doutable : ils s'apprivoiſent avec » nous, & ils reconnoiſſent enfin, que » nous ne ſommes pas l'Ante-Chriſt. » Le fanatiſme eſt le plus dangereux

» démon qu'on doive exorciſer. Son » règne heureuſement commence à » diminuer ; mais il domine encore » dans bien des pays où l'on a le » malheur de le prendre pour la vraie » religion. C'eſt ſatan qui ſe transforme » en Ange de lumière, & qui, ſelon » l'expreſſion de l'Apocalypſe, en- » traîne, une partie des étoiles du » Ciel. »

Il diſoit un jour d'un Prélat, animé d'un zèle impétueux, qui, pour faire valoir des Brefs de Rome, ne gardoit aucune meſure : « je crains qu'il ne » ſoit comme un Gentilhomme Napo- » litain, qui ſoutint quatorze duels » pour affirmer que le Dante valoit » mieux que l'Arioſte, & qui convint, » en mourant, n'avoir jamais lu ni » l'un ni l'autre ».

Il fut encore queſtion de béatifier quelques ſerviteurs de Dieu, dont on inſtruiſoit la cauſe depuis pluſieurs années ; mais le Pape obſerva qu'il

falloit réſerver cette apothéoſe pour des temps plus religieux. Il avoit fait la même refléxion relativement au Cardinal Bellarmin, quand on mit ſa cauſe ſur les rangs ; & cette réponſe n'étoit qu'un prétexte. On ſait que ce ſavant perſonnage, un des plus grands controverſiſtes de ſon ſiècle, embraſſa les opinions ultramontaines avec trop d'ardeur, & Benoît ne voulut pas déplaire aux Puiſſances qui veilloient dès lors ſur Rome, de manière à lui donner des entraves.

Jamais béatification n'avoit paru plus sûre, & dans le moment que les Cardinaux s'aſſemblèrent pour voter, autrement donner leur avis, le véhément Paſſionei ſe leva au milieu de l'aſſemblée, & fit changer les eſprits. Il dit que la vie de Bellarmin, écrite par lui-même, ne ſembloit point aſſez modeſte pour un Saint, & que d'ailleurs il avoit paru dans certaines circonſtances, dont le ſouvenir déplai-

roit aux Couronnes. Il vouloit parler du voyage qu'il fit en France en 1590, lorſque Sixte V l'envoya pour être Théologien du Légat.

Beaucoup de perſonnes murmurèrent hautement de ce qu'un Cardinal, célèbre dans les écoles, fameux par ſon zèle contre les hérétiques, renommé par ſa piété, n'étoit point inſcrit dans le catalogue des Saints; mais Benoît craignit d'exciter de nouveaux troubles, au milieu des diſputes de l'Egliſe. Il ſe rappela combien la légende de Gregoire VII avoit trouvé de contradicteurs, & ſa prudence plutôt que ſa timidité, lui lia, dans cette occaſion, la langue & les mains.

» Je ſais bien, dit-il, que Bellar-
» min fut l'honneur du ſacré Collège;
» que Rome a plus de raiſons de le
» revendiquer qu'aucun autre, comme
» ayant toujours pris ſes intérêts avec
» la plus vive chaleur; mais la Capi-
» tale du Chriſtianiſme ne forme pas

» le monde chrétien, & de toutes » parts il s'élevera des voix, qui diront » que les Papes ont voulu canoniſer » leurs prétentions, en béatifiant Bel- » larmin. Nous devons, le plus qu'il » eſt poſſible, ne point donner de pré- » textes à ceux qui pourroient nous » attaquer. On a tant crié contre les » Souverains Pontifes, depuis Calvin » & Luther, qu'il faut agir avec la plus » grande circonſpection. »

C'eſt ainſi que le Saint Père s'exprima, lorſqu'on termina cette affaire, ſur laquelle l'Europe avoit les yeux ouverts; & cela prouve combien il fut ami de la modération & de la paix. » Du zèle, diſoit-il ſouvent, mais de » la prudence, pour ne rien faire d'in- » conſidéré. »

Il uſa de la même précaution, quand il s'agit de décider ſi les Rois de Sardaigne & de Pologne auroient les mêmes privilèges que ceux de France & d'Eſpagne, chez qui les Nonces ne

terminent leur ambaſſade que par le Cardinalat.

Le Comte Lagnâſco, Miniſtre de l'Electeur de Saxe, alors Roi de Pologne, faiſoit tous ſes efforts pour que ſon Maître jouît d'un pareil droit. On parloit, on écrivoit, & le Pape, ne voulant ni rien accorder, ni rien refuſer, éludoit avec ſageſſe; il n'y eut réellement que ſa prudence qui l'empêcha de rien innover. On crut toujours qu'il finiroit, & des événemens inattendus le tirerent d'embarras.

Auſſi fut-il le Pape qui recommanda le plus à ſes Nonces la modération. Ce ſont des chefs-d'œuvres de ſageſſe, que les inſtructions qu'il leur donnoit lui-même avant leur départ. » Vous » avez les deux plus puiſſans motifs, » leur diſoit-il, pour ne point faire de » démarche téméraire. L'honneur de » la religion que vous ne devez » jamais compromettre par quelque » imprudence; la modeſtie de votre

» état, dont il ne faut jamais vous écar-
» ter. Toute votre politique ſe réduit à
» ces paroles de l'Évangile, ſoyez pru-
» dens comme le ſerpent, & ſimples
» comme la colombe. » Il leur traçoit après cela le caractère des Souverains & des Miniſtres, avec la même vérité, que s'il fût deſcendu dans leur cœur.

Son ame avide de connoître, étudia les royaumes, comme elle avoit étudié les Rois. Il vit que l'inoculation, en s'elevant ſur les préjugés, commençoit à gagner du pays, &, pour ſavoir s'il devoit l'introduire, il conſulta les perſonnes de l'art. L'affaire étoit délicate. Le ſeul riſque de faire périr un individu, pour en ſauver mille, méritoit qu'on peſât la choſe au poids du Sanctuaire. La queſtion fut parfaitement approfondie, & les deux plus habiles médecins opinèrent fortement pour l'affirmative ; mais on entendit les avis de quelques Théologiens. Le Saint Père, tout perſuadé qu'il étoit de

leur ſcrupule mal fondé, s'arrêta. » Le » temps, dit-il, n'eſt pas venu, & » je vois qu'il faudra encore plus d'un » Pape après moi, pour faire adopter » ce préſervatif.

» Les Papes, écrivoit-il à ce ſujet » au médecin Bianchi, ſont les der- » niers qui, dans ce genre, doivent » innover. La lenteur de la marche » doit répondre à leur âge ainſi qu'à » leur dignité; ſi j'étois Empereur ou » Roi, l'inoculation, d'après les avan- » tages que j'y trouve, ſeroit déjà » dans mes états. Mais je n'irai pas » ſcandaliſer les timides & les foibles; » il faut, avant toutes choſes, les » affermir & les éclairer. Saint Paul » diſoit qu'il étoit redevable aux in- » ſenſés comme aux ſages, & nous » devons l'imiter. »

On s'occupa de pluſieurs réglemens relatifs aux Académies, & c'étoit le Saint Père qui conçut ce projet. L'Italie ſe fait un devoir, comme un plaiſir,

d'avoir des ſociétés phyſiques & littéraires, qui toutes s'occupent des ſciences avec une égale ardeur. C'eſt un ſujet d'entretien dans les villes qui les poſſédent, & il n'y a point de femme bien élevée, qui ne prenne part à leurs aſſemblées, & qui ne liſe leurs productions.

Les Académies de Rome tenoient ſouvent leurs ſéances devant le Saint Père. Il leur prodiguoit des encouragemens, par des éloges & par des récompenſes; d'ailleurs, il ſuffiſoit qu'il fût préſent, pour qu'il y eût une émulation incroyable. Rien n'anime ceux qui cultivent les Lettres, comme la vue d'un Souverain qui les aime.

Le Cardinal Spinelli ne ceſſoit de répéter que le règne de Benoît XIV étoit devenu, dans toute l'Italie, le renouvellement des ſciences & des arts; que ſon exemple avoit formé nombre de ſujets, qui ſerviroient au triomphe de la religion & des mœurs.

Il

Il n'y avoit point de Profeſſeurs dans les états du Saint Père, dont il n'eût la note ; & les Recteurs des Univerſités, comme les Supérieurs des Ordres religieux, devoient lui rendre compte des études. On s'étonnoit, avec raiſon, de ce qu'il pouvoit ſuffire à tous ces détails; mais on trouve bien des momens, dans le cours d'une longue vie, lorſqu'on n'en perd aucun.

» C'eſt une choſe admirable, écrivoit » le Prélat Cérati à un de ſes amis, » que la manière dont vit notre Saint » Père : il tient en ſervitude toutes les » minutes de la journée, depuis le grand » matin qu'il ſe lève ; & il n'y en a pas » une qui n'entre dans la diſtribution » de ſes prières, dans le détail de ſes » affaires, dans la compoſition de ſes » ouvrages. Quoique de l'humeur la » plus enjouée, il a toujours l'air de ſe » fâcher, dit-il, quand le ſommeil ar- » rive. C'eſt un Créancier d'autant plus » cruel, qu'il vous empriſonne, ſans

» vous laiſſer l'exercice d'aucune fa-
» culté, & qu'on ne peut le conſigner
» à la porte. »

« Ainſi, ſon Pontificat n'eſt pas le
» règne des oiſifs : Lambertini n'aime
» que ceux qui travaillent. On s'en
» apperçoit juſque dans ſes récréations,
» où des riens deviennent des ſujets
» d'inſtruction, & réveillent les eſprits. »

Il eſt vrai que la plaiſanterie même le ſervit au mieux, toutes les fois qu'il voulut donner des leçons, ſans compromettre ſon autorité. Blâmant avec raiſon la manie du Cardinal Paſſionei, qui proſcrivoit de ſa bibliothèque tous les ouvrages des Jeſuites, il y fit placer dans l'endroit le plus viſible un *Buſambaun* ; l'Eminence s'apperçoit du ſtratagême, prend le livre, ouvre la fenêtre, le jette avec fureur, tandis que le Pape, en face de ſon appartement, s'avance, & lui donne, en riant, une ample bénédiction. Le Cardinal n'y put tenir ; il badina lui-

même ſur ſes préjugés, & l'on dit qu'il s'en corrigea : choſe d'autant plus ſurprenante, qu'impétueux par caractère, il ne ſavoit point céder, & qu'il étoit, en général, prévenu contre tous les Ordres religieux.

Les voyageurs inſtruits lui étoient tous préſentés ; & tous convenoient qu'il manquoit à ſa vaſte érudition, l'aménité de Lambertini.

« Ce ſont les momens les plus heu-
» reux de ma vie, que ceux que je
» paſſe avec ce grand Pape, diſoit le
» Cardinal Alexandre Albani ; ſa mé-
» moire lui tient lieu de tous les livres,
» ſon imagination, de tous les agré-
» mens, & lorſqu'il n'écrit pas, c'eſt
» pour dire des choſes que chacun
» voudroit écrire. »

Les audiences qu'il donnoit aux Miniſtres, montroient beaucoup moins l'élévation de ſa place, que celle de ſon génie. Sa politique étoit de n'en point faire paroître, & de cacher,

ce qu'il méditoit, ſous un air de gaieté « Plus d'une fois, diſoit-il, les ſaillies » m'ont tiré d'embarras, & ſi je com- » poſois un manuel pour les hommes » d'état, je leur conſeillerois d'en » faire uſage. Cela rejette au loin des » queſtions qu'on veut éluder, & cela » coupe une converſation dont on ne » veut pas ſuivre le fil. »

On remarqua pendant le cours de ſon Pontificat, qu'il ſe lia plus volontiers avec les Ambaſſadeurs de Sa Majeſté Très-Chrétienne, qu'avec ceux des autres Couronnes. Il trouvoit dans les François, cette aménité qui formoit ſon caractère; & d'ailleurs il eut toujours pour Louis XV une ſingulière prédilection.

Ses lettres ſecrètes à cet Auguſte Monarque, étoient des effuſions de cœur, plutôt que des traits d'eſprit; & il faut convenir qu'en général il écrivoit plus ſérieuſement qu'il ne converſoit. L'habitude de compoſer des

ouvrages ſcientifiques, l'avoit aſſujetti à la diſſertation ; & quand on ſuit cette méthode, on n'eſt pas ſaillant. Il avoit outre cela beſoin, comme il l'avouoit lui-même, d'être excité par les objets. » Il en eſt de mon eſprit, » diſoit-il, ainſi que de mon oreille ; » il faut qu'on lui parle, pour qu'il » puiſſe bien répondre. » C'eſt pourquoi le Cardinal de Tencin prétendoit que le ſtyle *Lambertinien*, (c'étoit ſon expreſſion) reſſembloit au Ciceronien.

Quelques Supérieurs de Monaſtères ayant oſé ſe plaindre de la trop grande facilité de Benoît XIV, qui ſécularisa ſouvent des Religieux ; il leur déclara premièrement, qu'en qualité de Chef de l'Egliſe, il avoit ce droit ; ſecondement, qu'un Moine ſcandaleux & mécontent, ne pouvoit que faire beaucoup de mal par ſes murmures & par ſon exemple ; troiſièmement, que c'étoit l'intention des fondateurs, & ſur-tout celle de St. Benoît, qui veut

qu'on ne courre point après un Apoſtat, dans la crainte que ſon retour ne devienne contagieux. Ainſi penſa Clément XIV, qui ſe modela ſur Lambertini, juſqu'à copier ſes expreſſions, comme cela paroît dans pluſieurs de ſes réponſes, & pluſieurs de ſes Brefs.

On préſenta un mémoire au Saint Père, où l'on expoſoit que, pour mettre les Religieux à l'abri du repentir & du mauvais exemple, il ſeroit à déſirer qu'il ne fiſſent des vœux que pour un an, afin que, maîtres de les renouveler ou de quitter, ils puſſent jouir d'une honnête liberté. L'Auteur citoit les Sœurs-Griſes, inſtituées par St. Vincent de Paul, qui n'ont pas d'autre aſſujettiſſement, & qui ſervent, de la manière la plus édifiante, l'Egliſe & l'Etat. Comme cette requête étoit appuyée ſur de bonnes raiſons, le Pape en parut frappé; mais ſon trop grand amour pour l'étude ne lui permettoit pas d'exécuter un plan. Il reprenoit ſa

plume, & ce qu'il s'étoit proposé d'effectuer, se bornoit à de simples désirs.

Cependant, vu l'esprit d'indépendance qui gagne toutes les conditions, « peut-être feroit-on bien, dit-il, de » suivre ce projet; mais avec la clause, » que les Religieux ne jouiroient que » d'une pension prise sur leurs biens, » tant qu'ils vivroient dans le cloître; » qu'ils reprendroient leur patrimoine, » s'ils venoient à quitter; & qu'ils ne » pourroient sortir qu'en avertissant » les Supérieurs trois mois auparavant. »

Certains Ecclésiastiques du second Ordre, ceux qu'on peut dire être trop mal propres & trop dissipés, comme il s'en trouve communément en Italie, méritèrent l'animadversion du Saint Père. Il les fit avertir de moins se répandre, de moins fréquenter les Séculiers, d'avoir un extérieur plus décent, de s'occuper enfin, avec tout

le zèle poſſible, des fonctions du ſaint Miniſtère. On vit quelque réforme; mais cela ne fut que paſſager. Auſſi les Papes tirent-ils ſouvent les Evêques des Corps réguliers, plutôt que de confier des Diocèſes à des hommes ſans lettres & ſans éducation.

L'Egliſe univerſelle ne pouvoit échapper aux regards du Pontife. C'étoit ſon devoir, comme ce fut ſon goût d'en prendre une exacte connoiſſance. Quand il eut ſur cet objet, les renſeignemens qu'il déſiroit, il dit qu'on étudioit trop ſervilement en Allemagne, trop légèrement en France, trop ſcolaſtiquement en Pologne, & qu'il en réſultoit des cours de Théologie ſans inſtruction. Il obſerva que la Prédication n'avoit jamais été plus ſtérile, le Droit Canonique plus négligé, la diſcipline plus énervée; qu'il falloit abſolument que les Evêques rétabliſſent les bonnes études, s'ils vouloient donner à la religion un autre éclat que le culte

extérieur qui n'en eſt que l'écorce.

Il s'occupa des moyens d'y remédier; mais il finit par convenir qu'il n'y avoit qu'un Concile général capable de réuſſir dans une pareille entrepriſe.

» Heureux celui de nos ſucceſſeurs, » écrivoit-il au Père Berti, Auguſtin, » qui, ſe trouvant à la tête d'une auſſi » vénérable aſſemblée, travaillera con- » jointement avec ſes illuſtres Collè- » gues, à donner la paix à l'Egliſe, » à faire diſtinguer le dogme de ce » qui n'eſt qu'opinion, à rétablir la » diſcipline, à déraciner l'incrédulité. » Oh! que ne m'a-t-il été donné de » voir de mes propres yeux un ſi » grand événement; c'eſt alors que » je me ſerois applaudi d'avoir été » Souverain Pontife, & que dans un » raviſſement inexprimable, j'aurois » paſſé du Temps à l'Eternité. »

» Je gémis, ajoutoit-il dans la même » lettre, de ce que la ſimonie redevient » un crime à la mode. Il exiſte ſur-

» tout un Pays, que je ne nomme » pas, mais où je ſais qu'on fait le » trafic le plus honteux des Cures, des » Canonicats. Il ne manquoit plus que » ce malheur pour me plonger dans » l'amertume, & pour mettre le com- » ble à l'iniquité »

Il y avoit du temps que le Saint Père regrettoit le Duc de Nivernois, lorſqu'il vit arriver, pour lui ſuccéder, le Marquis de Stainville (Duc de Choiſeul; il jugea, dès la première audience, qu'on n'avoit pu nommer un Ambaſſadeur plus capable de repréſenter dignement le Roi ſon Maître, & de ſoutenir ſes droits : « je l'avois » bien dit, s'écria-t-il à la vue de la » ſuperbe entrée qu'il fit dans Rome, » que ce Miniſtre avoit tous les carac- » tères de la grandeur; & je gagerois » qu'il ne paroît auſſi magnifique, que » parce qu'il a l'ame élevée. »

Il y eut ſous le Pontificat de Lambertini de copieuſes promotions. La

dignité de Cardinal étant la couronne de laurier pour les Romains actuels, il n'eſt pas étonnant qu'ils travaillent à ſe la procurer. On l'obtient par la naiſſance, par le crédit, par la ſcience, par la piété. C'eſt un moyen que le Pape a toujours en main pour récompenſer le mérite, ou pour ſe faire des créatures. On voit des perſonnes dont les unes s'obſervent les deux tiers de leur vie, pour jouir dans leurs derniers jours, du Cardinalat, & les autres de l'honneur de la Tiare.

L'uſage de placer quatre Religieux dans le Sacré Collège, produit le meilleur effet. Outre qu'il excite l'émulation dans les cloîtres, il élève à la Pourpre Romaine des hommes qui, par leur zèle & leur érudition, lui donnent un nouvel éclat : choſe d'autant plus néceſſaire, que la faveur à Rome comme ailleurs, ne diſpoſe que trop ſouvent des places dues au mérite.

Benoît lui-même eut la foibleſſe de donner ſans choix pluſieurs Chapeaux. Auſſi, lorſqu'il dit au Cardinal Porto-Carrero : « vous devez être las d'avoir » un Pape qui écrit toujours ; & vous » feriez bien de ne pas prendre un doc- » teur pour mon ſucceſſeur ; » le bon Eſpagnol lui répondit finement : « votre Sainteté y a trop bien pourvu » dans ſa dernière Promotion, pour ne » pas ſe tranquilliſer ſur cet article. »

Le Prélat Furietti, qui devint par la ſuite Cardinal, étoit ſi convaincu que les Papes donnoient quelquefois la Barette trop légèrement, qu'il ne voulut jamais offrir au Saint Père deux ſuperbes Centaures qu'on avoit trouvé dans les fouilles de ſon jardin. » Cela » pourroit me valoir la Pourpre, » diſoit-il ; mais je connois le pays, » & je ne veux pas qu'on me nomme » le Cardinal Centaure : » Rome ainſi que Paris ne laiſſe pas échapper un bon mot.

Il fut queſtion de refondre le bréviaire Romain, ou plutôt d'en faire un nouveau qui répondît à la dignité des offices, & qui ſervît d'inſtruction; mais le Pape vouloit que le Pſeaume 118 formât, ſelon l'ancien uſage, les petites heures de chaque jour. Il penſoit, ainſi que Clément XIV, que la plupart des Pſeaumes étant allégoriques, ſont inintelligibles pour bien des Eccléſiaſtiques qui les récitent; qu'il ne falloit laiſſer entre leurs mains que ceux dont la prière eſt le ſujet, & qu'il ne voyoit aucun avantage à réciter chaque ſemaine le Pſeautier, ſi une grande partie des lecteurs n'étoit point à portée de le comprendre. Pour peu qu'on ne tienne point aux nouvelles rubriques, on conviendra que c'étoit bien vu.

Cependant il admira le bréviaire de Paris. Néanmoins, fâché de ce qu'on avoit pas laiſſé ſubſiſter les cérémonies du Rit Romain, comme étant

plus majeſtueuſes & plus touchantes ; il diſoit qu'on leur avoit ſubſtitué trop de révérences & de ſalutations, pour que l'attention qu'on doit à Dieu n'en ſouffrît pas.

Quoique les incendies ne ſoient pas fréquens dans Rome, le feu prit à la tour de Specchi, Maiſon Religieuſe où l'on ne reçoit que des filles de diſtinction. Des ordres précis portèrent des ſecours de toutes parts, & malgré le ravage des flammes, le malheur eût été bien plus grand, ſi la vigilance du Souverain n'avoit animé le peuple & les ouvriers. On ne s'apperçut point dans ce moment que les Romains ſoient pareſſeux ; ils travaillèrent avec la plus vive ardeur. Les ſix mille hommes que le Pape tient à ſa ſolde, & qui monteroient à trente mille, s'il vouloit faire recruter, n'ont pas moins de courage que les ſoldats Allemands ; il ne leur manque que l'occaſion de ſe ſignaler. On peut d'autant mieux l'aſ-

ſurer, qu'ils ſont continuellement aux priſes avec des contrebandiers, dont l'Etat eccléſiaſtique eſt rempli, & que dans ces rencontres, ils ſe battent ſouvent aux dépens de leur propre vie.

« Les ſujets du S. Père qui ſont dans » vos armées, diſoit le Maréchal Daun » à l'Impératrice Reine, ne ſont pas » vos moindres ſoldats; » mais ſelon l'obſervation de Benoît XIV même, ils ſont trop bien dans Rome pour ne pas s'énerver.

Ceux qui commandent les troupes du Pape, ſont ordinairement des Chevaliers de Malte, ou d'anciens militaires qui ont ſervi différentes Couronnes, & qui touchent de gros appointemens dans le ſein de la paix. Ce ſervice eſt excellent pour des invalides.

Le Père Viſconti, Général des Jéſuites, étant dangereuſement malade, reçut la viſite du Pape qui lui dit : « Je ſouhaite que votre place » ſoit toujours occupée par des Re-

» ligieux qui ayent votre prudence,
» & votre méthode dans la manière
» de gouverner, car les Corps nom-
» breux ne conſervent leur régularité,
» que par l'influence du chef. »

Le Général mourut, & le Père Centurioni, Génois, lui ſuccéda. C'eſt à lui qu'il dit : « il eſt de foi que » j'aurai un ſucceſſeur ; mais aucun » Général d'Ordre n'en peut dire » autant. »

La trop grande ſolitude des Religieuſes occupa Benoît XIV, & ſon amour pour l'humanité crut devoir en adoucir la rigueur. Il leur permit de ſortir deux fois dans l'année, mais à condition de ne viſiter que des Egliſes, de ne pouvoir paſſer la journée que dans un autre Monaſtère, & d'être au nombre de quatre dans un carroſſe.

Cet adouciſſement parut très-ſage, d'autant mieux, diſoit Lambertini, qu'une pauvre récluſe, concentrée dans ſon cloître, parle pendant ſix mois de la

promenade qu'elle a faite, & pendant les ſix autres, de celle qu'elle fera.

D'ailleurs les Ordres Religieux n'ayant d'exiſtence que par l'approbation des Souverains Pontifes, on ne peut leur conteſter le droit d'en changer la diſcipline, lorſqu'ils ont des raiſons. Toutes les mitigations accordées à différentes Communautés furent leur ouvrage.

Il y avoit long-temps qu'une fille du Connétable Colonna déſiroit entrer dans le Monaſtère des Carmélites-Déchauſſées, lorſque le Pape s'y rendit pour lui donner l'habit. La cérémonie ne pouvoit qu'être magnifique : toute la grandeur Romaine s'y déploya.

» Vous ne quittez rien en laiſſant » le monde, lui dit le Saint Père, & » vous trouvez tout en poſſédant » Dieu. Votre bonheur ne ſe rencon- » trera que dans la pratique de vos » devoirs. Soyez-y fidelle, ſans vous » en rendre minutieuſement l'eſclave ;

» & il n'y aura point de fortune ſur » la terre qu'on pourra comparer à » votre félicité. La maiſon que vous » habitez, touche au Ciel par ſa » haute piété, & vous n'aurez qu'un » pas à faire pour y parvenir. » Un diſcours d'une heure n'auroit rien dit de plus.

Ce fut une grande conſolation pour le Saint Père de voir au milieu des progrès de l'incrédulité, le Prince le plus ſoumis aux vérités de la religion, & le plus exemplaire. M. le Duc de Penthièvre cherchant à ſe diſtraire de ſa vive douleur, après la mort de ſon auguſte épouſe, édifia toute l'Italie dans un voyage qui dura quelques mois. Le Pape dit, après l'avoir vu : » la terre reſſem- » bleroit au Ciel, ſi tous les Princes » étoient comme celui-ci, qui ne con- » noît les richeſſes que pour les » répandre dans le ſein des malheu- » reux ; qui ne jouit des honneurs

» que pour en faire hommage à » Dieu. »

L'on vit paroître le premier tome du catalogue des manuſcrits de la bibliothèque du Vatican. Ce volume contient les manuſcrits hébreux,& l'on en fut redevable au travail de M. Aſſemani. L'ancien Miſſel mixte Mozorobabique qu'on déſiroit depuis longtemps, répondit aux ſoins du ſieur Monaldini, qui enrichit d'une ſavante préface cette nouvelle édition, & qui la rendit publique, à la ſatisfaction des hommes erudits.

C'étoient-là des jouiſſances réelles pour Lambertini, dont l'ame ſavouroit les ſciences avec délices. Il ne tariſſoit plus, lorſqu'il converſoit ſur ces matières avec des hommes inſtruits, ſur-tout avec le Cardinal Paſſionei. Ils étoient trop vifs l'un & l'autre, pour être du même avis, mais leur converſation n'en étoit que plus intéreſſante & plus lumineuſe.

Rome eut déſiré que le Saint Père ſe fût moins occupé de ces objets, d'autant plus que les Romains, fatigués de leur inaction, voudroient qu'on les arrachât à leur indolence, par quelque moyen capable de les rendre plus heureux. On ſait combien ils jetèrent les hauts cris, quand le Roi d'Eſpagne, jaloux d'avoir ſous ſes yeux ſes propres ſujets, en rappela quatre mille qui étudioient à Rome.

Il y eut alors un traité par lequel le Saint Père reçut une ſomme conſidérable en indemnité. Ce fut aux ſoins du Cardinal Valenti, que la Chambre Apoſtolique dut cet avantage; & le peuple ignorant, oſa traiter cet accord de ſimonie, comme ſi le Pape ne faiſoit pas une bonne œuvre, en recevant un dédommagement du préjudice que cauſoit à Rome l'abſence de quatre mille perſonnes. Tel eſt le public qui ne juge que trop ſouvent d'après ſa prévention. Outre que Be-

noît ne pouvoit empêcher la réſolution du Monarque, il ſavoit que les Eccléſiaſtiques ne ſont jamais mieux que dans leurs propres Diocèſes. Cependant depuis cette époque il n'eut plus le même mérite aux yeux des Romains.

On lui préſenta le tableau de l'Europe, relativement aux progrès des ſciences & des arts, & lorſqu'il eut vu ce qui ſe pratiquoit dans les académies & dans les atteliers, il dit : « notre ſiècle a deux faces, l'une trop » pâle, & l'autre trop enluminée, » voulant faire entendre qu'on négligeoit les ouvrages, ou qu'on les paroit avec trop d'afféterie. Il s'entretint avec M. de la Condamine, lorſque ce Philoſophe, auſſi célèbre par ſes connoiſſances que par ſes voyages, lui fut préſenté. Comme il demandoit au Pape une diſpenſe de mariage, le Saint Père lui répondit : » volontiers, & » d'autant plus que la ſurdité qui vous

» incommode, fera sûrement la paix » du ménage. »

Sa Sainteté ne ceſſoit de s'occuper des avantages ſpirituels de tous les Diocèſes, mais il eût déſiré que la réception des Sacremens ſe fît avec plus de recueillement : & comme ſon zèle fut toujours actif, il ne ſe contenta pas de donner un Edit contre les perſonnes qui ſe préſentoient indécemment dans les Egliſes, il refuſa lui-même la Communion à une femme immodeſtementvêtue.

Il eût voulu que, ſuivant l'uſage d'Italie, les Prêtres de tous les pays n'euſſent adminiſtré, qu'avec l'étole, le Sacrement de Pénitence. « Ce n'eſt » n'eſt pas peu de choſe, diſoit-il, » de remettre les péchés, & cela mé- » rite bien qu'on le faſſe d'une ma- » nière ſolemnelle. »

Le Père Concina, Dominicain, dont la plume véhémente ne ceſſa de s'exercer contre la morale relâchée, crut

devoir attaquer le jeûne, tel qu'on l'obſerve en Italie. Il prétendit qu'une taſſe de chocolat (quoiqu'à l'eau) priſe le matin à la manière des Romains, étoit abſolument incompatible avec l'auſtérité du Carême. Son ouvrage fit grand bruit; & le Pape ſe contenta de répondre verbalement, « il a » raiſon; mais ce qu'on pourroit » dire pour nous excuſer, c'eſt que » dans tous les jeûnes d'égliſe, nous » n'uſons ni d'œufs ni de laitage; » que notre collation n'eſt ordinai- » rement qu'un ſimple breuvage, » que nous mangeons ſi peu dans » toute l'année, que nous faiſons » toujours carême. (On connoît la » ſobriété des Italiens.)

Le Cardinal Quirini ayant terminé ſa carrière, la plume à la main, au moment qu'il étoit prêt d'aller à l'Egliſe, le Pape, en apprenant cette nouvelle, s'écria: » Voilà un homme à » qui la mort vouloit le plus grand

» bien. Le Ciel l'aura reçu comme » Saint & comme Docteur. »

Le Chapitre général des Dominicains, retardé par le Saint Père lui-même, qui voulut y préſider en perſonne, pour épancher publiquement ſa reconnoiſſance envers un Ordre dont il avoit dans ſa jeuneſſe éprouvé les bontés, s'ouvrit au mois de Juillet. Il s'agiſſoit de donner un ſucceſſeur au Révérend Père Bremond, & de nommer un Général digne d'un pareil rang. Il s'en préſentoit deux qui partageoient les ſuffrages : Richini, Italien, connu par ſa ſcience & par ſa modeſtie ; Bouxadors, Eſpagnol, renommé par ſa naiſſance & par ſon eſprit.

Le Pape, après avoir fait le plus grand éloge de l'Ordre & de la doctrine de Saint Thomas, déclara qu'il ne vouloit point gêner les ſuffrages, mais qu'on l'obligeroit ſenſiblement de

de choiſir le Père Richini, dont il détailla les excellentes qualités.

On ſcrutina, & malgré le vœu du Souverain Pontife, on élut le Père Bouxadors. Le Saint Père prit bien la choſe juſqu'au moment où venant à ſe retirer, il dit d'un ton jovial : « Sainte » Thérèſe ayant aſſuré les Carmes » qu'elle croyoit ſavoir qu'un tel » Religieux ſeroit Général, & voyant » que la choſe n'avoit pas réuſſi, » conſulta notre Seigneur, qui lui » dit : Je le voulois ; mais les Moines » ne l'ont pas voulu. Vous ſavez, » ajouta-t-il, qu'on réſiſte tous les » jours à Dieu, & quelquefois à ſon » Vicaire ; puis il s'en alla.

L'on s'attendoit qu'il donneroit, dès le lendemain, la Pourpre au Père Richini. Ce trait manque à l'éloge de Benoît.

Le gouvernement du Père Bouxadors ne répondit point à l'idée que l'Ordre en avoit. Il s'occupa trop du

Cardinalat, lorſqu'il n'étoit encore que Général.

Les thèſes qui paſſoient rapidement ſous les yeux du Saint Père, car il vouloit tout voir, lui préſentèrent une propoſition théologique abſolument contraire à la ſaine Théologie; « comment juſque dans Rome même, » s'écria-t-il, on oſera nous donner des » demi-héréſies pour la doctrine de » l'Egliſe, » il déchira la thèſe, ſévit contre les auteurs, & prit des meſures pour qu'on n'enſeignât plus de pareilles abſurdités. « Que feront-ils, » diſoit-il, à mille lieues de nous, » s'ils ſont aſſez téméraires pour com- » mettre ſous nos yeux de tels excès? » C'eſt leur ſcolaſtique, ajouta-t-il, » ainſi que les mauvaiſes ſources où » ils puiſent, qui les expoſent à ce » malheur. » Cependant il faut avouer que Benoît XIV, quoique parfaitement inſtruit, fut encore plus Canoniſte que Théologien.

Plusieurs familles d'Albanie, pour s'affranchir de la domination des Turcs, firent demander au Pape la permission de venir s'établir dans l'Etat ecclésiastique. Sa Sainteté reçut favorablement leur requête, &, d'après l'avis du Cardinal Valenti, qu'elle se fit toujours gloire de consulter, on leur assigna des endroits propres à les recevoir.

Aussi ne peut-on exprimer la douleur du Saint Père, quand ce Cardinal fut frappé d'apoplexie, suite ordinaire d'un travail trop pénible & trop opiniâtre.

« Les avant-coureurs de la mort, » écrivit-il au Cardinal de Tencin, » viennent d'assaillir mon cher Valenti. » Il s'est tué pour moi, & je ne vivrai » plus que pour le pleurer. Ce n'est » pas tant un Secrétaire d'Etat que je » regrette, qu'un ami d'un excellent » conseil; & ces sortes de meubles, » dans le Palais des Souverains sont ex- » trêmement rares. Personne ne nous » aime pour nous-mêmes, & voilà ce

» qui m'accable de douleur. Le ſeul
» moyen d'eſſuyer mes larmes, c'eſt
» d'en répandre avec moi. »

» Je vous laiſſe pour aller recueillir
» les reſtes de mon pauvre Cardinal,
» & pour voir s'il n'y a pas moyen
» de les employer encore à l'avan-
» tage du peuple qui m'eſt confié.
» C'eſt mourir ſoi-même, que de faire
» un pareil office; mais un Pape ne
» doit exiſter que pour ſe ſacrifier. »

Cependant il dit quelquefois, lorſqu'on le preſſoit de faire des coups d'autorité qui devenoient néceſſaires, je veux vivre, *jo voglio campare.*

Il falloit bien qu'il eût quelques imperfections pour tenir à l'humanité. » Il diſoit lui-même, que les défauts
» étoient comme les domeſtiques des
» grands talens & des grandes vertus,
» toujours à leur ſuite; que la nature
» nous taxoit à proportion de nos
» facultés, & que les hommes de

» génie ne lui payoient que trop ſou-
» vent pluſieurs dixièmes. »

C'eſt d'après cette manière de penſer qu'il avoit écrit au Marquis Scipion Maffei (indignement déchiré dans un libelle) que tout homme à talens, ſoit par les contributions que la nature met ſur lui, ſoit par la jalouſie qui ſe plaît à le déchirer, doit s'attendre à ſouffrir Sa lettre eſt trop belle, pour n'en pas rapporter ici quelques trais.

« Sans jamais avoir haï perſonne
» je ſais de quoi la haine eſt capable ;
» ſans être envieux, je n'ignore pas
» les ſtratagèmes de l'envie. Je vous
» félicite bien ſincèrement, continue-
» t-il, de ce que vous êtes maintenant
» en butte à ces traits ; car je ne puis
» plus douter que vous ne ſoyez un
» grand homme, dès que la rage ſe
» déchaîne contre vous. On feroit
» une bibliothèque des ſatyres lancées
» contre les gens de mérite depuis
» qu'on imprime. »

» Point de noirceur que la jalouſie » n'imagine pour perdre ceux qu'elle » veut décrier. Naiſſance, mœurs, » religion, tout ſert d'aliment à ſa fu- » reur; ce que je ne dis pas ſans fon- » dement, ayant lu des mémoires, » étant Archevêque de Bologne, où » l'on dépouilloit les premiers nobles » du pays, de leur propre nom, pré- » tendant que leurs pères l'avoient » uſurpé; & ces chimères, toutes ab- » ſurdes qu'elles étoient, trouvoient » du crédit auprès des imbécilles & » des méchans, (l'eſpèce la plus mul- » tipliée, ſelon la remarque du Cardinal » Paléotti). »

» Ce qu'il y a de plus extravagant, » c'eſt que preſque tous les hommes » en place, ſe décident ſur la plus ſim- » ple délation, pour refuſer ou retirer » leur bienveillance, & qu'il leur » faut des recommandations en tout » genre, pour les engager à répandre » le moindre bienfait. »

» Je vous approuve d'avoir pris le » parti de ne point répondre. Si ceux » qui ne vous connoiſſent pas prennent » le change; tant pis pour eux. »

Cette lettre, imprimée depuis vingt ans, peint d'une manière admirable la belle ame de Lambertini.

Le Cardinal Valenti devint inſenſiblement paralytique; mais par les efforts d'un génie qui triomphoit de tous les maux, il ſe vit encore en état de ſuivre les affaires, & de s'en occuper; on lui donna pour Adjoint le Prélat Rota, Secrétaire de la Chiffrerie.

Comme ce Cardinal vouloit avoir près de lui un Chartreux qu'il affectionnoit ſingulièrement, & que le Prieur s'obſtinoit à le refuſer, malgré l'avis qu'il en avoit reçu du Saint Père, Lambertini fit écrire à cet inflexible Supérieur : « ſachez qu'un » Pape vous commande, lorſqu'il veut » bien vous prier; & que ſi j'ai le droit » de congédier votre Ordre, par la

» raiſon qu'un de mes prédéceſſeurs » eut celui de l'approuver : je ſuis » maître de faire ſortir de vos cloîtres » le Religieux qu'il me plaira ; ſachez » que le ſilence eſt toute votre ré- » ponſe, ainſi qu'une profonde ſou- » miſſion à mes volontés. »

Le Cardinal, dont la ſanté ſe délabroit de plus en plus, crut l'améliorer en ſe rendant à Viterbe ; le Pape, en le voyant partir, dit avec douleur : « Il me quitte donc cet homme unique, » qui fut moins mon Miniſtre que mon » Maître dans les affaires épineuſes de » mon Pontificat ; encore s'il me » laiſſoit une partie de ſes connoiſ- » ſances, mais il ne me laiſſe que des » pleurs & des regrets. » Alors ſes » yeux ſe mouillèrent, & l'humanité l'emporta ſur la dignité.

Il eſt des Cardinaux que les Papes ne ſauroient trop affectionner ; c'eſt la réflexion que faiſoit Benoît XIV lui-même, au ſujet du Cardinal An-

tonelli, dont le Neveu retrace toutes les vertus.

Les intérêts de l'Egliſe ſont quelfois renfermés dans le cœur d'un bon Cardinal, diſoit St. Philippe de Neri; parce qu'il peut devenir Souverain Pontife, & faire refluer ſur la religion, ſes excellentes qualités. Le Pape qui ſemble éloigné de tous les royaumes, s'en rapproche, quand il veut, par ſa vigilance & par ſon zèle. Les députés qu'il a dans les différentes parties de l'univers, ſont toujours à ſes ordres pour opérer le bien, lorſqu'il le déſire efficacement.

Benoît prévint toutes les occaſions qui pouvoient, ſur cet article, intéreſſer ſa piété. L'on connoît ſa lettre pleine d'érudition, ſur la permiſſion qu'on peut donner à des infirmes, ainſi qu'à des vieillards, de communier ſans être à jeûn. Cette lettre, où malgré ſa vieilleſſe, l'on reconnoît ſa touche vigoureuſe &

ſon génie, fut écrite pour le Roi d'Angleterre, (le Prétendant) dont l'eſtomac débile avoit de continuels beſoins, & l'on ne peut rien lire de plus ſavant & de mieux écrit. Le Pape, après avoir établi que le jeûne qui précède la Communion, n'eſt que de diſcipline, rapporte toutes les autorités qui permettent de le rompre, lorſqu'il y a néceſſité.

Le Roi de Sardaigne qui l'affectionna toujours ſingulièrement, lui donna la la plus grande marque d'amitié. Ce Monarque, dont la mémoire eſt le ſouvenir de toutes les vertus, fit préſent au Marquis Lambertini, l'aîné des neveux du Saint Père, d'une Commanderie de Saint Maurice. Il ſavoit que l'oncle, ennemi, plus que perſonne, du Népotiſme, ne donneroit rien à la famille; & il voulut la dédommager.

Les Souverains faiſoient dire continuellement au Saint Père, qu'ils étoient enchantés de ſa prudence &

de ſa modération ; ils lui écrivoient eux-mêmes les choſes les plus honnêtes & les plus capables de le flatter. Il reçut pluſieurs préſens de leur part, & ſa reconnoiſſance répondit à leurs attentions.

« Nous avons des Prélats pour » Aſſiſtans du Trône Pontifical, diſoit » Lambertini ; mais les Princes ſont » un meilleur ſoutien. Je me regarde » comme inexpugnable, quand ils me » prêtent la main, & je me ferai » toujours un devoir de les bénir, & » de leur être attaché. » Le Saint Siège, d'après les promeſſes de l'Homme-Dieu, n'a beſoin que de lui-même pour ſe ſoutenir ; mais la Providence veut qu'on emploie les moyens humains, ſelon les lieux & les circonſtances. A la ſimplicité de la Colombe, il faut joindre la prudence du ſerpent. » J'aime » à laiſſer repoſer les foudres du Va- » tican, écrivoit-il à des Prélats qui » le ſollicitoient de faire un coup

» d'éclat, & vous ferez bien de m'i-
» miter. Le Souverain Légiſlateur,
» dont je ſuis l'Interprète & le Vicaire,
» ne fit pas une ſeule fois tomber le feu
» du Ciel, & il vécut environné d'hé-
» rétiques & d'incrédules. Prenons
» garde de mettre la paſſion à la place
» du zèle. Cette mépriſe a cauſé les
» plus grands maux à la religion.
» Gardons-nous de les renouveler. »

Le Cardinal Valenti ne pouvant plus enfin réſiſter aux attaques de la mort, termina ſa carrière à Viterbe, où il prenoit les bains.

On lui fit un trophée de toutes ſes rares qualités, comme il arrive à l'égard de tous les morts célèbres, en exaltant ſes connoiſſances, ſa politique, ſa ſageſſe, ſa pénétration; en rappelant combien il ſe fit eſtimer de la Reine d'Eſpagne, qui le retint à Bayonne, lorſqu'il alloit à Madrid remplir les fonctions de la Nonciature; mais comme les perſonnes en place,

ainſi que les auteurs, ont tous des ennemis; qu'ils reçoivent ici des outrages, & là des éloges, la malignité lui fit la plus injuſte & la plus injurieuſe épitaphe. On ne peut mieux apprécier ce Cardinal, qu'en voyant ſon portrait dans l'Oraiſon funèbre compoſée par le Prélat Claude Tudeski, & dédiée au Pape régnant.

Le Panthéon, ancien Temple conſacré à tous les faux Dieux, vulgairement connu ſous le nom de la Rotonde, paroiſſoit attendre un Pape ami des arts, pour le réparer. La coupe, le portail, les murs, tout tomboit en ruines, & tout fut rétabli de manière à fixer l'œil des voyageurs. Le dehors offrit plus de majeſté, le dedans plus de clarté, & le Saint Père en reçut les complimens les plus flatteurs de la part des étrangers, ſurtout des Anglois. On ſait combien ils ſe délectent à parcourir les monumens curieux, & combien Rome en voit

chaque année venir dans ſon ſein ; rendre hommage à ſes antiquités.

Le Pape ſe fit un plaiſir d'admettre à ſon audience un Libraire de Lauſanne, nommé Graſſet, dans l'intention d'acquérir de nouvelles notions ſur la Suiſſe. Il fut ſi content de ſa converſation, qu'il lui donna tous ſes ouvrages, avec permiſſion de les réimprimer en tout, ou en partie.

Les préſens des Papes conſiſtent ordinairement dans des chapelets d'agate, ou de lapis lazuli, décorés d'une médaille d'or. La Cour de Rome ne pourroit pas ſuffire à de grandes largeſſes. Ses charges excèdent toujours ſa recette, & les cinq cens mille livres qu'elle tire annuellement de la France, font environ la vingt-cinquième partie de ſes revenus.

L'Archevêque de Léopold, du Rite Grec, frappé des bruits qui couroient toujours en Pologne, au ſujet des Vampires, en écrivit à Benoît XIV,

On ſait, (d'après le livre de Dom Calmet) que l'on nommoit ainſi des morts, qui, animés, diſoit-on, par le malin eſprit, ſortoient de leurs tombeaux, venoient ſucer le ſang des vivans, juſqu'à ce qu'on leur eût tranché la tête, ou percé le cœur avec un pieu.

Dans pluſieurs villages de Pologne & de Hongrie, imbus de ces fables, on exhumoit fréquemment des cadavres, qu'on ſoupçonnoit Vampires; & c'étoit aſſez qu'ils paruſſent avoir le viſage enflammé, pour qu'on les mutilât & qu'on outrageât leur mémoire.

La Pologne avoit autrefois conſulté la Sorbonne & Rome elle-même, pour ſavoir ſi l'on pouvoit ainſi traiter les morts, ſans manquer au reſpect qui leur eſt dû. La première répondit que c'étoit violer les tombeaux; la ſeconde ne repliqua point, ne voulant pas ſe compromettre. Le bon Archevêque,

quoiqu'inſtruit de ces faits, croyoit ne devoir fixer ſon jugement, qu'après une déciſion du Saint Père. Le Pape, trop éclairé pour ne pas ſavoir que le vampiriſme eſt l'ouvrage de l'ignorance & de la ſuperſtition, ſe hâta de répondre en ces termes.

« C'eſt ſans doute, la grande li-
» berté de Pologne, qui vous donne le
» droit de vous promener après votre
» trépas. Ici, je vous l'avoue, nos morts
» ſont auſſi tranquilles que ſilencieux;
» & nous n'aurions beſoin ni de Sbirres,
» ni de Barrigel, ſi nous n'avions qu'eux
» à craindre. L'Impératrice Reine de
» Hongrie, a dû vous détromper ſur
» l'article des Vampires, que vous
» nommez communément Eupires. M.
» Vanſwieten, ſon Médecin, d'autant
» plus croyable qu'il eſt très-inſ-
» truit, nous apprend que la rougeur
» de certains cadavres, n'a d'autre
» cauſe qu'une eſpèce de terre qui les
» gonfle & qui les colore.

« Vous avez à Kiovie même, une » multitude de corps parfaitement » conſervés, & qui joignent à la ſou- » pleſſe des membres, des viſages en- » luminés. J'ai dit à ce ſujet, dans » mon ouvrage ſur la canoniſation » des Saints, que la conſervation des » corps n'eſt point un prodige. C'eſt » à vous, comme étant Archevêque, » qu'il appartient ſur-tout de déraciner » ces ſuperſtitions. Vous découvrirez, » en allant à la ſource, qu'il peut y » avoir des Prêtres qui les accréditent, » afin d'engager le peuple, naturelle- » ment crédule, à leur payer des exor- » ciſmes & des Meſſes. Je vous recom- » mande expreſſément d'interdire, » ſans différer, ceux qui ſeroient cou- » pables d'une telle prévarication; & » je vous prie de bien vous convaincre » qu'il n'y a que les vivans qui ont » tort dans cette affaire.

Cette lettre eut le ſuccès qu'on en devoit attendre. On ſévit contre les

réfractaires, à l'imitation de l'Evêque de Cracovie, qui fit dépoſer un Supérieur de Communauté, pour avoir fait brûler, dans la ville de Lublin, le corps d'un prétendu Vampire. Voilà comme l'influence de Lambertini diſſipoit inſenſiblement les préjugés.

Quand les Papes n'agiront que pour les intérêts de l'Egliſe, & non pour leurs prétentions, ils ſeront toujours sûrs d'avoir beaucoup d'autorité. La vérité qui les plaça ſur la Chaire de St. Pierre, les y ſoutiendra. Quoique leur dignité paroiſſe incompatible avec la puiſſance temporelle dont les Rois ſont revêtus, Dieu a néanmoins permis cette union, ſelon l'Hiſtorien Fleury, pour donner à ſon Egliſe, plus de luſtre & plus de tranquillité. Sans cela, les Papes, ſouvent obligés d'abandonner leur Siège, ſe verroient à la merci des Deſpotes & des événemens.

Quelques politiques eurent de fré-

quentes conférences avec le Saint Père, ſur les différens gouvernemens qu'on donne à des Prélats dans toute la Romagne. Il importe de ne nommer à ces places, que des hommes fermes & bienfaiſans ; leur adminiſtration exigeant beaucoup de détails, qui les rapprochent ſouvent du peuple : mais il faudroit, avant toutes choſes, les mettre en état de répandre des encouragemens, pour faire défricher les terres, pour donner au commerce de l'activité. Tant qu'on négligera ces moyens, l'oiſiveté détruira les mœurs, conſumera les habitans, & l'on ne trouvera dans tout le patrimoine de St. Pierre, qu'une nation abâtardie, ſans vigueur & ſans bras.

Ainſi penſoit Benoît lui-même ; mais il diſoit ſagement, « je ſuis trop » vieux, & j'ignore ſi le commen- » cement d'une pareille entrepriſe, » qui coûteroit beaucoup de ſoins &

» d'argent, ſeroit continuée par mon » ſucceſſeur. »

On ſe borna ſeulement à préſerver le pays de la diſette, à entretenir les galères, à détruire les contrebandiers, dont les frontières, ſur-tout du côté de Naples, ſont preſque toujours infeſtées, à créer quelques manufactures, à protéger l'induſtrie. C'eſt tout ce qu'on pouvoit attendre ſous le règne de Lambertini, qui diſoit toujours, « je ſuis Pape avant d'être Souverain. » Il eſt vrai que pour le ſpirituel, il ne ceſſa jamais de s'en occuper. Toutes les fonctions lui étoient précieuſes, dès qu'il s'agiſſoit de remplir les devoirs de Prêtre & de Pontife ; & comme la ſcience répondoit à ſon zèle, il maintenoit les règles de la diſcipline avec vigueur, autant que le ſiècle le permet. Un Gentilhomme étant venu du fond de la Bohême à Rome, pour s'accuſer d'une faute très-grave, & croyant trouver plus de facilité

chez le Pape que chez le Cardinal Galli, Grand-Pénitencier, ſupplia le Saint Père d'écouter ſa confeſſion. Sa Sainteté l'entendit dans la galerie de Monte-Cavallo, qui communique de l'Appartement à la Chapelle; & le Pénitent dit quelques jours après: « j'avois imaginé que le Pape, ayant » toute la plénitude des pouvoirs, » & toute l'aménité d'un homme ai- » mable, ne me donneroit qu'une » pénitence légère, mais il vient de » m'en impoſer une qui durera toute » ma vie. »

La ſévérité du Pontife ne ſe borna point à ce ſeul objet. Le Miniſtre de Portugal lui faiſant part d'une nomination du Roi ſon Maître, pour un ſujet abſolument inepte; Le Pape écrivit lui-même au Monarque, » qu'il » étoit de la dernière importance pour » la religion, de ne donner des bé- » néfices qu'à des Eccléſiaſtiques rem- » plis de ſcience & de vertu; que les

» Souverains rendroient, ſur cet ar-
» ticle, le compte le plus terrible au
» Tribunal ſuprême ; que la multipli-
» cité des Prêtres oiſifs & ſcandaleux,
» étoit la plus grande plaie dont Dieu
» pût affliger ſon Egliſe ; & que le vrai
» moyen de ne la pourvoir que de
» bons ſujets, conſiſtoit à ne rien
» donner aux ſollicitations, & encore
» moins aux ſolliciteurs. »

Rome fut toujours ſi perſuadée de cette grande vérité, qu'il n'y a point d'Evêque nommé par le Pape, qui ne ſubiſſe un rigoureux examen. Il en refuſa lui-même deux, l'un parce qu'il aimoit le faſte, l'autre parce qu'il étoit avare. « Vous ne re-
» garderiez, leur dit-il, les remon-
» trances des pauvres, que comme
» de ſimples paroles ; tandis que leurs
» prières ſont des aſſignations réelles,
» qui nous citent devant le Tribunal de
» Dieu même, où tout Bénéficier
» eſt condamné ſans appel, s'il ne

» s'exécute pour les malheureux. »

Il porta ſes vues ſur la première éducation qu'on donne aux enfans ; & comme en Italie, ils ont l'eſprit plus vif & plus avancé que par-tout ailleurs, il penſa qu'il falloit les exciter de bonne heure à l'amour de l'étude & du travail. Ce beſoin étoit d'autant plus urgent, que des pères oiſifs, tels qu'ils le ſont communément à Rome, négligent leurs propres familles, & ne rougiſſent pas d'étouffer les talens. On dreſſa, par ordre du Saint Père, un très-beau plan relatif à cet objet; mais celui qu'on chargea de le faire exécuter, devint pareſſeux lui-même, & le mal alla toujours en croiſſant.

Cependant Benoît dit plus d'une fois qu'il ne ſe repoſeroit pas de ces ſoins, ſur le zèle de ſes ſucceſſeurs, en ce qu'il prévoyoit que, malgré toute leur bonne volonté, ils auroient des règnes trop orageux, pour s'oc-

cuper de la réforme des abus. La pénétration des grands hommes saisit l'avenir ; & quand Lambertini s'exprime de la sorte, on diroit qu'il voit Clément XIII en butte aux Souverains, pour son Bref contre le Duc de Parme ; Clément XIV, accablé des affaires les plus onéreuses pendant son Pontificat ; Pie VI, allant à Vienne pour discuter les intérêts du Saint Siège avec l'Empereur.

On lui présenta un livre sur la cabale, qui ressuscitoit le système de quelques philosophes, touchant les prédictions, les talismans, les nombres mystérieux, l'évocation des esprits, les relations avec les sylphes, la médecine universelle, & il se contenta de répondre : « Plût au Ciel, qu'il » n'y eût pas d'autre cabale dans les » Cours, nous n'y verrions pas tant » d'intrigues & de révolutions. » Il ne pouvoit souffrir la politique, qui change continuellement de méthode, sous prétexte d'arriver au mieux. Il vouloit

vouloit qu'on fît peu d'Ordonnances, & qu'elles fuſſent ſtrictement exécutées; qu'on choisît bien un plan d'admiaiſtration, & qu'il devînt invariable comme le cours du Soleil; qu'on n'adoptât un ſyſtême, qu'après avoir prévu tous les inconvéniens; « mais » ſur-tout, ajoutoit-il, que tout cela » ſe faſſe en faveur de l'humanité. » Elle a tant de maux à combattre » dans cette vie, ſoit par les beſoins » fréquens, ſoit par les cruelles ma- » ladies auxquelles nous ſommes con- » tinuellement expoſés, qu'il ne faut » pas les aggraver, en lui refuſant » des ſecours. »

Le Cardinal Paſſionei, toujours impétueux, ſe préſentoit aſſez ſouvent pour lui faire des reproches amers ſur des objets qui frappoient ſon imagination, & le Pape, quoique très-vif, les ſouffroit; mais un jour il lui dit: « ſi la colère s'élève à proportion du

» rang, la mienne ſera ſurement ſu-
» périeure à la vôtre. »

Le Cardinal ſentit ſon tort; & voulant néanmoins n'en pas convenir, il pria le Saint Père de lui dire comment il entendoit un paſſage de Joël. « Ce » n'eſt pas celui-ci qui vous occupe, » lui répliqua Lambertini d'un ton » jovial, mais bien celui qui vous » conduira juſque chez vous : » & le Pape le ſalua.

Un de ſes confidens lui demandant un jour quel étoit le Cardinal le plus ſpirituel, il répondit : « je devine » votre penſée, comme vous devinez » la mienne; mais vous n'en direz » rien au Cardinal Jean-François » Albani, pour ne pas bleſſer ſa mo- » deſtie. » Il eſt difficile de louer plus finement.

On s'étonnoit toujours de ce que Lambertini n'avoit pas l'uſage de la langue françaiſe; mais il ſe contentoit d'en admirer les beautés, dans les ſer-

mons de Bourdaloüe, les méditations de Mallebranche, les élévations de Boſſuet, qui paſsèrent ſouvent entre ſes mains. « Je conviens de bonne foi, » diſoit-il, que nous n'avons rien dans » ce genre d'auſſi parfait.

On l'empêcha de faire venir des Français, qui auroient enſeigné la langue; & cela ſe rapporte à ce qu'il diſoit lui-même, « qu'un Pape eſt » preſque toujours enchaîné, & que » s'il n'y prend garde, on ne lui laiſſe » que la main libre pour donner tout » ſimplement des bénédictions. »

Il fut queſtion de retarder les Meſſes des Paroiſſes, qu'on chante ordinairement trop matin, pour qu'on y puiſſe aſſiſter commodément; mais les Cures de Rome étant preſque toutes annexées à des Couvens, on a conſulté les heures qui s'accordent avec la règle, plutôt que celles qui convenoient au public

Le Pape ſouffroit impatiemment les

prédications qui ſe faiſoient dans les rues, comme étant contraire à l'eſprit de Jeſus-Chriſt, qu'on n'entendît point crier dans les places publiques, ainſi que l'Evangile le dit formellement. Il ſupprima certaines miſſions, dont l'appareil reſſembloit moins à des actes de religion, qu'à des pompes profanes; & s'il eût encore régné quelques années, il n'y a pas de doute que le culte phariſaïque, auquel le peuple d'Italie n'eſt que trop enclin, n'eût fait place à la vraie dévotion. « Autant » la piété, diſoit-il, eſt-elle majeſ- » tueuſe & ſublime, lorſqu'on la voit » en grand, autant devient-elle puéri- » rile, lorſqu'on la fait conſiſter dans » de petites pratiques, qui ſont cette » lettre qui tue, ſelon l'expreſſion » de l'Apôtre, & non cet eſprit qui » vivifie.

» Je ſais, écrivoit-il à l'Evêque de » Barcelone, que le culte extérieur » doit ſe reſſentir dn génie des nations.

» qu'il doit être plus pompeux chez les » Eſpagnols que chez les Allemands, » plus affectueux chez les Italiens que » chez les Français ; mais il faut » dans tous les pays du monde, pour » être agréable à Dieu, qu'il ſoit » l'expreſſion du cœur, ſans quoi les » génuflexions, les prières, les céré- » monies ne ſont que des ſignes & » des mots. »

Quand certains Diocèſes ſe plaignirent en France du changement qu'on faiſoit aux anciens catéchiſmes, il dit à M. Bottari, « il eſt ſans doute étrange » que l'Egliſe Romaine n'ait pas, » dans tous les lieux, le catéchiſme » romain. » Il fit cependant pluſieurs fois l'éloge de celui de Montpellier, qu'il nommoit une Théologie familière, malgré ce qu'en avoit dit la Congrégation de l'Index.

Celle de la Propagande admira pluſieurs fois le zèle avec lequel Benoît s'occupa de cet objet. On ſait qu'elle

a pour but, de former des ſujets capables de prêcher la foi chez les barbares & chez les infidelles, & que le lieu qui renferme toutes les imprimeries relatives aux Miſſions, doit être regardé comme un des monumens de Rome les plus curieux.

Il y eut une ſéance théologique en préſence du Saint Père, où on lut une longue diſſertation ſur la fréquence des expoſitions & proceſſions du Saint-Sacrement. Le Pape finit par obſerver qu'on ne pouvoit mieux faire pour obvier aux abus, que de ſe conformer à l'uſage de Rome; excepté les Quarante-Heures, qui paſſent ſucceſſivement d'une ſeule Egliſe à l'autre, on n'y voit d'expoſition & de proceſſion qu'au temps de la Fête-Dieu.

L'habitude avilit les choſes ſaintes, & comme dit très-ſagement l'auteur de l'Imitation, « quel reſpect n'auroit-» on pas pour l'Euchariſtie, s'il n'y

» avoit dans l'univers qu'un Temple » & qu'un Sacrifice ! »

Les correſpondances du Saint Père le mettoient ſouvent dans le cas de ſe plaindre de la fatigue & du travail ; ce qui le tourmentoit davantage, étoit la crainte de confondre les devoirs de Souverain avec ceux de la Papauté. Ce mêlange des deux puiſſances, embarraſſe réellement un Pontife qui veut ſatisfaire à toutes ſes obligations ; delà vient que dans l'hiſtoire des Papes, il eſt très-difficile d'en trouver qui aient ſu allier l'eſprit de gouvernement avec la piété. Quand on lit leur vie, l'on voudroit que Pie V joignît à ſes vertus l'intelligence de Sixte Quint ; que Clément XIII reſſemblât à Benoît XIV, dans la manière de régner. Auſſi ce dernier dit-il agréablement, en entrant dans la ſalle où l'on chantoit une Cantate pour la naiſſance du Duc de Bourgogne, « c'eſt comme » Souverain que je parois dans cette

» brillante assemblée, & non comme » Pape.

L'Ambassadeur de Bologne (Bentivoglio) se plaignant un jour de ce que Sa Sainteté ne l'accueilloit pas comme à l'ordinaire, elle lui répondit: « apprenez qu'un Pape est un homme » qui doit réunir deux personnes, » sans avoir deux visages, & qu'ac- » tuellement que vous me parlez, je » suis occupé d'une consultation sur » un point de Théologie. »

On vint lui annoncer dans ce même moment le Procureur général de la Congrégation de St. Lazare; » oh, pour » celui-là, s'écria-t-il, comme Pape » & comme Souverain, nous l'aimons » de tout notre cœur, ainsi que sa » Cougrégation, dont les vertue sa- » cerdotales ne sont point inférieures » à celles de sont saint Instituteur. »

Une rixe scandaleuse s'étant élevée dans une Eglise de Rome, au moment que la nuit approchoit, le Saint Père

fit, dès le lendemain même, appeler le Curé, &, de ce ton énergique qui répondoit ſi bien à ſon génie, il lui dit, « la reprimande du Cardinal Vi-
» caire eût été trop douce; mais ſachez
» que les dévotions nocturnes ſont
» communément une ſource d'abus;
» que c'eſt manquer à la vigilance
» paſtorale, que de laiſſer les Egliſes
» ouvertes après le coucher du ſoleil,
» & que Rome elle-même, a droit
» de ſe plaindre de ce que vous la
» compromettez aux yeux des na-
» tions, en l'expoſant à des irrévé-
» rences dont triomphent les impies
» & les libertins. »

Staniſlas, Roi de Pologne, non moins célèbre par ſes vertus que par ſes malheurs, demanda, pour un Religieux, une diſpenſe qu'on n'accorde preſque jamais, Lambertini lui répondit: « un Monarque ami de l'hu-
» manité, ſur-tout un Souverain qui
» s'eſt vu ſans trône, ſans aſyle, ſans

» ſoutien, a droit d'obtenir du Saint » Siège tout ce qu'il peut déſirer ; » Rome payenne vous eût placé parmi » ſes Divinités ; Rome chrétienne » ouvrira les Cieux pour délier ce que » vous ſouhaitez. »

On vint raconter au Saint Père, avec indignation, qu'un Ecoſſois ſortoit de ſe battre avec un Pruſſien, qu'ils étoient l'un & l'autre gravement bleſſés ; & tandis qu'on s'attendoit qu'il alloit ſévir, il répondit flegmatiquement, « qu'on envoie tout à » l'heure de ma part le meilleur chirurgien, qu'on leur offre tous les » ſecours dont ils peuvent avoir beſoin, qu'on les prie de ſe ſouvenir » qu'ils ſont dans le centre de la Religion Catholique, à laquelle leurs » aïeux furent ſincèrement attachés, » & que Benoît XIV ſeroit charmé » de pouvoir devenir leur père ſpirituel, comme il eſt ſincèrement leur » ami. »

Ils revinrent l'un & l'autre en ſanté, pleins de la plus vive reconnoiſſance pour le Saint Père, qu'ils allèrent affectueuſement remercier ; mais fâchés, comme ils le dirent eux-mêmes, de ne pouvoir remplir tous ſes ſouhaits.

Son caractère eſſentiel étoit la bonté. Son ame s'ouvrit toujours, avec une ſatisfaction incroyable, au plaiſir de faire le bien. Cela parut d'une manière attendriſſante à l'égard d'une Dame étrangère, qui vint à Rome ſe jetter à ſes pieds, & ſolliciter la grace la plus ſignalée. Elle lui préſenta ſes deux fils, ſon époux, & lorſqu'ils ſe furent retirés, dans l'abondance de ſes larmes, elle lui dit :

« Très-Saint Père, au nom du pou-
» voir que vous avez reçu des Cieux,
» de cette charité qui vous rend le
» père commun des fidelles, & ſenſible
» à tous leurs maux, j'oſe vous ſup-
» plier de m'accorder mon pardon,

» à vous la vive image de celui qui
» daigna abſoudre la femme adultère,
» & recueillir les pleurs de la pé-
» chereſſe. Il y a douze ans que j'ha-
» bite avec celui que je viens de
» vous préſenter comme mon époux,
» malheureuſement il n'en a que le
» nom : j'étois Religieuſe, lorſqu'il
» m'enleva du Monaſtère de.....; les
» Supérieurs n'ont point fait de re-
» cherches, me croyant morte depuis
» long-temps. Je connois toute l'énor-
» mité de ma faute, & c'eſt pour
» l'expier que j'ai entrepris ce long
» pélerinage. Ayez pitié de mes en-
» fans, en leur aſſurant un état. Leur
» jeuneſſe, leur innocence, leurs cris
» ſollicitent mon pardon. Rendez
» légitime l'attachement que j'ai pour
» un homme rempli de vertu, en le-
» vant les obſtacles qui nous empê-
» chent de nous marier. Je promets
» à votre Sainteté que je ferai des
» ſacrifices devant Dieu, qui vaudront

» ceux du cloître, que j'embraſſerai ſes » autels, comme une mère de famille, » dont la vie ſe paſſera dans la pra- » tique conſtante de ſes devois, & » que je bénirai chaque jour la main qui » aura briſé mes chaînes. »

Benoît frappé d'un ſi touchant tableau, leva les yeux vers le Ciel, enſuite les rabaiſſant ſur elle, il lui dit: « eſpérez dans la miſéricorde divine; » la religion n'eſt point une marâtre, » mais une tendre mère qui exauce « le pécheur contrit. » Il lui impoſa une pénitence proportionnée au délit; » il rompit ſes liens, il la releva de toutes les cenſures, & dans l'effuſion de ſon cœur, il bénit, en verſant des pleurs, le père, la mère & les enfans, qu'il voulut voir encoreune fois.

Outre que le Pape a ſurement le pouvoir de relever des vœux, le cas n'étoit pas ſans exemple. Benoît IX releva du Diaconat, Caſimir, Religieux de Cluny, lorſqu'il fut queſtion de

le faire Roi de Pologne, & de le marier.

On dédioit continuellement des ouvrages au Saint Père, ce qui lui faiſoit dire que ces épitres dédicatoires étoient des caſſolettes d'orgueil, dont on vouloit lui faire reſpirer la vapeur. Lorſqu'un religieux Serviteur lui en adreſſa une où l'on exaltoit ſon infaillibilité, il dit au Prélat Bouget, « ne » nous preſſons point d'avoir de la » vanité, il nous viendra quelque livre » de l'autre côté des Alpes, qui fera le » contrepoids. »

Occupé des beſoins de ſon peuple, il dit un jour à M. Rota : « n'y » auroit-il donc pas moyen de mettre » les artiſans dans le cas de ſe paſſer » de la Loterie & du Mont de Piété. » Ils n'ont, pour ainſi dire, que cette cruelle manière d'exiſter, & le commerce en ſouffre, ainſi que les bonnes mœurs.

Le Prélat lui répondit : « il en eſt

» des empires comme des fleuves ; » ils ſont entraînés par un mouvement » qu'on ne peut arrêter, qu'en les » détournant de leurs cours ; mais ce » n'eſt pas dans un royaume élective, » où l'on ne choiſit les Souverains » qu'à l'âge de ſoixante ans, qu'il faut » concevoir de pareils projets. C'eſt-» à-dire, repliqua le Saint Père, que » nous reſſemblons à des malades qui » ont une fièvre continue, & que tout » ce qu'on peut faire, c'eſt d'em-» pêcher qu'elle n'augmente ; mais » cet état vaut encore mieux que le » délire & que les convulſions de pays » belligérans. »

La piété de Benoît XIV, toujours exemplaire & jamais affichée, l'ayant conduit aux pieds de St. Philippe de Neri, Fondateur de l'Oratoire en Italie, il dit à haute voix, après avoir fini ſa prière, « nous lui donnerons quel-» que jour pour compagnon, le Car-» dinal de Bérulle, ſon vénérable imi-

» tateur, dont la ſtatue figureroit au » mieux dans cette Egliſe.

Il fit faire les reproches les plus amers à un Religieux qui, prêchant devant les Juifs, s'aviſoit de les invectiver de la manière la plus injurieuſe. « C'eſt le moyen, dit-il, de » les aliéner pour jamais, comme c'eſt » contredire les Evangéliſtes, eux qui, » dans le récit de la Paſſion, ne ſe » ſont pas permis un ſeul mot d'in- » dignation contre Judas & les bour- » reaux de l'Homme-Dieu, quoique » leur crime fût atroce. »

Il déſiroit qu'au lieu des déclamations contre les incrédules, qu'on trouve dans les nouveaux ſermons, on ſe contentât d'expoſer les vérités avec force. » Paroles d'Energumène & non » d'Apôtre, s'écrioit-il, toutes les » fois qu'il liſoit dans un diſcours » chrétien, des ſarcaſmes contre les » mécréans. »

Il y avoit quarante-deux ans que

les diſputes ſur la Conſtitution Unigenitus agitoient l'Egliſe de France, lorſque les Prélats, qui composèrent l'aſſemblée de 1755, ſe trouvèrent diviſés ſur cet objet. Les uns prétendoient qu'on péchoit mortellement en ne recevant point cette Bulle, les autres ſoutenoient qu'on péchoit ſimplement en matière grave. On ne trouva point de meilleur expédient que d'écrire à Benoît XIV.

Perſonne ne pouvoit, mieux que ce Pontife, donner une déciſion juſte & préciſe. Outre qu'il connoiſſoit à fond la doctrine de l'Egliſe ſur les matières de la Grace, il avoit vu naître ſous ſes yeux le fameux Décret de Clément XI; mais pour ne rien précipiter dans une affaire de cette importance, il conſulta quelques Théologiens, ſurtout le Père Richini, Dominicain, alors Secrétaire de la Congrégation de l'Index, depuis Maître du ſacré palais; & afin de ne pas riſquer la

réponſe qu'il méditoit, il garda le plus profond ſilence, & ne parla de ſon avis qu'à Louis XV lui-même.

Il y eut une correſpondance ſecrète entre le Pape & le Monarque, juſqu'au moment où l'on vit éclore une lettre encyclique, ſur la manière dont il falloit ſe comporter à l'égard des oppoſans à la Bulle. Le Roi la reçut à la fin de l'année 1756, & la fit adreſſer à tous les Evêques.

La lettre du Saint Père tendoit à maintenir la paix, n'admettant preſque pas de circonſtances où l'on dût refuſer les Sacremens. On reconnoît dans cet ouvrage la prudence du Pape, qui craint de jeter une bombe dans l'Egliſe de France, dont les éclats pourroient être funeſtes. Il commença par beaucoup louer les Evêques des Gaules, qui ſe diſtinguèrent dans tous les temps par leur ſcience & par leur piété.

Cette lettre, ſuſceptible comme tous

les Décrets, de commentaires & d'interprétations, parut n'avoir aucun effet juſqu'à l'aſſemblée ſuivante, où les Prélats, contre l'avis de M. de Fleury, pour lors Archevêque de Tours, la firent inſérer dans leurs actes, & l'envoyèrent à tous les Curés, mais alors Benoît XIV n'etoit plus, & il mourut ſans prévoir qu'en conſidération de ſa mémoire, ſa lettre ſeroit enfin reçue.

Ce qu'il y a de sûr, c'eſt que depuis cette époque on fut plus tranquille ſur les affaires de la Bulle. « Il eſt vrai, comme diſoit Benoît XIV lui-» même, que l'incrédulité faiſant tous » les jours de nouveaux progrès, on » ſe trouveroit plutôt dans le cas de de-» mander aux hommes s'ils croyoient » en Dieu, que s'ils recevoient la » Conſtitution. »

Le Saint Père avoit antérieurement adreſſé des Brefs à des Univerſités, faiſant le plus grand éloge de la doctrine

Thomas, & confirmant à cet égard tout ce qu'en avoient dit ſes prédéceſſeurs.

Il permit que ſon nom parût à la tête de l'édition des Opuſcules de St. Auguſtin, afin qu'on sût, comme il le dit lui-même, qu'il ſouſcrivoit de toute ſon ame au témoignage que l'Egliſe rendit, dans tous les temps, à la doctrine de ce Père, ſur la grace & ſur le libre arbitre.

On voit par ces récits que Benoît, ne perdant jamais de vue ſes devoirs de Pontife, ſavoit être Pape comme Souverain.

Il ſeroit ſeulement à ſouhaiter qu'il eût moins prêté l'oreille aux ſollicitations de perſonnes puiſſantes, qui lui demandoient la grace des criminels. On laiſſa plus d'une fois impunis des aſſaſſinats, qu'on fit paſſer pour des rencontres. Quoique l'uſage du ſtilet ſoit moins commun parmi les Italiens, qu'on ne le publie, c'eſt l'arme que

le peuple emploie ſourdement pour ſe venger.

Le choix que le Pape fit du Cardinal Archinto pour la place de Secrétaire d'Etat, l'avoit conſolé de la mort de Valenti. Des connoiſſances, de la fermeté, un amour incroyable pour le vrai, un zèle ardent pour le bien, formoient l'eſprit & le cœur de ce nouveau Miniſtre. On l'avoit craint autant qu'admiré, pendant qu'il fut Gouverneur de Rome. Cette place, lorſqu'on s'en acquitte dignement, exige beaucoup de travail, de prudence & de ſagacité.

L'étranger qui ne connois pas Rome, s'imagine qu'on n'y trouve ni police, n'y ſurveillant, & il n'y a pas de pays dans le monde, où le gouvernement ſoit mieux inſtruit de tout ce qui ſe paſſe, non pour nuire à la liberté mais pour ne rien ignorer.

Les grandes villes, ſur-tout les capitales, ont beſoin d'un pareil frein,

pourvu toutefois que cela ne prenne pas la tournure d'une inquiſition.

Le Cardinal Secrétaire d'Etat ne tarda point à déployer des talens relatifs à ſon miniſtère. Sa prévoyance ne laiſſa rien échapper, de ſorte que le Saint Père s'exprimoit ainſi ſur ſon compte, dans une lettre écrite à un Chanoine Régulier de Bologne.

« Il me faudroit dix yeux pour » ſuivre ſes opérations, tant elles ſont » belles & rapides. Il travaille comme » les autres jouent, avec une facilité » ſurprenante; & quoique ſévère, il » rit de mes bons ou mauvais mots. » Je lui laiſſe carte blanche, me con- » tentant de griffonner, ſelon mon » uſage, & ſachant d'ailleurs que ſes » plans ſont admirables. »

» Je ſuis quelquefois fâché de ce » que notre gouvernement n'a pas » l'éclat de celui du Roi de Pruſſe, » pour qu'on connût mieux le génie » de mon Cardinal; mais je reviens

» au calme dont nous jouiſſons, & » je dis, faut-il donc déſirer les tem- » pêtes, quand on eſt auſſi bien? »

Benoît XIV, en parlant de ce Monarque, lorſqu'il fit une incurſion dans la Saxe, au moment que l'Europe étoit en paix, dit : « je connois Frédéric, » ſes vues, ſes motifs; il ne s'arrê- » tera que lorſqu'il aura poſé lui- » même les bornes qu'il veut placer. »

La ſanté du Saint Père commençoit à s'affoiblir, de manière qu'il en écrivoit ainſi à un de ſes amis :

« Je vacille, & ſi je me ſoutiens » encore, c'eſt que je n'ouvre point » aux maladies qui ſe préſentent pour » entrer. Je prévois cependant qu'elles » finiront par enfoncer la porte. Alors » un *In manus* de ma part, un *De pro-* » *fundis* de la vôtre, termineront le » Pontificat & la vie du pauvre Lam- « bertini, qui ſe recommande à vos » prières, & qui eſt toujours votre

» bon & vieil ami; car à mon âge » on ne change pas. »

La maladie vint effectivement l'aſſaillir : après avoir été vivement tourmenté d'un catarre ſuffocant, il retomba vers la fin de Décembre 1756. Le Doyen du Sacré Collége lui adminiſtra les dèrniers Sacremens, qu'il reçut avec une ferveur héroïque. On tira des différens cachots, tous les priſonniers détenus pour crimes capitaux, & on les transféra au Château St. Ange, comme cela ſe pratique la vielle des interrègnes.

Cet accident ne ſervit heureuſement qu'à faire connoître de plus en plus la réſignation & la fermeté de Benoît XIV, qui parurent alors de manière à laiſſer la plus grande idée de ſes ſublimes vertus. Il ſe trouva beaucoup mieux, & cela retentit de toutes parts.

L'Ambaſſadeur de France, l'Abbé de Connillac, aſſiſtèrent au *Te Deum* qu'on

qu'on chanta dans l'Egliſe de St. Louis, en actions de graces de l'heureuſe convaleſcence du Saint Père. C'étoit, ſans doute, le moment où Rome devoit ſe livrer à la plus grande joie; mais le Pontificat de Lambertini duroit trop long-temps, pour avoir le ſuffrage des Romains. A peine un Pape eſt-il élu, qu'ils ſe livrent à des tranſports incroyables, & cette effervescence s'affoiblit ſi ſon règne dure plus de ſeize ans.

Il en eſt ainſi de tous les royaumes électifs. Les Papes ne ſont ordinairement aimés dans Rome, que lorſqu'ils ne ſont plus. On exalte le mort, pour dépriſer le vivant. « Je ne prends pas » le bon moyen de me faire regretter, » diſoit Lambertini; mais je n'aurai pas » la complaiſance de mourir, pour » leur être agréable. »

Il y eut un débordement du Tybre, qui donna un nouvel exercice à la charité du Souverain Pontife. Il fit

raſſembler les malheureux dans l'enceinte du Colyſée, & l'on y diſtribua les choſes néceſſaires à la vie, avec tout l'ordre poſſible. Un peuple ne peut être heureux, qu'autant que le Souverain entre dans les détails, ſurtout lorſqu'il le fait en grand.

On vit par la ſuite éclore un traité de commerce entre le Saint Siége & la Lombardie Autrichienne; il fut ſigné par le Cardinal Archinto, & par M. Criſtiani, Miniſtre de la Cour de Vienne à Milan. Il contenoit ſeize articles également avantageux aux deux parties intéreſſées. Rome fera toujours bien de cimenter ſon union avec les Princes Catholiques, par de ſages traités. Plus un royuume eſt foible, plus il doit chercher des appuis.

Lambertini ſentant chaque jour combien ſes forces diminuoient, ſe hâtoit de relire avec ſoin tous ſes ouvrages; il déroboit à ſon repos

des heures qu'il donnoit au travail, ce qui lui valut ſouvent des réprimandes de la part de Lorenti, ſon Médecin. La plus grande difficulté qu'il éprouva, fut, comme il le dit lui-même, de donner ſon ſtyle à des fragmens qu'il n'avoit point travaillés; ſans cela l'on eût trouvé de la bigarrure dans ſes productions, & ſurement elles méritoient la perfection qu'elles ont acquiſe.

Le temps vint où un Mylord devoit s'en retourner; & le St. Père voyoit arriver ce moment avec beaucoup de peine. « Nous étions faits l'un pour » l'autre, dit-il, au Cardinal Porto-» Carrero; il a ce caractère de verité » & cette promptitude d'eſprit qui » déſorientes nos Politiques & nos » Raiſonneurs. »

Il eut ſoin de répondre à la confiance des Princes Catholiques, en ne leur envoyant que des Nonces auſſi vertueux qu'éclairés; précaution d'au-

tant plus néceſſaire qu'il n'arrive que trop ſouvent de voir des Puiſſances déſunies par l'imprudence, ou par l'inflexibilité de leurs Ambaſſadeurs.

Les divertiſſemens d'uſage furent rarement interrompus ſous le Pontificat de Benoît XIV. Rome, naturellement ſérieuſe, comme une ville trop dépeuplée, a beſoin de quelques fêtes publiques, qui la réveillent & qui lui rappellent ſon ancienne ſplendeur. Il lui faut des concerts, des illuminations, des feux d'artifice, d'autant mieux que le peuple Romain, différent des François, ne connoît point le plaiſir de ſe promener. Les vaſtes & magnifiques jardins, connus ſous le nom de Vignes, ne ſont viſités que par les étrangers; ſans cela l'on n'y verroit d'autres perſonnages que des ſtatues.

Le Pape étoit trop attaché aux Maiſons de Bourbon & d'Autriche, pour ne pas s'intéreſſer à leurs deſti-

nées. Le magnifique traité qui réunit enfin les Cours de Vienne & de Verſailles, diviſées depuis ſi long-temps, le flata d'autant mieux, qu'il fut l'ouvrage de M. l'Abbé de Bernis, depuis Cardinal. Lorſqu'il en apprit la nouvelle, avec les juſtes éloges qu'on donnoit à l'auteur, il s'écria : *ô admirabile commercium*, paroles tirées d'une Antienne du Bréviaire Romain.

Il écrivit à un de ſes amis. « Le ſiècle » en ſera tout glorieux, & moi je ne » le ſuis pas moins, de voir qu'il » ſe trouve toujours dans le Clergé » d'habiles Miniſtres & de ſavans Né- » gociateurs, qui ſervent les empires » d'une manière admirable. Il me ſem- » ble voir le Cardinal de Richelieu » ſe mordre les doigts, de n'avoir pas » penſé à cette grande entrepriſe. Pour » moi, comme Prince de la paix, par » état & par inclination je me réjouis » de toute mon ame d'un pareil évé- » nement; & je dis que, ſi la poli-

» tique avoit des litanies, le nom de
» Bernis s'y trouveroit en tête. »
« L'Impératrice & le Roi de France
» ont une bonté qui devoit les rap-
» procher. Leur alliance tiendra
» comme le maſtic des anciens Ro-
» mains, s'ils ont des ſucceſſeurs qui
» leur reſſemblent; & l'Europe ſera
» forcée de ſe taire, & de les admirer.
» Le bon Turc ne nous dit mot; il
» m'a même fait dire les choſes les plus
» agréables par le Marquis Maïo,
» Miniſtre de Naples à Conſtantinople;
» mais s'il venoit à ſe repentir de ſa
» politeſſe, nous ſerions maintenant
» plus forts que jamais contre lui.
» Louis & Thérèſe forment un chiffre
» redoutable à toutes les Puiſſances.
» Je prononce ces noms avec recon-
» noiſſance; car je ſais très-poſitive-
» ment qu'on me veut tout le bien poſ-
» ſible à Verſailles comme à Vienne. »
« Mais cela ne me rendra ni la
» jeuneſſe, ni la ſanté, & je ne dois

» plus m'occuper que de cette paix
» éternelle, qui fait la félicité des
» Élus. J'écroule inſenſiblement, &
» ma ſenſibilité verra bientôt qu'elle
» eſt bien peu ſainte. »

Comme on ne pouvoit faire plus de plaiſir à Benoît XIV, que de lui annoncer des étrangers à talens, il fut charmé d'apprendre l'arrivée de Madame du Bocage. Il connoiſſoit ſes poéſies, & quand il ſut que le Cardinal Paſſionei, preſqu'octogénaire, lui faiſoit des viſites aſſidues, & la promenoit dans la ville, pour lui montrer les monumens les plus curieux, il s écria : la ſage union, que des années & des talens !

Des Religieux vinrent prier le Saint Père, de faire arrêter un de leurs Confrères, qui fuyoit le cloître, & qui ne vouloit plus y retourner ; » c'eſt-à-dire, leur répliqua-t-il, que » vous exigez que je rende un homme

» malheureux pour la vie ; & que
» le mécontentement qui lui eſt per-
» ſonnel, ſe communique à toute votre
» Maiſon. Je vas donner des ordres
» pour qu'il me ſoit amené ; je ſais
» quels ſont ſes ſujets de plainte, &
» j'agirai, non pour vous le remettre,
» car vous pourriez le traiter avec
» inhumanité ; mais pour le placer dans
» quelqu'endroit, où la charité fera
» revenir ſa tête beaucoup plus cou-
» pable que ſon cœur. « Puis ſe tou-
nant vers M. Bouget, il ajouta : « ſans
» être de l'avis du Cardinal Davia,
» qui prétendoit que, dans les Ordres
» trop rigoureux, il y avoit un tiers de
» Saints, un tiers de foux, un tiers de
» mécontens, je dirai toujours qu'une
» règle exceſſivement auſtère, a beſoin
« de la douceur des Supérieurs, & que
» tout eſt perdu, ſi les Maîtres de la
» vie ſpirituelle ſont trop rigides. »

Rome fatiguée des inſtances con-

tinuelles de la Pologne, pour obtenir des caſſations de mariage ; le Saint Père ſe déclara contre les divorces, de manière à ne rien accorder ſur cet article, qu'après le plus ſérieux examen. Il n'y eut que lorſque le deſpotiſme des parens eut été bien conſtaté, qu'on rendit des époux à leur première liberté. Tout acte involontaire eſt nul de plein droit ; mais il eſt à craindre que des pères ne s'entendent avec leurs enfans pour les démarier.

La diſtribution des Reliques qui ſe fait continuellement à Rome, ne dégénérant que trop ſouvent en abus, le Pape ordonna d'examiner avec ſoin, ſi l'on n'en trafiquoit point ; & ſi elles étoient authentiquées, comme il eſt preſcrit. Sous prétexte des catacombes, où les premiers Chrétiens inhumèrent une multitude de Martyrs, on peut donner le change facilement.

Si Rome avoit toujours eu la même attention, on ne verroit pas tant de

Reliquaires apocriphes entre les mains des fidelles ; choſe d'autant plus abſurde, que le culte des Saints n'étant point d'une abſolue néceſſité, comme celui du Souverain Médiateur, on doit être réſervé ſur cet article ; mais comme diſoit Benoît XIV, on aime de préférence les dévotions prohibées.

Le bruit courut dans Rome qu'Eliſabeth, Impératrice de Ruſſie, ſe rappelant que Pierre le Grand ſon père, avoit eu des vues pour réunir l'Egliſe grecque & latine, elle s'étoit pareillement occupée de cet objet ; qu'un Seigneur Ruſſe étoit venu de ſa part, ſous prétexe de voir l'Italie, & qu'après pluſieurs conférences extrêmement ſecrètes, il avoit repris la route de Pétersbourg. Il tranſpira ſeulement que l'Envoyé ne ceſſoit de dire que Benoît XIV avoit un eſprit univerſel, & que ſes réponſes étoient toujours parfaitement adaptées à tout ce qu'on pouvoit lui objecter.

C'eſt un talent propre aux Italiens ; ils ſavent parfaitement répondre à propos. On n'oublira jamais l'excellente répartie de Grégoire XIII à St. Charles Borromée, lorſque celui-ci lui dit qu'il ſe répentoit de lui avoir donné ſa voix, depuis qu'il avoit appris quelques écarts de ſa jeuneſſe. « Charles, » ſoyez tranquille, lui repliqua le Pape » ſur le ton du pieux Cardinal : le » Saint-Eſprit le ſavoit avant vous. » On ne pouvoit ſans doute rien oppoſer de mieux à un homme perſuadé comme Borromée, que l'élection des Papes eſt tout à fait ſurnaturelle.

Benoît renouvela l'Edit qu'il avoit donné contre les blaſphémateurs, ſachant que le peuple Italien met tant de fureur dans ſes juremens, qu'il va chercher juſque dans les cieux & dans les enfers, des ſujets capables d'exprimer ſa colère. Cela eſt ſi vrai que les Napolitains même font intervenir dans leurs ſermens, juſqu'à Saint Janvier,

pour lequel ils ont une vénération qui va preſque juſqu'à l'idolâtrie, (en diſant, à la vérité, par le Saint qu'on ne peut nommer) malgré le ſoin que prennent les Paſteurs de les inſtruire à ce ſujet; car c'eſt une abſurdité de croire que le Clergé d'Italie ſouffre impunément les ſuperſtitions : on ne l'a que trop ſouvent calomnié ſur cet article. Il n'y a pas moins de zèle que de lumière chez la plus grande partie des Evêques Italiens, & ils s'acquittent, avec d'autant plus de facilité, de leurs auguſtes fonctions, qu'ils ont des Diocèſes bornés, où rien ne leur échappe, & qu'ils n'ont pas aſſez de revenus pour ſe livrer à la diſſipation, ni pour manquer à la réſidence.

» Nous nous reſſentons encore, diſoit » Lambertini, de tant de Conciles qui » ſe ſont tenus ſur notre ſol. C'eſt une » heureuſe empreinte, qui laiſſe long- » temps des traces. »

Il déploroit quelquefois le ſort de

certains Royaumes, à commencer par l'Etat eccléſiaſtique même, qui ſont mal adminiſtrés ; & il diſoit d'un pays où les choſes alloient aſſez mal, & dont on lui faiſoit un triſte tableau : « pour moi, je le regarde comme » ſpécialement favoriſé du Ciel, » attendu quec'eſt la Providence qui » le gouverne. »

Le peuple ſe plaignit, de ſon temps, que les denrées n'étoient pas au prix qu'il déſiroit, & cependant il eut ſoin que les Prélats, chargés de cet objet, fuſſent attentifs au cri du beſoin. C'eſt dans la Prélature qu'on choiſit les perſonnes qui participent à l'adminiſtration, & cette dignité, comme nous l'avons dit, n'a rien de commun avec l'Epiſcopat. Les gouvernemens de l'Etat eccléſiaſtique leur ſont confiés, excepté les Légations de Bologne, de Ferrare, de Ravenne, d'Urbin, qui ne ſe donnent qu'à des Cardinaux ; &, choſe aſſez ſingulière, le Cardinal

Légat a ſa loge au théâtre, tandis que le Cardinal Archevêque n'y pourroit paroître ſans cauſer du ſcandale.

Le Pape luttoit toujours contre la maladie qui ſe montroit ſous différens ſymptômes. Il lui oppoſoit cette ſobriété dont les Italiens ſont eſclaves, plus que toutes les autres nations. On lui ſervit toujours les choſes les plus ſimples, & en petite quantité.

La table n'entre pour rien dans le luxe des Romains, excepté les mois d'Octobre & de Mai, qu'ils paſſent à la campagne; alors ils ſont magnifiques dans leurs repas, ce qui faiſoit dire à Lambertini « qu'ils façonnoient leurs » eſtomacs, ſelon leur bon plaiſir. »

Le Saint Père agita, de concert avec le Cardinal Archinto, la queſtion des impôts, relativement au Comtat d'Avignon qui ne rend rien aux Papes; & l'on conclut qu'étant ſitué dans un pays étranger, il ne falloit pas donner aux habitans lieu de ſe plaindre, en leur

impoſant un joug qu'ils ne connoiſſoient point. L'habileté d'un Miniſtre conſiſte à bien examiner principalement les lieux & les temps, pour ne jamais ſéparer ces deux objets. Malgré les calamités qu'il fallut eſſuyer, on ne toucha point aux quatre millions d'écus romains, mis en réſerve au Château St. Ange, par l'immortel Sixte Quint.

Pendant que Benoît s'appliquoit à faire éclore les talens, à rendre les productions des Académies plus ſolides, il travailloit à conſerver au Clergé Romain, la conſidération dont il jouit par ſa prééminence & par ſon ſavoir. Il écrivit au Cardinal de Tencin; mais nous avons été privés de cette correſpondance, par la trop grande diſcrétion de la Comteſſe de Grolée, qui crut, après la mort de ſon frère, devoir renvoyer au Pape toutes les lettres de Sa Sainteté. Il n'y en eut que quelques fragmens, dont le Public fut inſtruit.

Quoique la liaiſon du Pontife & du Cardinal fût moins l'ouvrage de la ſympathie que de l'habitude, & qu'on ſoit moins ſenſible à la perte de ſes connoiſſances dans un âge avancé, Lambertini parut vivement le regretter. « Je l'ai vu, dit-il, dans toutes » les phaſes : tantôt enflammé ſur les » diſputes de l'Egliſe, tantôt tiède, » tantôt entièrement refroidi ; mais » toujours ardent à me donner des » marques de ſon attachement. Son » épitaphe, ajouta-t-il, eſt dans l'Apo- » calypſe, au portrait que St. Jean fait » d'un Evêque, & je le laiſſe à deviner.

Les Italiens, pour ne jamais ſe compromettre, s'accoutument de bonne heure à parler énigmatiquement ; la Cour de Rome eſt extrêmement circonſpecte dans ſes écrits, comme dans ſes propos ; « cependant » ne ſoyons pas trembleurs, diſoit » un jour Lambertini, touchant une » gazette de Foligny, qu'on lui pro-

» posoit de faire réformer, parce qu'il » s'y trouvoit quelques mots capables » de blesser les Génois. Je ne connois » rien, ajouta-t-il, d'aussi pitoyable » qu'un gouvernement qui n'ose ni » écrire ni parler, dans la crainte » d'être cité. »

Il s'amusoit des propos qu'on tenoit à son sujet dans les différentes sociétés, qu'on nomme conversations. Les premières commencent sur le soir, dans quelques cafés que la noblesse fréquente, & c'est-là que les Romains donnent l'essor à leur imagination, parlant librement du gouvernement, du Secrétaire d'état, du Pape lui-même. Ils distinguent, à la vérité, le Souverain Pontife, de la personne, & par ce moyen, ils admiroient Benoît XIV, en s'émancipant sur le compte de Lambertini.

Ils lui reprochoient de faire des livres, au lieu de vaquer aux affaires de l'Etat; de répondre aux choses les

plus ſérieuſes, par un bon mot ; de ne pas aſſez donner à la dignité pontificale, en ſe communiquant trop facilement ; & l'on peut convenir que ces reproches étoient en quelque ſorte fondés ; mais outre que ces défauts ſe perdoient dans le nombre de ſes excellentes qualités, le plus grand grief du Pape étoit ſon long règne.

Il s'éleva de nouvelles conteſtations entre le Saint Siége & la République de Veniſe. Elle entreprit de faire valoir des prétentions, auxquelles le Pape crut ne pouvoir acquieſcer. On crut que ce n'étoit qu'une ſuite du reſſentiment des Vénitiens, au ſujet du Patriarchat d'Aquilée, qu'on avoit ſupprimé malgré leurs remontrances. Quoi qu'il en ſoit, ils refuſoient de payer certains ſubſides, qu'on pouvoit regarder comme des droits.

Le Pape leur écrivit deux lettres, où démontrant les raiſons du Saint Siége, il parle avec une énergie capable

de toucher & de convaincre. Dans la première, s'exprimant en père, il y détaille les dettes de la Chambre Apoſtolique ; dans la ſeconde, il écrit comme le Chef de l'Egliſe, qui connoît toute l'étendue de ſon pouvoir, & qui doit ſoutenir les prérogatives de la Chaire de St. Pierre, pour les tranſmettre à ſes ſucceſſeurs. Malgré ce zèle auſſi ſage que fervent, il n'eut pas la conſolation de terminer ces débats ; la gloire en étoit réſervée au pieux Rezzonico, ſon ſucceſſeur.

Benoît avoit embraſſé trop d'objets relatifs au bien public, ainſi qu'aux bonnes mœurs, pour ne pas porter ſon attention ſur les lieux de débauche, qu'on dit fauſſement protégés par les Papes, & qui ne ſont que tolérés.

Le Saint Père fit reléguer les courtiſannes de la ville, hors les murs de la porte du peuple, dans l'endroit le plus éloigné. Elles ne ſont inſcrites chez le Cardinal Vicaire, que pour

s'assurer qu'elles ne se répandront point dans Rome, & pour les trouver sur le champ, lorsqu'on est forcé de les punir.

Il leur est défendu, sous les peines les plus rigoureuses, de paroître dans les Eglises, dans les places publiques, de se montrer où il y a des femmes honnêtes. On les prive, outre cela, des Sacremens, de la sépulture ecclésiastique, au cas qu'elles ne donnent aucune marque de répentir; & voilà comme Rome les soutient.

Si malgré leur misère, elles payent quelques taxes aux Sbirres, & non au Saint Père, ce n'est que pour rendre leur situation encore plus déplorable.

« Les gouvernemens ne sont pas plus » sages que le Ciel, disoit sagement » Lambertini; & s'il tolère les crimes, » il n'est pas étonnant que, pour » éviter de plus grands maux, nous » tolérions des vices. »

Il eut une manière de faire le

bien, que peu de Souverains connoiſſent: Comme il ſavoit que tout le monde ne pouvoit pas lui parler, il laiſſoit la liberté de donner des emplois à ceux qui en étoient chargés. « Sans cela, diſoit-il, on ne pourra » rien obtenir que par moi-même, » j'intercepterai les canaux qui diſtri- » buent de petites fortunes aux mal- » heureux, & les ſeuls courtiſans » deviendront les arbitres des graces. »

C'eſt ainſi qu'on fait ſouvent beaucoup de mal, en voulant faire le bien dont on n'eſt pas chargé. Quand le crédit donne les places, le mérite demeure à l'écart.

Le Roi de Portugal poſtuloit depuis long-temps un Bref contre des Religieux qu'il accuſoit de commercer. Le Saint Père, après l'avoir ſigné, le fit adreſſer au Cardinal Saldanha, Patriarche de Lisbonne, pour qu'il eût à le faire ſignifier, & ce fut le dernier qu'il expédia.

Son âge & ſes infirmités ne lui permirent plus d'écrire, & les médecins ſe ſuccédèrent inutilement pour ramener ſa ſanté. Les jambes lui refuſoient le ſervice ; il y avoit longtemps qu'elles enfloient, de manière à cauſer des alarmes. Sa gaîeté n'y perdit abſolument rien. Toujours il poſſéda ſon ame en paix, au milieu des maux qui ſembloient devoir l'accabler.

Il étoit alors queſtion de béatifier un ſerviteur de Dieu, il diſoit : « Je » le prie pour ma guériſon, & » comme il me fera, je lui ferai ; » voulant dire, qu'en actions de graces, le placeroit dans le catalogue des bienheureux, au cas qu'il exauçât ſa prière.

C'étoit à qui lui rendroit les derniers devoirs, tant on avoit de ſatisfaction à recueillir ſes ſaillies & ſes ſentences. On vint un jour lui parler d'affaires, lorſqu'il méditoit les grandes vérités

de la religion. « Ces gens-là, dit-il, » ne veulent pas que j'arrive au Ciel; » ils ont toujours quelques intérêts » temporels à marmoter : c'eſt le bré- » viaire des gens du monde. »

On voulut l'entretetenir de ſes pa- rens, pour connoître ſes diſpoſitions à cet égard, & il ſe contenta de re- pliquer : « je les ai toujours tendre- » ment aimés; mais il ſavent que ma » famille eſt l'Egliſe, que la robe de » J. C. ne ſe diviſe point, & qu'ils » ont de quoi ſubſiſter. »

S'appercevant qu'on s'étudioit à le gagner ſur la nomination de pluſieurs Chapeaux vacans, il proféra ces pa- roles, qui déconcertèrent les perſonnes intéreſſées. « Peines inutiles; je ſuis » aſſez chargé de dix-huit ans de » Pontificat, ſans me mettre encore » ſur les épaules, des Eminences, » qui achèveroient de m'accabler. »

Ses amis ne le quittoient point, & il leur diſoit encore les choſes les plus

aimables, pour charmer ſa douleur, & pour diſſiper leur ennui.

Il fit venir le Cardinal Archinto, pour lui dire qu'il le prioit, comme ſon ami, de vouloir s'occuper des affaires temporelles, afin qu'il pût librement vaquer à ſes devoirs de religion. On lui liſoit des ouvrages de piété, qu'il n'interrompoit que par des aſpirations, dont le Ciel étoit l'objet.

Les Cardinaux, ainſi que les Ambaſſadeurs, ſe préſentoient aſſidument, & il leur diſoit, avec la plus grande tranquillité : « c'eſt le commencement » de mon convoi. » Cependant il falloit les avertir qu'il touchoit à ſa fin, pour qu'ils puſſent ſe le perſuader, tant ils le trouvoient ſerein.

Quand les douleurs étoient moins aiguës, on s'entretenoit ſur des queſtions intéreſſantes, relatives à la religion. Un jour qu'on lui parloit de l'opinion de St. Thomas-d'Aquin, qui penſe que la terre & les cieux ne

périront

périront point ; mais qu'ils ſeront ſeulement purifiés par le feu, il répondit : « ce ſentiment eſt appuyé ſur » l'Ecriture Sainte, où l'on trouve » pluſieurs textes qui me le feroient » volontiers embraſſer ; d'ailleurs il » eſt certain, ajouta-t-il, qu'il n'a pas » répandu le moindre nuage ſur l'or- » thodoxie du ſaint Docteur. »

Il n'attendit point qu'on lui parlât des Sacremens, il les demanda lui-même, & les reçut avec l'édification qu'on devoit attendre du Chef de l'Egliſe.

Les perſonnes attachées à ſon ſervice, le pleuroient comme le Maître le plus humain ; & au milieu de leurs larmes, il leur répéta plus d'une fois : « il eſt bien généreux de votre part, » de regretter un vieillard, qui, par » ſes impatiences & par ſes défauts, » vous a ſi long-temps tourmentés. Je » vous laiſſe entre les mains de Dieu, » le meilleur de tous les maîtres

» & qui ne meurt jamais. Je vas » prendre dans le ſilence & l'oubli, » la ſeule place qui m'étoit due. »

Un Prélat de ſon pays s'étant approché, il le reconnut, & lui dit: « Le pauvre Proſper eſt au moment » de perdre juſqu'à ſon nom; *ſic tranſit* » *gloria mundi.* » Lorſque la voix vint à lui manquer, il levoit les yeux vers le Ciel, & l'on voyoit que ſon ame n'exiſtoit plus qu'en Dieu.

Il mourut le 3 Mai 1758, après un règne d'environ dix-huit ans, dont la religion s'applaudit, & qu'elle regardera toujours comme une glorieuſe époque.

L'Europe entière fut ſenſible à cette perte. Les Proteſtans eux-mêmes s'unirent aux Catholiques, pour louer Benoît le Grand, & pour le pleurer. On fit ſes obſèques ſelon l'uſage, & ſon corps fut mis en dépôt dans l'Egliſe de St. Pierre, en attendant le mauſolée qu'on doit lui ériger.

Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'il

ſera ſurement viſité, non pour admirer l'ouvrage du Sculpteur, mais pour rendre hommage à la mémoire d'un Pontife qui fut l'ami de tous les hommes, & l'honneur de l'humanité.

Rome étoit trop fière de poſſéder Benoît XIV, pour ne pas prendre part à la triſteſſe univerſelle. On la vit s'affliger, quoiqu'elle ſoit très-reſervée dans la manière de pleurer les Papes.

Ce fut le Cardinal Rezzonico, Vénitien, Evêque de Padoue, qui, ſous le nom de Clément XIII, remplaça Lambertini. Sa haute piété lui mérita la Tiare; & ſon Pontificat ne devint orageux, qu'au moment où la mort lui ravit ſon Secrétaire d'état, le Cardinal Archinto.

De tous les éloges qui concernent la mémoire des Papes, il n'y a rien de plus curieux & de plus flatteur que l'inſcription dont le fils du Miniſtre Walpole honora les manes

de Benoît XIV, & qu'on lit en Angleterre :

A PROSPER LAMBERTINI, Evêque de Rome, qui, quoique Prince abſolu, règna comme un Doge de Veniſe, donnant un nouveau luſtre à la Tiare, par les ſeules vertus qui la lui firent obtenir. Aimé des Catholiques, eſtimé des Proteſtans, humble, déſintéreſſé; Monarque ſans favori, Pape ſans népotiſme, &, malgré ſon eſprit & ſon ſavoir, Docteur ſans orgueil, Cenſeur ſans ſévérité.

« Le fils d'un Miniſtre Anglois, qui » n'a jamais fait ſa cour à perſonne, » qui n'a jamais dit du bien d'aucun » Prêtre de l'Egliſe Romaine, offre, » dans un pays proteſtant, libre, cet » encens mérité, au meilleur des » Pontifes Romains. »

On ſait que M. de Voltaire, entraîné par le juſte enthouſiaſme de ſon ſiècle pour Lambertini, ne put s'empêcher de le célébrer dans ces deux vers

qu'il envoya lui-même au Saint Père, & qui ſont devenus fameux.

Lambertinus hic eſt Romæ, decus & Pater orbis
Qui mundum ſcriptis docuit, virtutibus ornat.

Treize Volumes *in*-fol. compoſent les Ouvrages de Benoît XIV ; huit ſur la canoniſation des Saints, & les quatre autres, qui ont pour ſujet le ſacrifice de la Meſſe, les Fêtes, les Synodes Diocéſains, des Bulles & des Brefs.

On pourroit croire, à l'inſpection des titres, que ces divers écrits n'ont rien de fort intéreſſant ; & ils ſont le recueil de ce que l'eſprit & la ſcience peuvent préſenter de plus érudit & de plus curieux.

Après avoir expoſé, dans ſon livre des canoniſations, les Apothéoſes des payens, Lambertini fait voir combien elles diffèrent des honneurs qu'on décerne aux diſciples zélés de la vraie religion.

Il entre en matière ſur les Apôtres, les Martyrs; de-là il paſſe à la ſainteté des parfaits Chrétiens; il donne des règles certaines pour s'en aſſurer, & conſtatant le droit du Souverain Pontife, dans la partie des béatifications, & il détaille les procédures qu'on emploie, toutes les fois qu'on inſcrit un ſerviteur de Dieu dans le catalogue des Saints.

Il n'y a rien, ſur cet article, qu'on puiſſe objecter ou déſirer, qu'il n'y ſatisfaſſe par toutes les autorités poſſibles, & par les plus fortes raiſons. Il contraint tous ceux qui le liſent, à conclure néceſſairement qu'on ne canoniſe à Rome, ni par crédit, ni pour de l'argent.

Mais il faut le lire, lorſqu'il diſſerte ſur les viſions, les extaſes, les révélations, & qu'il poſe des principes sûrs pour diſcerner ce qui procède de l'homme, & ce qui vient de Dieu. Phyſicien, Médecin, Théologien, il

fait voir combien la nature & l'imagination prennent des formes différentes, pour séduire par des effets naturels qu'on croit des prodiges.

On trouve dans cet excellent Ouvrage, des faits, des citations, des autorités qui supposent les plus grandes recherches. Les Philosophes, tant anciens que modernes, les médecins les plus célèbres, enfin, les Pères de l'Eglise y paroissent alternativement, pour appuyer ce que l'auteur avance.

Il ne marche dans les sentiers obscurs, qu'avec le flambeau de l'expérience & du savoir, de sorte qu'il ne donnne rien au merveilleux, & qu'il ne présente que la vérité toute pure.

Les miracles n'y sont point à l'article des choses qu'on doit croire légérement. Il reconnoît que la fièvre, l'imagination, la peur, (sur-tout chez les femmes, qui ont les organes plus

ſenſibles, & les fibres plus délicates); n'ont que trop ſouvent enfanté des preſtiges. Il en rapporte des preuves qui démontrent qu'on n'eſt pas dupe des illuſions, quand on examine la cauſe des Saints.

Les perſonnes les plus prévenues contre les canoniſations, ſont accablées dans cet ouvrage, ſous le poids des témoignages & des raiſonnemens. Elles voyent, avec la plus grande ſurpriſe, qu'une béatification devient le ſujet d'un procès qui dure quelquefois des ſiècles; qu'il y a des avocats pour & contre; qu'on produit tout ce qui eſt favorable ou défavorable au ſerviteur de Dieu, dont on examine la doctrine, les mœurs, le zèle, les actions, avec la plus ſévère attention.

Le nombre des témoignages, le caractère des témoins; tout eſt ſoumis à des diſcuſſions qui ne permettent pas de ſurprendre la bonne foi des juges; & ce travail, auſſi long qu'épineux,

entraîne des frais immenſes. Outre le nombre d'écrivains qu'il faut payer, les voyages néceſſaires pour ſe tranſporter ſur les lieux, les recherches indiſpenſables pour acquérir des preuves, occaſionnent des dépenſes dont le Souverain Pontife ne retire pas le moindre émolument.

Benoît XIV entre dans tous ces détails, & réfute victorieuſement les calomnies de ceux qui accuſent le Saint Siège, de s'enrichir par le moyen des béatifications.

Son Ouvrage qui ſemble ne devoir intéreſſer que la Cour de Rome, eſt un répertoire d'anecdotes, de récits, de morceaux d'éloquence, capables d'attacher tous les lecteurs, tels qu'ils puiſſent être.

Il eſt ſeulement fâcheux que cet Ouvrage indeſtructible, & qui manquoit à l'Egliſe univerſelle, ne ſoit preſque pas lu, quoiqu'il ſe trouve dans toutes les bibliothèques.

Si c'eſt par la raiſon qu'il eſt écrit en latin, on doit au moins y ſuppléer, en ſe procurant l'excellente analyſe qu'on en a faite en français, & qui contient cinq Volumes *in*-12. On n'a mis ſous les yeux que les traits les plus ſaillans, & les plus propres à faire connoître le mérite de l'original.

Quant au livre qui traite du Sacrifice de la Meſſe, dans toute ſon étendue, c'eſt tout ce qu'on peut offrir de plus intéreſſant ſur cet article; toutes les liturgies y ſont rapportées, depuis l'inſtitution de la Meſſe juſqu'à nos jours, dans le plus grand ordre & la plus grande préciſion. L'Egliſe latine & grecque y découvrent, dans un clin d'œil, l'origine, l'excellence, la formule de la Meſſe, toutes les parties qui la compoſent, toutes les cérémonies qui l'accompagnent, toutes les queſtions auxquelles elle a donné lieu.

Le traité qui concerne les fêtes de Jeſus-Chriſt & de la Vierge, eſt très-

instructif. Il a l'avantage de rappeler sommairement les Mystères de la religion, & de les faire connoître d'une manière digne de Dieu.

Mais c'est dans les Synodes Diocésains, dans le recueil des Bulles & des Brefs, qu'on apperçoit le grand Canoniste, & qu'on est forcé de convenir qu'il n'y a point de meilleur Ouvrage que celui-là pour les Ecclésiastiques & pour les Evêques.

La discipline de l'Eglise y est exposée de la manière la plus lucide, & l'on ne doit pas craindre qu'un Pasteur se méprenne dans l'administration des Sacremens, non plus que dans le gouvernement de son troupeau, s'il a soin de mettre en pratique les devoirs tracés par Lambertini.

On reconnoît dans ces divers écrits, un homme qui s'élève au-dessus des esprits ordinaires par son discernement & sa profondeur, qui ne voit la religion qu'en grand, qui n'en parle qu'avec

dignité, & qui trouve, jusque dans les pratiques les plus communes, le moyen de lui donner un nouvel éclat.

Mais la meilleure manière de l'apprécier dans ses ouvrages, c'est de lire ce qu'il en écrivoit lui-même au Père Galli, Chanoine-Régulier, qui par la suite devint Cardinal.

« Du fond de mon ame, où je me suis profondément recueilli, pour tâcher d'exposer avec énergie, des vérités que peu de personnes connoissent; j'ai envoyé mes idées à la découverte des auteurs qui pouvoient m'instruire, & elles me sont heureusement revenues dans le meilleur état possible, & chargées d'une abondante récolte. »

« Je pouvois me livrer à des études plus fleuries, & mon esprit, naturellement enjoué, sembloit m'y porter; mais je me sentois appelé secrétement par la religion même, qui me commandoit de travailler pour sa gloire; & comme je m'étois appliqué de

bonne heure, à la procédure des béatifications, il me fut facile de m'étendre ſur ce ſujet. »

« Je le ſaiſis d'autant plus volontiers, que la méthode qui s'obſerve dans les canoniſations, n'étoit guère connue que des perſonnes employées à cet office. »

« Il n'y a point de jour que les recherches qu'il me faut faire, ne me fatiguent extrêmement; mais de même qu'on charme l'ennui d'un long voyage, lorſqu'on eſt en ſociété, j'oublie la peine par le plaiſir d'avoir des coopérateurs qui m'aident dans mon travail. J'aurois été effrayé de ma ſolitude, ſi j'euſſe été ſeul, dans la crainte de m'égarer. »

« D'ailleurs, ſi mon eſprit dicte, mon cœur tient la plume, par le vif plaiſir que je reſſens de pouvoir être utile à la religion. Il faut qu'un auteur ſoit tout entier à l'ouvrage qu'il compoſe, pour y trouver une pleine ſatifaction;

& s'il n'y tient que par quelqu'intérêt temporel, ou par la vanité ; ſon ame n'eſt qu'à demi-contente, & ſon travail eſt perdu pour le Ciel. »

« Les petits riens que je compoſai dans ma jeuneſſe, ne m'amuſoient qu'autant qu'ils devoient me conduire à quelque choſe de ſolide. Je les comparois à ces pierres qu'on jette dans un ruiſſeau rapide qu'on veut traverſer, & qui ſervent d'appui pour arriver au but qu'on ſe propoſe. »

« Si les petites impatiences que ce long ouvrage me cauſe, ſe trouvoient marquées comme des virgules & des points, cela feroit une ſeconde ponctuation, qui ne laiſſeroit pas d'occuper de la place. Vous connoiſſez ma vivacité. Je n'aime pas que ma plume reſte en l'air dans l'attente d'une penſée. »

La religion, en me fourniſſant les couleurs & les pinceaux, m'a mis dans le cas de peindre d'une manière durable. Il n'y a rien de plus grand que

ce qu'elle nous préſente ; la philoſophie même n'eſt belle qu'autant qu'elle lui prête ſes beautés, par la raiſon qu'elle embraſſe le temps & l'éternité. »

J'ai dit à mon Ouvrage, en le voyant marqué de ſon empreinte ; ne crains pas de paſſer à travers les ſophiſmes, les railleries, les impiétés du ſiècle préſent. La vérité qui forme ta ſubſtance, te ſoutiendra malgré les erreurs & les futilités ; & quand les livres à la mode auront diſparu, ces écrits, qui n'ont pour eux que des phraſes éblouiſſantes, tu vivras encore, & les hommes raiſonnables te liront. »

« Tel eſt le dernier adieu que j'ai fait à mon ouvrage, en l'embraſſant, comme une production qui m'eſt chère, non parce qu'il ſort de mon ame, mais parce qu'il ſera, j'eſpère, mon interceſſeur auprès de Dieu, pour m'obtenir le pardon de mes négligences & de mes fautes. »

C'eſt ainſi que je termine la vie du Pontife, dont la ſageſſe & les maximes devroient s'écrire en lettres d'or, pour ſervir de règle à tous ſes ſucceſſeurs. Il leur apprend à ſoutenir les droits de l'Egliſe, ſans les confondre avec des prétentions; à ménager les intérêts des Couronnes, ſans préjudicier à la Tiare; à ſe faire aimer de toutes les Communions, ſans porter aucune atteinte à l'unité; à ſupporter enfin tous les hommes, ſans tolérer les erreurs.

Les Cardinaux d'Yorck, des Lances, Albani, de Luynes, Pozzobonelli, les ſeuls qui reſtent de ſa création, uniſſent leurs vertus à ſa mémoire, pour rendre encore ſon nom plus célèbre; & les paroles que proféra l'Empereur au milieu du Conclave de l'année 1769, en diſant au Sacré Collège; *faites-nous un Benoît XIV*, achèvent l'éloge de ce Pontife immortel.

FIN.

NOTES INSTRUCTIVES.

Connu dès le douzième siècle, pag. 2.

Une pierre gravée du temps de St. François d'Assise, qui vivoit au treizième siècle, atteste que la peste faisant les plus grands ravages dans la ville de Bologne, enleva toute la famille Lambertini, excepté un seul rejeton, qu'on dut aux prières du Saint.

Ganganelli, devenu Pape sous le nom de Clément XIV, fit apporter cette pierre à Rome, où elle existe au Couvent des Saints Apôtres. Il cite lui-même cette anecdote dans le discours qu'il prononça l'an 1740, en présence du Souverain Pontife.

Le Cardinal Davia, pag. 4.

C'étoit un homme plein de con-

noiſſances & de génie, & qui fut le premier mobile de l'avancement de Lambertini. Il le mit au mieux dans l'eſprit de Benoît XIII, de manière à faire rire le Saint Père de ce qui auroit pu lui attirer quelquefois des diſgraces. Quand il apprit que notre Bolonois avoit provoqué la colère de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, par une répartie auſſi vive que plaiſante, il courut chez le Pape, qui s'en amuſa beaucoup, & l'affaire n'eut pas de ſuites.

Je tiens ces faits de M. l'Abbé du Gaſt, aſſocié à l'Académie des Sciences, qui, pendant ſon ſéjour à Rome, vit fréquemment le Cardinal Davia, & qu'on peut citer comme ayant ſur une infinité d'objets, les anecdotes les plus sûres & les plus intéreſſantes.

Les Dominicains, ſes Répétiteurs, pag. 4.

Il eſt certain que Lambertini dut beaucoup à l'Ordre de St. Dominique. Le célèbre Père Cloche, Général autant

eſtimé à la Cour de Rome, qu'à celle de Verſailles, lui rendit des ſervices eſſentiels, ainſi que le Père Ferrari. Leurs bontés ne s'effacèrent jamais de la mémoire de Benoît XIV. Il parloit de ces deux perſonnages avec tranſport.

Avocat Conſiſtorial, pag. 5.

Cet emploi peut être exercé par la première Nobleſſe, & Lambertini devenant Avocat, ne fit que donner un nouvel éclat à ſes talens. C'eſt alors qu'il ſe fit connoitre comme un ſujet rare, & que Rome entrevit tout ce qu'elle devoit en attendre.

Le Père Montfaucon, pag. 6.

Lambertini n'avoit alors que 25 ans, tout au plus, & ce ſavant Bénédictin ſe faiſoit un plaiſir ſingulier de jouir de ſa ſociété.

Innocent XIII, pag. 10.

Il étoit de l'ancienne famille des Cotni, Maiſon Romaine, qui a pro-

duit huit Papes, & qui n'en eſt pas plus riche.

Benoît XIII (Orſini) pag. 10.

Ceux qui ne ſont pas au fait de l'hiſtoire ; ſont étonnés de voir deux Benoît XIII dans celle des Papes ; mais il faut ſavoir que le premier Pierre de la Lune, n'ayant été qu'un Anti-Pape, le ſecond eut droit de prendre ce nom qui avoit été uſurpé.

Ce bon Pape eſt mort, perſuadé qu'on avoit, ſelon ſon intention, blanchi les murs du Vatican, où ſe trouvent les plus magnifiques peintures d'Italie, tandis qu'on n'y avoit appliqué que des toiles, qui furent enlevées dès qu'il fut décédé.

Il étoit preſque impoſſible qu'il ne fût pas trompé par le Cardinal Coſcia, puiſque cet homme artificieux faiſoit écrire contre lui-même des fauſſetés au Souverain Pontife, qui crioit à la calomnie.

Entouré de ces hommes célèbres que Bologne poſſédoit alors dans ſon ſein, pag. 17.

Cette Ville fut toujours en poſſeſſion d'avoir des perſonnes célèbres en tout genre. Elle eſt le dépôt des ſciences & des talens; & juſque chez le ſexe même, on a vu des phénomènes pour les lumières & pour le génie.

Le Comte de Sales, pag. 17.

Il fut le favori de Victor Amédée, Roi de Sardaigne, dont il encourut la diſgrace. Il ſe retira à Bologne, où ſes liaiſons avec le Cardinal Lambertini, furent la permière cauſe de l'élevation de ſon fils, connu ſous le nom du Cardinal des Lances, & généralement eſtimé pour ſa ſcience & pour ſa piété. Sa famille n'eſt point celle de St. François de Sales.

Le Cardinal des Lances vint en France, fut Chanoine Régulier de Ste Génevieve pendant dix mois; &

ce fut Benoît XIV, alors Archevêque de Bologne, qui l'empêcha de ſe faire Religieux; mais quoique ſous la Pourpre Romaine, il en a toujours conſervé la régularité.

Il écrivit, peu de temps après avoir quitté Ste Génevieve, au fameux Dom Dubiés, Aſſiſtant de la Congrégation de St. Maur, pour ſe faire Bénédictin; mais la providence ne permit pas que cela réuſſit.

Il exerçoit la fonction de ſimple Vicaire à Turin, viſitant les malades, catéchiſant les pauvres, quand le Pape & le Roi de Sardaigne, le créèrent Cardinal, d'un commun accord.

L'Inquiſition qu'on exerçoit en Toſcane, pag. 23.

Le grand Duc vient heureuſement de l'abolir, & le Roi de Naples en a fait autant en Sicile. C'étoit une tyrannie auſſi éloignée du véritable eſprit de religion, que la terre du Ciel.

Le Conclave, pag. 30.

Quoique chaque Cardinal ſoit dans l'uſage de s'y rendre, le Cardinal Quirini prétendoit qu'il n'y avoit pas de néceſſité. Cependant l'élection du Chef de l'Egliſe, eſt un objet aſſez important, pour qu'on doive s'en occuper.

Le Cardinal de Rohan, pag. 31.

LOUIS XV diſoit *qu'il étoit un vrai citoyen & un grand Seigneur.* Il parut à Rome dans toute la magnificence, mais ſe plaignant de ce que le Soleil d'Italie faiſoit fondre les Louis d'or.

Coſcia, pag. 34.

Ce fut le Prince de Caſerte qui l'arracha des mains de ſes ennemis, & qui ne le fit que par honneur pour la Pourpre Romaine, ayant eu bien des ſujets de ſe plaindre de ce Cardinal.

Ce Prince ne ſe vengea jamais qu'en homme magnanime.

Valenti, pag. 34.

On lui donnoit le nom de Gonzague, quoiqu'il ne fût point de la Maiſon qui porte ce grand nom ; mais il n'eut pas beſoin de cette prérogative pour s'illuſtrer.

Paſſionei, pag. 35.

Sa tête étoit la meilleure bibliothèque qu'il y eût dans l'univers ; il en tiroit, à ſa volonté, les choſes les plus utiles & les plus agréables, & ſa prodigieuſe mémoire ne refroidit jamais ſon imagination.

L'hermitage qu'il fit conſtruire chez les Camaldules de Freſcati, ſembloit être la terre promiſe. Toutes les perſonnes qu'il y raſſembloit dans le temps de la villégiature, prenoient le nom de Frères, & il ne s'y donnoit le nom de Prieur, que pour y maintenir la plus

plus grande liberté. La ſcience étoit le meilleur titre, pour y être admis, & l'on y tenoit, ſans pédanterie, comme ſans prétention, les converſations les plus intéreſſantes.

A peine eut-il les yeux fermés, que les Moines, craignant le voiſinage d'un autre Cardinal, démolirent inhumainement cette charmante ſolitude, où l'on voyoit de toutes parts des ſentences tirées de l'Ecriture & parfaitement bien appliquées.

Quirini ou Querini, pag. 35.

Il étoit Noble Vénitien. Il fit un voyage en France en 1710, étant alors Religieux du Mont-Caſſin. Il en a donné la relation dans un voyage écrit en latin, où l'on trouve des choſes très-curieuſes. Il y parle des ſavans qu'il vit alors, d'une manière intéreſſante. Il s'appliqua particulièrement à la controverſe, lorſqu'il devint Cardinal, & Sous-Bibliothécaire du Vatican.

Il ſe rendit recommandable par ſes libéralités ; mais il ſe crut obligé de ſe louer ſouvent lui-même, pour engager, ſans doute, les autres à faire le bien. Les vers qu'il m'écrivit de Breſce à Rome en 1753, & que je tranſcris ici mot pour mot, en ſont la meilleure preuve.

Qui fruſtrà Romam Romana quæris in urbe ;
Verte pedes, Romam Brixia ſola dabit ;
Munificum oſtendet cleri, populique parentem
Docti & magnanimi Principis effigiem.

Tout le monde connoît ſes correſpondances avec le Roi de Pruſſe & M. de Voltaire. Il étoit porté pour la tolérance, penſant qu'il n'y avoit que ce moyen de ramener à la vérité les incrédules & les proteſtans. Il eſt vrai qu'ils recevoient volontiers ſes inſtructions, & qu'ils lui étoient ſingulièrement attachés.

Le Cardinal Porto-Carrero, qui connoiſſoit ſon goût pour la réparation des

Egliſes, & l'attention qu'il eut toujours d'y faire mettre ſon nom en lettres d'or, diſoit à l'Abbé ***, qui le preſſoit de le recommander à cette Eminence: « nommez-vous Egliſe, gravez ſur » votre front ſon nom, & vous en » obtiendrez tout ce qu'il vous plaira. *Alberoni*, pag. 39.

Pour ſe venger des Français, qui l'avoient deſſervi à la Cour d'Eſpagne, il diſoit qu'ils n'étoient pas propres aux affaires, & que pour arriver toujours au mieux, ils n'étoient jamais au bien; qu'il n'y avoit que le Conſeil Aulique où l'on trouvoit des hommes capables de bien voir & de bien opérer. On ſait qu'il étoit fils d'un Jardinier, & qu'il naquit de lui-même, en devenant Miniſtre & Cardinal; ce qui lui fait honneur.

François de Lorraine, grand Duc de Toſcane, pag. 45.

Ce Prince, qui étoit fils de l'immortel

Léopold, épouſa Marie-Thérèſe, & devint Empereur ſous le nom de François I, connut parfaitement l'adminiſtration des finances, & fut très-verſé dans l'hiſtoire naturelle. Il avoit une bonté d'ame qui le rendit cher à tous les Allemands.

En revenant du ſpectacle, & traverſant la galerie d'Inſpruck, il mourut réellement debout, comme un Empereur doit mourir. *Oportet Imperatorem ſtantem mori.* Ce fut un coup de foudre pour ſon auguſte Epouſe, & un deuil univerſel.

Le Cardinal de Polignac, pag. 50.

Cet illuſtre Perſonnage, né d'une ancienne maiſon, ſe rendit célèbre par ſon éloquence & par ſes négociations. Sa mémoire eſt toujours récente en Hollande, en Pologne, en Italie, où il ſe fit autant aimer qu'admirer.

Son poëme de l'Anti-Lucrèce a des

vers que Virgile lui-même eût volontiers avoué. Cet ouvrage devroit être répandu dans tous les collèges, & il eſt étonnant que l'Univerſité de Paris n'en ait pas fait extraire les plus beaux morceaux, pour les faire expliquer en Rhétorique, & pour en faire admirer les beautés.

Le Roi de Naples, pag. 54.

Ce Monarque, aujourd'hui Roi d'Eſpagne, ſe ſignala par un courage à toute épreuve. Il vint juſqu'à Velletri, repouſſer en perſonne les ennemis.

Le baiſement des pieds, comme un acte de religion envers le Chef de l'Egliſe, devroit être volontaire. Il eſt même étonnant que la Cour de Rome l'ait exigé. Benoît XIV y attachoit peu d'importance, & Clément XIV l'eût volontiers aboli.

Le Cardinal Cibo, pag. 57.

Il fit lui-même écrire la vie d'un

de ſes domeſtiques, nommé Stefanelli, mort en odeur de ſainteté. Ce petit ouvrage, traduit en français, devroit être connu de tous les maîtres qui ont de la religion, pour paſſer entre les mains des ſerviteurs. C'eſt un excellent livre pour contenir les domeſtiques dans leur devoir, & pour leur inſpirer de grands ſentimens. ( )

Le Cardinal de Fleury, pag. 57.

Il étoit né à Lodève, & par une étrange ſingularité, il fut en France le troiſième Miniſtre Cardinal, qui, n'ayant point de neveu, pour perpétuer ſa famille, maria ſa nièce à un gentilhomme, qui prendroit ſes armes & ſon nom. On loue ſon goût pour l'économie, & ſon amour pour la paix.

Le Cardinal Tamburini, pag. 68.

Le Cardinal Paſſionei déſira toujours

(1) On le trouve chez la veuve *Deſaint*, à Paris.

de le voir Pape ; il le regardoit comme un homme capable de terminer toutes les disputes de l'Eglise, & de se concilier l'estime de tous les Souverains.

Le Prétendant, fils du Roi, qui résidoit à Rome, pag. 62.

Jacques II, Roi d'Angleterre, connu sous le nom du Chevalier St. George, père du Prétendant & du Cardinal d'Yorck, crut devoir se retirer à Rome, où il épousa la petite-fille de Jean Sobieski, Roi de Pologne, & la sœur de la Duchesse de Bouillon. Il y vécut sans faste, n'ayant pour sa garde que quelques soldats du Pape ; pour sa société, que trois ou quatre Gentilshommes Anglois. Sa table, composée de neuf couverts, n'étoit ni trop simple, ni trop recherchée.

Ce Monarque, vraiment respectable par ses éminentes vertus, parloit lentement, ne rioit presque jamais, menoit

la vie la plus réglée. Il faiſoit inviter ceux qui lui étoient préſentés. J'eus l'honneur d'y dîner pluſieurs fois avec M. le Cardinal d'Yorck, qui paſſe ſes jours dans les bonnes œuvres, & qui s'occupe continuellement d'un Séminaire dont il eſt le chef & le protecteur.

Au milieu des armées qui campoient dans ſes états, pag. 62.

Le Comte de Gages, Général des Eſpagnols, vint s'établir deſpotiquement à Bologne; mais il n'en put faire ſortir le Comte Aldovrandi, comme il le déſiroit. Ce vénerable vieillard, âgé de 80 ans, ayant été ſommé de s'abſenter par un Officier qu'il lui envoya, lui fit voir ſur ſa table un ſabre, une épée, des piſtolets, en lui diſant: « vous rapporterez à M. le Général, qu'il peut choiſir les armes qu'il voudra, pour ſe battre avec moi,

mais que je ne quitterai point ma patrie dans le temps qu'elle eſt expoſée à des actes d'hoſtilités. Il monta enſuite dans ſon carroſſe, ſe promenant fièrement au milieu de la ville, & toujours en attendant quiconque voudroit ſe préſenter.

Le Pape eut beau lui écrire, que pour le bien de la paix il falloit s'écarter; il réſiſta, & ſa fermeté lui fit le plus grand honneur.

Les Bolonois ſe diſtinguèrent dans tous les temps par des actes de bravoure. On connoît les victoires du Général Marſigly, que Louis XIV lui-même honora d'une ſingulière affection. Son hiſtoire renferme des traits d'héroïſme qui le placent parmi les conquérans les plus célèbres.

Gerdil, pag. 62.

Il eſt né en Savoie, & après avoir été Religieux Barnabite, Précepteur

du Prince de Piémont, il a été forcé, malgré ſa modeſtie, d'accepter le Chapeau de Cardinal. Tous ſes Ouvrages, tant italiens que français & latins, reſpirent la ſcience, la modération, la piété.

Perſonne ne parla mieux que cette éminence ſur toutes les matières, & perſonne ne critique les auteurs répréhenſibles, avec plus de politeſſe & de préciſion; comme il a paru dans ſes remarques ſur Monteſquieu & ſur Jean-Jacques Rouſſeau. Les écrivains mordans devroient le lire pour apprendre à connoître le ſtyle honnête.

Bouget, pag. 63.

Il naquit à Saumur, & vint chercher fortune à Rome, ſans recommandation, qu'un grand amour pour l'étude, & beaucoup d'eſprit naturel. Lambertini qui ſe trouvoit alors Prélat, & qui ſe lioit volontiers avec les

étrangers, trouva dans la tournure de ſon génie des rapports avec le ſien, & l'honora de ſon amitié. Ils ſe livrèrent l'un & l'autre à la bibliomanie, & leur érudition n'émouſſa point leur gaieté. Ils étudient comme des écoliers, diſoit un médecin de leurs amis, & ils s'amuſent de même. Ils penſoient avec Malebranche, que lorſqu'on s'applique fortement, on a beſoin de récréations enfantines pour ſe délaſſer. Il n'y a pas de doute que Lambertini contribuoit à ſoutenir Bouget, qui avoit le talent de dire les choſes les plus agréables, & de faire les récits les plus piquans.

Lambertini devenu Pape, le créa Prélat Domeſtique, c'eſt-à-dire, attaché à ſa Cour, & tous les ſoirs il ſe rendoit chez le Saint Père avec le Cardinal Majordome Colonna, où l'on fourniſſoit à la converſation d'une manière pittoreſque. On y racontoit les nouvelles de la ville & celles de tous

les pays ; mais la gloſe valoit toujours mieux que le texte, diſoit le Prélat Bottari.

Expliquez-moi votre latin françois, pag. 66.

Le latin de Rome ne paroît dur à bien des Français, que parce qu'ils ſont accoutumés à un ſtile ſaillant & léger. Quand on ſe nourrit des ouvrages de Ciceron, on trouve ſa manière d'écrire dans celle des Italiens. Il faut néanmoins convenir que chaque peuple parle la langue latine comme la ſienne propre, par la raiſon qu'elle n'eſt plus d'uſage.

Une exécution dans Rome, pag. 68.

La juſtice dans pluſieurs circonſtances n'eſt point aſſez ſévère en Italie; mais c'eſt un plus grand abus de punir de mort tous les crimes qui ſe commettent, & d'imaginer des genres de

ſupplice qui jettent l'ame dans le déſeſpoir. Eh ! que veut-on de plus, quand un homme a payé de ſa propre vie ? L'Empereur & l'Impératrice de Ruſſie viennent de donner, en ce genre, les exemples les plus touchans. Cela les rend immortels dans les faſtes de l'humanité.

Le Népotiſme, pag. 78.

Lambertini diſoit que le népotiſme avoit quitté Rome, pour paſſer ailleurs, & que la plupart des gros bénéficiers oublioient les malheureux, pour ſoutenir avec ſplendeur leurs parens. Un Pape ne doit cependant pas laiſſer ſa famille dans l'indigence ; & l'on peut reprocher à certains Pontifes, ſur-tout à Clément XIV, d'avoir été trop ſcrupuleux ſur cet article, d'autant plus qu'on ne fait rien pour ſon neveu.

Le Cardinal Vicaire, pag. 82.

C'étoit alors Guadagni, Religieux

Carme, & qui, comme préſque tous les Cardinaux Vicaires, édifioit tout le monde par ſa piété. Cette place eſt toujours remplie par un homme extrêmement vertueux. C'eſt chez le Cardinal Vicaire que les femmes publiques ſont enrégiſtrées.

Les heureuſes reparties de Benoît XIV, pag. 82.

On pourroit compoſer un *Lambertiniana*, & qui ſeroit rempli de bons mots; mais il faudroit le faire avec beaucoup de diſcrétion, pour ne publier que ceux qui peuvent ſe traduire ſans en émouſſer la pointe, & ſans bleſſer la délicateſſe françaiſe.

Il falloit que les mœurs de Lambertini fuſſent bien pures, diſoit le Cardinal Spinelli, puiſque la liberté qu'il mit dans ſes propos, ne répandit jamais le moindre nuage ſur ſes vertus.

Le plus riche Hôpital qui ſoit en Europe, pag. 86.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on adoptât dans tous les hôpitaux, la propreté qui règne dans ceux d'Italie. On n'y reſpire qu'un bon air, on n'y trouve, pour le lit comme pour la table, que le linge le plus blanc & le plus fin, & les pauvres y ſont ſervis avec une honnêteté qu'on ne peut exprimer.

Superbe collection de vaſes & de ſtatues, pag. 87.

La France eſt au moment d'imiter cet exemple, en ouvrant un Muſée qui occupera toute la galerie du Louvre, & qui ſera la merveille du monde. C'eſt aux ſoins de M. d'Angiviller, qu'on doit ce précieux monument, érigé à la gloire de LOUIS XIV, ainſi qu'aux ſciences & aux arts : grand monument qui manquoit à Paris, & que les étrangers viendront en foule admirer.

Corylla, pag. 95.

C'eſt une glorieuſe époque dans l'hiſtoire du Pontificat de Pie VI, que le couronnement de cette fille célèbre au Capitole. Il y eut une forte ligue pour l'empêcher, par la raiſon qu'on n'avoit accordé ces honneurs qu'à des hommes illuſtres; mais on dit très-bien que les talens n'ont point de ſexe, & que, ſi l'on a vu des femmes qui tout récemment profeſſoient publiquement la philoſophie à Bologne, on peut bien donner les honneurs du laurier à celles qui ſe diſtinguent comme Corylla. Elle eſt née en Toſcane, a demeuré long-temps à Rome, & c'eſt avec le plus grand étonnement que je la vis chez la Princeſſe Francavilla, compoſer & chanter ſur le champ, des ſujets que je lui donnai à l'improviſte, & qu'elle traita de la manière la plus ingénieuſe & la plus poétique.

Colyſée, pag. 97.

Superbe monument qui contenoit quatre-vingt mille perſonnes, & qui conſerve encore ſa majeſté, malgré les ravages du temps. Il n'étoit pas fait pour être copié par un frêle bâtiment qu'on voit près de Paris, dans les Champs élyſées; auſſi peut-on dire que ce mince édifice s'eſt affaiſſé ſous le poids d'un auſſi grand nom. Il y a des choſes qu'on ne peut jamais rapprocher, tant les diſproportions ſont énormes.

Son portrait, pag. 88.

Ce ne fut pas le ſeul préſent qu'il fit dans ce genre; il honora la Sorbonne de la même faveur, avec la différence, que ce n'eſt qu'une peinture ſur toile, & qu'on y rend trop naïvement l'extrême vieilleſſe du Souverain Pontife.

Le Capitole, 89.

» On avoit affligé les manes des an-
» ciens Romains, disoit Benoît XIV, en
» y plaçant des Moines de St. François,
» il a fallu y déposer les bustes des
» Philosophes & des Empereurs pour
» reconcilier avec eux. »

La Bulle in Cœna Domini, pag. 95.

Fameuse Bulle qui, l'ouvrage de plusieurs Papes, & notamment de Pie V, étendoit les priviléges du Clergé, aux dépens du pouvoir des Monarques. On la lisoit pompeusement le Jeudi Saint; mais Clément XIV la retrancha pour toujours. Lambertini n'auroit pas manqué d'applaudir à cette démarche, qu'il n'eut cependant pas le courage de faire.

Zequin, pag. 99.

La plus haute monnoie du Pape,

vaut 10 liv. 15 ſols. Il y a des écus ſur leſquels on lit : *nil proderunt in die ultionis ;* & des pièces de cinq ſols, avec l'inſcription *da pauperi.*

Ghetto, pag. 100.

Quartier de Rome où les Juifs ont une Synagogue, & conſéquemment l'exercice public de leur religion, tandis que pluſieurs royaumes catholiques, ſe font ſcrupule de leur accorder la même faveur. Rien de plus commun que les inconſéquences : la tolérance de Rome à ce ſujet, eſt fondée ſur la converſion des Juifs, clairement annoncée dans les livres ſaints.

Balſunce, Evêque de Marſeille pag. 100.

Benoît XIII fut ſur le point de le nommer Cardinal ; mais il en fut empêché par un Religieux, qui avoit

toute ſa confiance. Je tiens ce fait de l'Evêque même qui me l'écrivit à Rome en 1753, & j'ai encore cette lettre.

Indulgence, pag. 101.

Il y en a une accordée à ceux qui, dans l'Etat eccléſiaſtique, voudront bien (par un principe de charité) enſeigner le chemin aux voyageurs, & ce n'eſt pas la moins utile.

Le prélat Cerati, pag. 109.

Il avoit été membre de l'Oratoire d'Italie, & Confeſſeur du Conclave, où fut élu Clément XII. Il devint par la ſuite Prélat, Inſpecteur des écoles de Piſe. Sa mémoire remplie d'anecdotes, rendoit ſa conſervation extrêmement intéreſſante. Il habitoit ordinairement Florence. Il fut curieux de viſiter l'Allemagne, la France, la Hollande, & tous les ſavans s'empreſsèrent de

le connoître. Il étoit difficile d'avoir plus d'aménité.

Zampi, *Religieux Carme*, pag. 110.

Ce fut la copie fidelle du Père Boullanger, Auguſtin, connu ſous le nom du petit Père André. Je me ſouviens de l'avoir entendu prêcher à Rome, à St. Laurent in Damaſo, où il faiſoit foule. Ces ſermons pleins d'eſprit, étoient continuellement égayés par des récits pittoreſques & par des ſaillies que reprouve la gravité de la chaire.

Paſquin, pag. 112.

Tout le monde ſait qu'il ne reſte plus dans Rome qu'une demi-ſtatue de ce ſatyrique perſonnage, qui vivoit du temps des anciens Romains; & qu'à cette figure informe on attache les épigrammes qui ſe font contre les Papes & les Cardinaux. La Paſquinade où

Benoît XIV étoit désigné par *magnus in folio*, *parvus in solio*, ne fit qu'exciter l'indignation de tous ceux qui connoissoient le rare mérite de Lmabertini.

Ce Pontife comparoit les faiseurs de libelles aux animaux immondes, qui exhalent leur bave venimeuse sur les plus belles fleurs & sur les meilleurs fruits; « *je crois volontiers au mérite d'une personne qu'on déchire*, ajoutoit-il; *& plus d'une fois des satyres m'ont engagé à faire du bien à ceux qui en étoient l'objet.* Il n'y en eut jamais tant que dans ce siècle-ci, de sorte que si cela continue, chacun sera pourvu d'un libelle.

Casino, pag. 117.

Ce petit édifice donne un nouvel agrément aux jardins de Monte-Cavallo, dessinés par le Nôtre, & où l'on voit des orgues qui, par la force

des eaux, rendent les plus agréables ſons. C'eſt dommage que les jardins d'Italie n'ayent que des arbres d'une verdure triſte & rembrunie; l'on n'y voit ni charmilles ni tilleuls; mais comme il n'y a rien qui ne ſoit compenſé dans la nature, les cyprès comme les lauriers, ne ſe dépouillent point en hyver.

Le Prélat Malvezzi, pag. 117.

Il étoit d'une ancienne nobleſſe de Bologne, où ſon mérite & l'affection de Benoît XIV le placèrent Archevêque. Il devint par la ſuite Cardinal.

Boccapaduli lui ſuccéda dans la place de Maître de chambre du Saint Père; & comme il ſe faiſoit remarquer par ſa laideur, Lambertini, toujours jovial, le nommoit *ſon monſtre de Chambre.*

L'Ordre des Minimes, pag. 126.

« Les autres Ordres ont produit plu-

» ſieurs ſavans, diſoit Benoît, & celui-
» ci, malgré ſon apparente ſimplicité,
» nous a donné des hommes de génie ».

Il voulut leur accorder la diſpenſe de manger à l'huile, & ils la refuſèrent par attachement pour leur règle. Au moins devoient-ils la demander pour le temps des voyages.

Le Père Touron, Dominicain, pag. 127.

Il eſt, ſans doute, étonnant que cet auteur auſſi connu par ſes ouvrages que par ſa piété, ne ſe trouve dans aucun [illegible]rologe, & que perſonne ne ſe ſoit aviſé de répandre des fleurs ſur ſa tombe. Il naquit en Provence, il mourut, il y a quelques années, au Couvent de St. Dominique, faux-bourg St. Germain, dans un âge très-avancé, & dans un état d'enfance, ſuite d'un travail opiniâtre.

Il a donné au public l'Amérique chrétienne, les vies de St. Dominique, de

de St. Charles Borromée, & celle de St. Thomas d'Aquin, où l'on trouve un abrégé de ſa doctrine. Il faut joindre à ces ouvrages la vie des Hommes illuſtres de ſon Ordre, un Traité ſur la Providence, &c. autant de productions où la diction eſt très-pure, & le tableau des matières bien préſenté.

Métaſtaſe, pag. 128.

Il naquit à Rome, ſe rendit à Vienne ſous l'Empereur Charles VI, où les ſavans qui le connurent, le jugèrent auſſi verſé dans la politique que dans la poéſie. M. de Voltaire & lui ſe pillèrent réciproquement, de manière à faire honneur à leur goût.

On vient de donner une édition complète de ſes Œuvres, & magnifiquement exécutée, où l'on trouve toutes les richeſſes de la poéſie, & l'ame de tous les anciens poëtes. Il porta toujours l'habit d'Abbé, quoiqu'il

ne fût point dans les Ordres. Lambertini le nommoit le *grand Viſir du Parnaſſe*, & il diſoit de Lambertini, *qu'il étoit le Chef des ſavans, comme celui des catholiques.*

Marie Thérèſe le combla de bienfaits, & quoiqu'il ſoit mort plus qu'octogénaire, il a été regretté comme s'il n'eût été qu'à la moitié de ſa courſe. Il ne connut point de licences poétiques en fait de religion & de mœurs.

Béatification, pag. 130.

Il y avoit à Rome, du temps de Benoît XIV, un Franciſcain nommé Gaeta, député par l'Eſpagne pour accélérer la béatification d'une Religieuſe morte en odeur de ſainteté; & comme ſa penſion devoit finir au moment où elle auroit lieu, le Pape diſoit toujours, « c'eſt lui qui nous » fournit ſourdement des mémoires » contre la cauſe qu'il vient ſolliciter.

» Il fait l'Avocat du Diable, en ſe » donnant pour celui de Dieu.

Conſiſtoire, pag. 130.

Aſſemblée de Cardinaux convoquée par le Souverain Pontife, pour délibérer ſur des affaires importantes, ou, pour proclamer des Evêques. Les étrangers n'y ſont admis qu'au moment où il n'y a plus rien d'eſſentiel à régler. Le Saint Père a coutume d'y parler. C'eſt-là, qu'après un diſcours prononcé, il s'entretint avec les Cardinaux de la traduction de la Bible, par le Père Houbigant, de l'Oratoire, & qu'il l'a vanta comme un excellent ouvrage. Il vient d'être favoriſé d'une penſion du Clergé, ainſi que l'Abbé Berthier, ex-Jéſuite, qu'on vient de perdre, & qui ſera toujours regrettable à raiſon de ſes lumières, & de ſon eſprit d'impartialité.

François Zanotti, pag. 133.

Il fut Secrétaire perpétuel de l'Académie de Bologne, Lambertini le nommoit ſon eſprit folet, parce qu'il étoit ſaillant dans le propos.

L'art de la Peinture, pag. 33.

Liſez, l'émulation pour la Peinture.

Mintz & Battoni, pag. 134.

Le premier étoit Allemand, & ſe diſtingua par des tableaux du plus grand prix. Le ſecond, né Italien, s'eſt fait une réputation par des Ouvrages où l'on trouve l'ordonnance des anciens, & l'élégance des modernes. On admire ſur-tout ſon portrait de l'Empereur.

Commiſſaires nommés pour l'Allemagne, pag. 136.

Le Religieux qui fut chargé de viſiter les Couvents de Pologne, rapporta qu'un

Gardien en Lithuanie, lui montrant la bibliothèque où il avoit mis une quantité de viandes salées, lui dit : « je » n'ai trouvé que ce moyen de les con- » ſerver, attendu qu'on ne vient jamais » dans ce lieu. » Le Pape rit beaucoup de cette hiſtoire, que je tiens de M. Mlodziewſki, Evêque de Poſnamie, & grand Chancelier de Pologne.

Orſi, Dominicain, pag. 141.

Il fut auſſi ſavant que laborieux, & le Cardinalat ne lui fit rien perdre de ſa ſimplicité. Il vécut au Couvent de la Minerve, où il eſt mort autant attaché aux prétentions ultramontaines, que l'Abbé Fleury aux libertés de l'Egliſe Gallicane.

Les Académies de Rome, pag. 152.

Celle des Arcades, où chaque membre prend le nom d'un berger, auroit

amuſé les loiſirs du Saint Père, s'il eût eu du temps de reſte. Mais le jour n'a que ſix heures pour un Pape qui veut faire ſon devoir.

Le Cardinal Spinelli, pag. 152.

Il fut Archevêque de Naples, & quelques différens qu'il eut avec la Cour, l'engagèrent à donner ſa démiſſion. Il ſe retira à Rome où ſes connoiſſances théologiques lui méritèrent l'eſtime des ſavans. Sa bibliothèque & ſon Bibliothécaire lui faiſoient honneur.

Le Cardinal Alexandre Albani, pag. 155.

Il ſe rendit recommandable par ſon affabilité, par ſon eſprit, par ſon goût pour l'antiquité. La maiſon de plaiſance qu'il fit conſtruire à ſon gré dans un fauxbourg de Rome, attire l'attention de tous les curieux, & mérite leur

applaudiſſement. On y voit des ſtatues, des tables, des vaſes, des bas-reliefs auſſi rares que ſuperbes. Il avoit le talent de connoître les antiques au tact, & de ſuppléer par ce moyen à ſa vue totalement affoiblie.

Les Papes tirent des Evêques des Corps Réguliers, pag. 160.

Outre qu'il y a beaucoup de nobles dans les Maiſons Religieuſes de l'Italie, ſans compter les Bénédictins & les Théatins, où l'on n'eſt point reçu, ſi l'on n'eſt Gentilhomme, la ſcience qu'on y trouve, détermine les Papes à nommer ſouvent des Religieux Evêques.

Le Marquis de Stainville, pag. 162.

La Marquiſe de Stainville, aujourd'hui Ducheſſe de Choiſeul, fut ſingulièrement eſtimée de Benoît XIV. « C'eſt

» disoit-il, la Minerve des Français, » & que les Dames Romaines de- » vroient copier pour avoir un double » mérite. »

Carmélites, pag. 169.

Leur règle est la meilleure apologie de l'esprit & de la piété de Ste. Thérèse. On n'y trouve, ainsi que dans ses lettres, rien qui ne soit marqué au coin de la sagesse & de la vraie dévotion. Si l'on y recommande l'austérité, c'est d'une manière qui n'exclut ni la modération, ni la joie chrétienne. Ste Thérèse permettoit à ses Religieuses de composer des poésies sacrées, & elle eut toujours soin d'écarter les Directeurs trop mystiques ou trop minutieux.

Condamine, pag. 173.

S'étant approché du Pape à raison

de sa surdité, de manière à couvrir de poudre le visage du Saint Père, & s'étant avisé de l'essuyer avec son mouchoir, sans penser à ce qu'il faisoit; le Pape dit en riant, « il sera venu à » Rome pour nous prouver qu'un » Géomètre n'est pas un Courtisan. »

L'audience des Papes n'est cependant pas de nature à permettre des distractions. On s'y présente comme à l'adoration de la Croix, en faisant trois génuflexions, jusqu'à ce qu'on ait baisé la Mule qui, presque toujours de velours rouge, est ornée d'une Croix. Les Anglais eux-mêmes s'assujettissent à cette cérémonie, la regardant comme une étiquette de Cour, & se rappelant que leur Roi se fait servir à genoux.

Carême, pag. 175.

On en obtient à Rome la dispense, en s'adressant aux Généraux d'Ordres

chargés de ce pouvoir, moyennant une rétribution qu'on leur remet pour les pauvres, à moins qu'on ne ſoit indigent ſoi-même. On preſſoit un jour le Pape de diviſer le Carême en quatre parties de l'année, qu'on obſerveroit à l'entrée de chaque ſaiſon. Il répondit ſagement, « c'eſt-à-dire, qu'il y » auroit quatre carnavals, & point de » Carême. »

Le Cardinal Paſſionei, pag. 201.

Rien ne pouvoit arrêter les éruptions de ſon eſprit. Juſqu'à l'autel même, en donnant le baiſer de paix au Cardinal Valenti, qu'il nommoit le Bacha. Il lui dit, *Salamalec*, au lieu de *Pax tecum*. Ce trait eſt rapporté dans le Dictionnaire des hommes illuſtres, à l'article Paſſionei. Il appelloit un Cardinal dévot & glorieux, le ſaint orgueil : *Il ſanto orgoglio*.

L'épithète de ſaint eſt ſouvent employée par les Italiens, ſoit dans la colère, ſoit dans l'admiration. Ils ne font pas difficulté de nommer un vin excellent *vino ſanto*, & l'on dit à ce ſujet, qu'un Prélat qui avoit été Nonce à Bruxelles, & qui déſiroit la bierre du pays, dans le moment où il étoit dévoré d'une fièvre ardente, s'écrioit : *ſancta birra di Bruxelles*, & que les aſſiſtans croyant bonnement qu'il invoquoit quelque Sainte, répondoient affectueuſement *ora pro nobis*.

Cette hiſtoriette eſt rapportée par M. Zaluski, Evêque de Kiovie ; & toute puérile qu'elle eſt ; elle ſert à prouver combien les Italiens ſont empoulés dans leurs expreſſions.

Propagande, pag. 205.

C'eſt un ſpectacle digne d'admira-

tion, que la vue des ouvrages qu'on y imprime en diverſes langues, & que l'ordre qui règne dans ce lieu, d'où l'on part chaque année pour ſe diſperſer ſur les mers, & porter la foi juſqu'aux extrémités du monde.

Berulle ; Cardinal, pag. 215.

Il fonda la Congrégation de l'Oratoire en France, pour faire revivre l'eſprit du Sacerdoce. Il fut ſi éminent en vertus, qu'il devint l'intime ami de St. François de Sales, le Directeur de St. Vincent de Paul, & que le grand Boſſuet, l'Oracle de la France, dit que la Pourpre Romaine n'ajouta rien à ſa gloire.

Le Cardinal Archinto, pag. 221.

Il étoit Milanais, & lorſqu'il devoit exécuter de grands projets pour le bien de l'Egliſe, il fut ſaiſi de la ma-

ladie dont il mourut bruſquement chez le Cardinal Ferroni. Clément XIII le regretta comme un excellent Miniſtre, & prit à ſa place le Cardinal Torrigiani, qui, trop impétueux, l'engagea dans l'affaire de Parme ſans aucune réflexion.

Catéchiſme Romain, pag. 205.

On y lit que les enfans morts ſans baptême vont dans les limbes, lieu qui les ſépare entièrement du Ciel, & qu'il ne faut pas confondre avec la demeure des anciens Patriarches avant la venue du Meſſie.

Catéchiſme de Montpellier, pag. 205.

Il a le Père Pouget de l'Oratoire pour auteur; & pluſieurs Evêques ont dit plus d'une fois qu'ils ne feroient pas difficulté d'ordonner un ſujet, qui ſauroit parfaitement cet Ouvrage, ſur-

tout l'édition qui cite toutes les autorités, tous les textes, & qui eſt *in-folio*.

L'uſage du ſtilet, pag. 220.

Si les Cardinaux aboliſſoient les Patentes qu'ils donnent à Rome à des gens ſouvent ſuſpects, pour les mettre ſous leur protection, il y auroit moins de brigandage, & beaucoup moins de coups de ſtilet; ce qui faiſoit dire à un illuſtre perſonnage, que la ſévérité de Sixte Quint avoit opéré plus de bien que la piété de Saint Pie.

On ne croiroit pas que ce Pape, qu'on dit avoir gardé les pourceaux, étoit réellement d'une ancienne nobleſſe. C'eſt renverſer toutes les idées reçues, que d'avancer un pareil fait; mais il n'eſt pas moins vrai que le Père Pouret, Cordelier, & ci-devant Gardien du Couvent de Paris, me remit en main une ancienne vie de Sixte Quint, écrite en italien, & où l'on

rapporte toutes les autorités qui démontrent la noble extraction de ce Pontife. J'en ſuis fâché pour ſon mérite, que j'aimois à voir ſortir du néant; mais on doit ſe rendre à l'évidence.

Débordemens du Tybre, pag. 225.

Ce fleuve ſi vanté par les Romains, n'a que des eaux bourbeuſes, & un lit fort reſſerré; mais comme il roula tant de fois des caſques & des boucliers, qu'il y a dans ſa vaſe des richeſſes d'un grand prix, & qu'il arroſe la capitale du monde, il ſera toujours célèbre. Le poiſſon qu'on y pêche eſt d'un mauvais accabit. Son voiſinage eſt à craindre à raiſon des inondations.

Vignes, pag. 228.

Ce ſont les jardins qu'on trouve dans l'enceinte de Rome, à qui l'on a donné ce nom par corruption du

mot *Villa*, qui veut dire Maiſon de campagne. Il ne leur manque que des promeneurs pour les rendre infiniment agréables ; mais elles reſſemblent à de beaux déſerts. On reconnoît, en les voyant, que ſi les Français ont le talent de deſſiner les jardins, les Hollandois de les entretenir, les Italiens ont celui de les orner.

Le Clergé, pag. 229.

C'eſt un corps à qui on ne rend plus toute la juſtice qu'il mérite. Cependant on lui doit l'avantage d'avoir fait revivre les études, défriché les pays incultes, civiliſé les mœurs, conſolidé les Monarchies, en preſentant aux peuples les Rois comme les Oints du Seigneur. S'il eſt devenu riche, c'eſt que de grands bienfaits méritent de grandes récompenſes, & qu'il doit avoir le même avantage que les nobles, qui jouiſſent de leurs priviléges en

faveur de ce que firent leurs aïeux.

Il eſt trop ancien & trop nombreux, pour qu'il puiſſe exiſter ſans abus ; mais quand on conſidérera les vertus qui brillent actuellement ſur la Chaire de S. Pierre, & ſur le Siége de Paris, on ne ſera frappé que de bons exemples.

Le Cardinal de Richelieu, pag. 229.

Il offuſqua Louis XIII pour faire un grand homme de Louis XIV, en lui préparant les voies, par l'abaiſſement des grands Seigneurs. S'il n'eût coupé au vif, il n'auroit qu'ébauché ſon ouvrage, & les guerres inteſtines déſoleroient encore le royaume.

Le Cardinal de Bernis, pag. 229.

On ſait que cet illuſtre Cardinal, autant aimé qu'admiré, ne s'eſt pas moins diſtingué dans la carrière de la politique, que dans celle des lettres,

& que ſon affabilité relève ſes talens comme ſes vertus. *Je n'oublierai jamais les ſervices qu'il m'a rendus*, me dit à moi-même l'Impératrice Reine au moment qu'il quitta le miniſtère.

Du Bocage, pag. 232.

Elle s'eſt diſtinguée par ſes ouvrages, & ſpécialement par ſes lettres ſur l'Italie, de manière à mériter une place inamovible au temple de Mémoire. Son voyage à Rome l'a rendue célèbre chez les Italiens.

Catacombes, pag. 233.

Lieux ſouterreins qu'on trouve aux environs de Rome, où les Chrétiens enterroient les Martyrs; mais il y a un choix à faire, par la raiſon qu'on y mit quelquefois des criminels. On tâche de s'en rapporter à des pierres d'indication, où l'on voit des palmes

gravées en ſautoir, avec quelques lettres initiales.

Les Papes ne pouvant ſavoir les noms des Saints qu'on y trouve, les nomment ſelon leur dévotion.

Juremens, pag. 225.

Le peuple Italien prononce des ſermens exécrables, & ce fut pour empêcher cet horrible abus, qu'un Juge de Village au territoire de Naples, ordonna qu'on paieroit dix ſous chaque fois qu'on diroit, *maudite ſoit l'ame de tes pères morts.* (imprécation uſitée dans le pays.) On lui amena un payſan coupable du délit, & comme on ne vouloit point lui faire grace, malgré ſon extrême miſére qu'il ne ne ceſſoit d'alléguer, il tira de ſa poche un ducat d'argent, qui vaut cent cinq ſous, & il le remit au Juge, en lui diſant avec fureur, que l'ame de tes pères ſoit maudite dix fois &

demie, *managgia l' anima di tuoi padri morti dieci volte è ancora più.*

L'on reconnoît à ce trait combien le peuple Italien eſt énergique dans ſa vengeance. Le Cardinal Borromée, étant Nonce à Vienne, m'a raconté lui-même cette petite anecdote.

Le Comtat d'Avignon, pag. 238.

Pays bien ſupérieur à la Provence, que le célèbre Godeau, Evêque de Graſſe, nommoit *une gueuſe parfumée.* Il ſeroit, pour les Papes, d'un très-grand rapport, s'ils vouloient en tirer parti; mais ils l'abandonnent à la diſcrétion des habitans, de ſorte que Rome elle-même fournit aux frais du Vice-Légat.

La Comteſſe de Grolée, pag 239.

Elle crut devoir renvoyer au Pape toutes les lettres qu'il écrivit à ſon

frère. Sa Sainteté les laiſſa plus de quinze jours à la poſte de France à Rome, ne voulant pas qu'on fît la la dépenſe de les retirer, tant il mettoit peu d'importance à ſes propres productions. Cela prive le public d'une correſpondance extrêmement intéreſſante, dont on n'a eu que quelques fragmens.

Converſations de Rome, pag. 241.

C'eſt le nom qu'on donne aux aſſemblées du ſoir, & l'on peut dire qu'elles le méritent par la manière dont on y parle ſur différens ſujets. Les jeux en ſont preſque bannis ; mais il eſt ſingulier que ſous les yeux mêmes du Saint Père, il y ait un jeu de cartes nommé Minchiaton, où l'on voit pêle mêle le Pape, le Diable, Arlequin & les plus burleſques perſonnages.

Les premières converſations com-

mencent à l'entrée de la nuit ; les ſecondes à neuf heures ; les troiſièmes à onze, de ſorte qu'on va faire des viſites auſſi tard. C'eſt bien pire en été, où l'on reſte dans les rues juſqu'au matin, pour reſpirer la fraîcheur, & ſe promener au ſon des inſtrumens.

On n'y compte pas les heures comme en France. Il eſt toujours vingt-quatre heures quand le jour finit ; & choſe étrange, les horloges ne ſonnant jamais au-delà de ſix, & les cadrans ne marquant jamais au-delà de douze, un étranger a toute la peine du monde à concilier ce calcul avec celui du peuple, qui compte vingt-quatre lorſque le ſoir arrive.

Midi ne pouvant être plus tard qu'à dix-neuf heures, & plutôt qu'à ſeize ; de-là vient qu'on dit à ceux qui demandent des choſes impraticables, que c'eſt chercher midi à quatorze heures.

Le feu Duc de Parme, pour avoir

voulu mettre les horloges à la françaiſe, excita preſqu'une révolte. Cela rappelle l'hiſtoire de Pierre le Grand, qui ne trouva de réſiſtance dans toutes ſes réformes, que lorſqu'il voulut changer la forme des habits, & faire couper les barbes.

Courtiſanes, pag. 244.

L'étranger qui arrive à Rome, croit les voir aux ſpectacles & dans les places publiques avec des Abbés qui les promènent; & ce ſont tout bonnement des femmes ou des filles de Procureurs, de Notaires, d'Avocats, qui ſe trouvent avec leurs pères ou leurs maris. L'équivoque vient de ce qu'ils ont le coſtume des Eccléſiaſtiques. Benoît XIII avoit agi très-ſagement quand il ordonna que toutes les perſonnes de loi porteroient le rabat, pour les diſtinguer des Abbés qui n'ont que des collets à l'Oratorienne, à commencer par le Pape lui-même.

Saint Thomas-d'Aquin, pag. 248.

Dit clairement à la fin de ſa Somme, qu'au dernier jour qui terminera toutes les révolutions de la vie, le mouvement des aſtres ceſſera, que les cieux matériels ſeront vitrifiés, *vitrificabuntur*, & que le monde renouvelé & purifié par le feu, ne finira point, *mundus non deſtruetur.*

Cela ſe rapporte d'ailleurs aux paroles de St. Pierre, qui dit que les élémens ſeront purgés par le feu, que nous attendons une nouvelle terre & de nouveaux cieux; & d'ailleurs Saint Paul, dans ſon Epitre aux Theſſaloniciens, déclare que les bienheureux ſeront ravis dans les cieux, pour aller au devant de Jeſus-Chriſt, & que là ils reſteront toujours avec lui. *Rapiemur in nubibus obviam Chriſto in aëra, & ſic ſemper cum Domino erimus.*

Au reſte, de quelque manière qu'on interprète ces paroles, la foi demeure à couvert,

couvert, dès qu'on croit, avec toute l'Egliſe, qu'il y aura une récompenſe & une peine éternelle ſelon les actions.

Il n'attendit point qu'on lui parlât des Sacremens, pag. 249.

Il s'y prépara par une patience héroïque au milieu des plus vives douleurs.

Un jour qu'il ſouffroit extrêmement d'une rétention d'urine, & qu'un Chirurgien nommé Ponzio, le ſondoit pour le ſoulager, il s'écria, & notre divin Sauveur lui-même *paſſus eſt ſub Pontio*.

Il nomma, quelque temps avant de mourir, le Cardinal Valenti, comme un ancien ami dont il ſe ſouvenoit toujours.

Le peuple, ſouvent injuſte, s'imagina que ce Cardinal, dont le nom de Baptême étoit Sylvius, avoit amaſſé de grandes richeſſes, & la haine en conſéquence lui fit cette épitaphe, que je cite, non comme vérité, mais comme une ſatyre pleine d'énergie.

Sylvius hìc jacet, inſcripſit Deus ipſe ſepulchrum.
Mortuus eſt dives : cœtera Lector habes.

On lit, dans l'Evangile du mauvais Riche, après ces paroles, *mortuus eſt dives... & ſepultus eſt in inferno.*

Les Proteſtans eux-mêmes s'unirent aux Catholiques, pag. 250.

Il y eut des Miniſtres de la Religion réformée, qui monterent en chaire pour faire l'éloge de Lambertini, & qui le repréſentèrent comme le Père des Chrétiens, à raiſon de ſa douceur & de ſa charité.

En attendant le Mauſolée qu'on doit lui ériger, pag. 250.

On dit dans le temps, que parmi les Cardinaux qu'il avoit créés, l'on avoit formé une ſomme pour exécuter ce noble projet; & cela me fut confirmé par M. Bottari.

Ce Prélat, né en Toſcane, fut Camérier ſecret de Benoît XIV ; & comme il aſſiſta plus de douze ans de ſuite à ſon coucher, il recueillit les réponſes & les ſaillies que j'ai placées dans la Vie de ce Pontife immortel.

Voltaire, pag. 252.

Quoiqu'ennemi de la Cour de Rome, il écrivit à Benoît les lettres les plus humbles & les plus orthodoxes. Que tous les Pontifes n'ont-ils été comme Lambertini, diſoit-il, je les aurois honorés ! Cela me rappelle que M. Arnaud écrivant à Innocent XI (Odeſcalchi), qui voulut lui donner la Pourpre, lui marquoit qu'on ne devroit nommer pour Cardinaux que des Charles-Boromée, & que le Pape lui répondit : *il faut des ſiècles pour en produire un ſeul.*

Le Souverain Pontife ne retire rien des Béatifications, pag. 245.

C'eſt exactement vrai, mais cela

n'empêche pas qu'il n'en coûte des ſommes immenſes pour les procédures & pour les frais de la cérémonie. Un parent de St. Charles Boromée diſoit ſouvent à ſes enfans : « *Mes amis, ſoyez* » *de bons chrétiens ; mais ne vous avi-* » *ſez pas d'être Saints : la Canoniſation* » *de notre couſin a ruiné la famille.* »

L'imagination, la peur, mères des preſtiges, pag. 255.

On lit dans le livre de la canoniſation des Saints, ſur les terribles effets de la peur, qu'un Jacobin de Bologne, s'étant mis à la place d'une ſtatue de St. Dominique, & faiſant ſigne avec le doigt à un bon Frère qui venoit tous les ſoirs faire ſa prière, que ce Frère tomba preſque mort, & que ſes cheveux blanchirent ſur le champ.

L'analyſe de la canoniſation des Saints, en cinq vol. in-12, pag. 258.

Cet Abrégé, fait avec diſcernement,

a pour Auteur le Père Audierne, Capucin de Bretagne, qui le dédia à Benoît XIV, & le Saint Père en fut très-satisfait, M. l'Abbé Bodeau, connu par ses talens, en avoit donné une esquisse; mais cet Ouvrage, dit le Pape lui-même à M. Bouget, n'est qu'un échantillon, dont la couleur plaira surement aux Français; (il vouloit parler du style.)

Des Bulles & des Brefs, pag. 259.

Parmi celles qu'on trouve dans le recueil, il y en a une sur le jeûne du Carême, qui déclare que lorsqu'on fait gras par besoin, on ne doit pas manger du poisson, mais seulement des légumes comme un simple entremets. Le Pape disoit à cette occasion, « l'on a » tant d'aversion pour la loi, qu'on » feroit infailliblement maigre, si tous » les Evêques ordonnoient de faire » gras. »

Galli devenu Cardinal, pag. 260.

Benoît XIV lui dit en lui donnant le Chapeau, « c'eſt non-ſeulement à » raiſon de notre eſtime & de notre » amitié pour vous, que nous vous » nommons Cardinal; mais encore, » parce que dans les affaires du temps, » vous avez toujours été éloigné de » tout eſprit de parti, *alienus à ſtudio* » *partium.* »

Ce qui prouve combien le Saint Père fut toujours pacifique.

Il avoit la taille médiocre, le corps replet, l'air jovial, le ſourire fin, & des yeux qui dénotoient la vivacité de ſon eſprit.

Sa famille conſiſte dans deux petits Neveux, dont l'aîné fut dernièrement préſenté au Roi très-Chrétien, comme un Prince digne de porter le nom de Lambertini. J'eus quelques entretiens avec lui ſur la vie de ſon oncle, & il ne me dit que des anecdotes dont j'étois inſtruit.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé *Vie de Benoît XIV*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Montmorenci, ce 16 Juin 1782.

L'Abbé BRUTTÉ, *Cenſeur Royal.*

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU; ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévot de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre cher & bien amé le Sr. CARACCIOLI, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public *la Vie du Pape Lambertini Benoît XIV*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que

bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilége, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à perſonne; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'Acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la ceſſion; & alors par le fait ſeul de la ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilége ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décede avant l'expiration deſdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois; de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformé-

ment à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilége : qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL : le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Con-

teillers-Secrétaires foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles, le ſeizieme jour d'Octobre, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-deux, & de notre Regne le neuvieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI *de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N°. 2535. Fol. 775, *conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'*Art. CVIII, *du Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 23 *Août* 1782.

LE CLERC, Syndic.

ERRATA.

Page 35 du *Tableau de l'Italie*, *lig.* 18, le Brinte, *liſez* la Brinte.

Page 8 de l'*Ouvrage*, *lig.* 20, enſuite Prélat, *liſ.* quoiqu'il fût Prélat.

Page 9, *lig.* 14, offices, *liſ.* emplois.

Page 40, *lig.* 13, nommerons, *liſ.* laiſſerons.

Page 89, *lig.* 2, aux Sciences comme aux Arts, *liſ.* aux Arts comme aux Sciences.

Page 97, *lig.* 15, & qu'il fut toujours, *liſ.* fut toujours.

Page 106, *lig.* 2, *liſ.* de la bienfaiſance, & de l'humanité qui finit ce grand ouvrage.

Page 126, *lig.* 7, les placent, *liſ.* les place.

Page 153, *lig.* 22, *ſupprimez* dit-il.

Page 168, *lig.* 7, Centurioni, *liſ.* Centurione.

Page 202, *lig.* 7, qui vous occupe, *liſ.* qui doit vous occuper.

Page 204, *lig.* 14, eſt-elle majeſtueuſe, *liſ.* eſt majeſtueuſe.

Page 208, *lig.* 16, celui-là, *liſ.* celui-ci.

Page 231, *lig.* 4, ſenſibilité, *liſ.* ſainteté.

Page 269, *lig.* 21, le Cardinal des Lances vint, *liſ.* il vint tout jeune.

Page 287, *lig.* 19, Louis XIV, *liſ.* Louis XVI.

lig. 20, grand monument, *liſ.* monument.

Page 317, *lig.* 18, Minchiaton, *liſ.* Minchiata.

ERRATA.

Page 35, au *Tableau de l'Italie*, ligne 18; *liſez* la Brinte.

Page 8, enſuite Prélat; *liſez* quoiqu'il fût Prélat.

Page 9, ligne 14, au lieu des offices; *liſez* emplois.

Page 40, ligne 13, nommerons; *liſez* laiſſerons.

Page 89, ligne 2, *liſez* aux arts comme aux ſciences.

Page 97, ligne 15, & qu'il fut; *liſez* fut toujours.

Page 126, ligne 8, *liſez* les place.

Page 202, ligne 7, *liſez* qui doit vous occuper.

Page 204, ligne 14, *liſez* eſt majeſtueuſe.

Page 208, ligne 16, *liſez* celui-ci.

VA1553173

102
B
8

1 H.
H.
45

Digitized by Google